

Cynique Railway

Richard Sapir
Warren Murphy

VISIT...

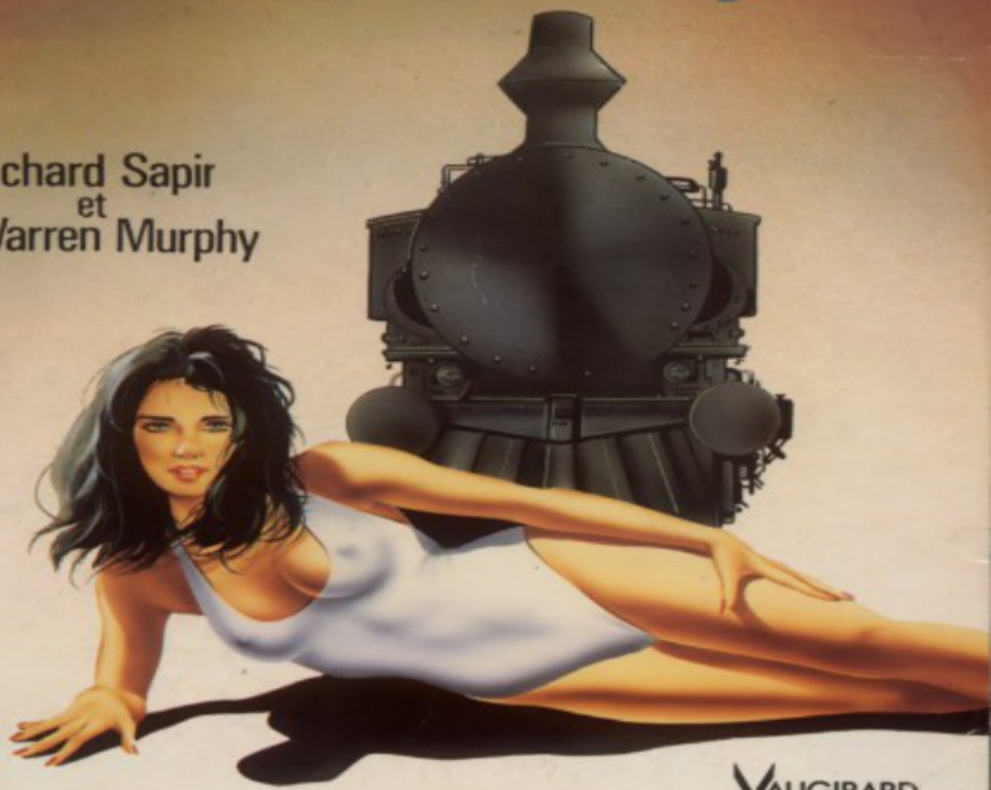
LANZAROTE
Caliente.COM

GÉRARD DE VILLIERS
PRESENTE

L'IMPLACABLE

Cynique Railway

Richard Sapir
et
Warren Murphy



VAUGIRARD

CYNIQUE RAILWAY

SÉRIE L'IMPLACABLE

- 1 IMPLACABLEMENT VÔTRE
- 2 SAVOIR C'EST MOURIR
- 3 PUZZLE CHINOIS
- 4 L'HÉROÏNE DE LA MAFIA
- 5 DOCTEUR SÉISME
- 6 CONDITIONNÉ À MORT
- 7 RUMBA CHEZ LES ROUTIERS
- 8 CONFÉRENCE DE LA MORT
- 9 LES FOUS DE LA JUSTICE
- 10 LE TYPHON DU TIERS-MONDE
- 11 MARCHÉ OU CRÈVE
- 12 SAFARI HUMAIN
- 13 ROCK'N'DROGUE
- 14 JEUNE CADRE DYNAMIQUE
- 15 CRIMES CLINIQUES
- 16 POUR QUELQUES BARILS DE PLUS
- 17 TOTEM ATOMIQUE
- 18 BIFTONS BIDONS
- 19 DIVINE BÉATITUDE
- 20 FATALE FINALE
- 21 MAUVAISES GRAINES
- 22 CERVELE TRAFIC
- 23 COMPTINE CRUELLE
- 24 CŒURS DE PIERRE
- 25 RÊVE MÉCANIQUE
- 26 BLOODY BORTSCH
- 27 DERNIER HOLOCAUSTE
- 28 CROISIÈRE DE LA MORT
- 29 CULTE SANGlant
- 30 COLÈRE NOIRE
- 31 SECOURS MORTEL
- 32 CHROMOSOMES CANNIBALES
- 33 VAUDOU MACHINE
- 34 RAGE BLANCHE
- 35 TOVARITCH COW-BOY
- 36 PORNO-DOLLARS
- 37 PEUR JAUNE
- 38 MAFIA-CITY

39 KIDNAPPING À LA MAISON-BLANCHE
40 JEUX DANGEREUX
41 TORCHES VIVANTES
42 DOUCE ÉNERGIE
43 NOIR LINCEUL
44 BYE BYE L'ESPION
45 SAINTE APOCALYPSE
46 BAIN DE SANG
47 MENACE COSMIQUE
48 PÉTRO-MASSACRE
49 PLUS JAMAIS
50 TOXICO-JOUVENCE
51 FUREUR AVEUGLE
52 L'OR DES MAUDITS
53 MORTEL SACRILÈGE
54 CITIZEN CAME
55 ALERTE ROUGE
56 VISITE SPATIALE
57 CADEAU MORTEL
58 ADO CONNECTION
59 JEU DE VILAIN
60 TRANS-MORT AIRLINES
61 MEGAMOUCHE
62 LA SEPTIÈME PIERRE
63 TERRE BRÛLÉE
64 LE DERNIER ALCHEMISTE
65 LES AVOCATS DU DIABLE
66 LES ASSASSINS DU TEMPS
67 QUI VEUT LA PEAU DE RABINOWITZ ?
68 RAGE DE GUERRE
69 LES LIENS DU SANG
70 LA ONZIÈME HEURE
71 RETOUR DE FLAMME
72 EXTERMINATION INVISIBLE
73 L'USURPATEUR
74 RÉVEIL EN ENFER

**RICHARD SAPIR
WARREN MURPHY**

L'IMPLACABLE

**CYNIQUE
RAILWAY**

**TRADUIT ET ADAPTÉ DE
L'AMÉRICAIN
PAR JEAN-NOËL CHATAIN**



Titre original :
RAIN OF TERROR

Illustration de couverture : LORIS

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause*, est illicite (alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© by The Estate of Richard Sapir and Warren Murphy, 1988

© Presses de la Cité/GECEP, 1990

pour la traduction française

ISBN : 2-285-00356-0

Édition originale :

ISBN : 0-451-15752-4

Nal PENGUIN INC.

New York – N.Y. 10019

CHAPITRE PREMIER

Le capitaine Claibone Grimm ne se trouvait pas à son poste lorsque l'alerte retentit.

Chargé de détecter les engins balistiques à la tour de contrôle de Pave Paws à la base aérienne de Robbins, en Géorgie, la sécurité nationale ne l'empêchait pas pour autant de se rendre aux cabinets. Et rien, dans le règlement, n'interdisait d'y emporter un livre, histoire de passer le temps.

Car il fallait bien tuer le temps dans les dix étages du complexe de Pave Paws, surtout à trois heures du matin, alors que les deux gros ordinateurs CDC Cyber contrôlaient tout.

À l'instar de trois autres sites identiques répartis sur le territoire américain, la première tâche du système radar de Pave Paws consistait à détecter les missiles en provenance de base sous-marines. Chacun s'accordait à penser, en effet, que la 3^e Guerre Mondiale débiterait par des attaques massives de missiles sur les sites de tirs adverses. Le système satellite Spacetrack de la NORAD était chargé de détecter ces premiers lancements. Si quiconque survivait pour donner l'ordre d'un second tir, la flotte sous-marine américaine passerait probablement à l'action. Car, entre-temps, le réseau Pave Paws serait, selon le capitaine Grimm, réduit en miettes, quoiqu'en disaient les types du Pentagone, avec leurs circuits de survie à la noix.

Aussi, lorsque retentit l'alarme annonçant un danger de tir sous-marin, le capitaine Grimm se contenta de tourner la page de son livre. C'était un passage captivant. La blonde aux gros lolos allait tomber dans les bras du héros. Et puis, le système avait sans doute détecté encore un de ces vieux satellites sorti de son orbite. Toutefois, Grimm tendit l'oreille pour entendre l'officier d'élite appuyer sur le bouton de remise en marche, indiquant ainsi qu'il n'y avait pas de danger.

Lorsque la sonnerie cessa enfin, Grimm se détendit. C'est alors qu'un effroyable cri provint de la salle des opérations tactiques.

— Il se passe quelque chose, capitaine !

Le capitaine Grimm sortit des cabinets en trébuchant, les pieds empêtrés dans son pantalon baissé. Il ne le remonta pas, même une fois à son poste devant les six consoles d'ordinateur. Si le danger était réel, il restait moins de quinze minutes entre le tir et l'impact.

Grimm jeta un œil sur l'écran géant. Les contours du continent des États-Unis se dessinaient en vert lumineux. Au-dessus de l'espace sombre symbolisant l'océan Atlantique, un point vert avançait, qu'il n'avait vu jusqu'ici qu'au cours d'exercices d'entraînement. C'était une lettre qui clignotait. La lettre I, qui signifiait inconnu.

— Un satellite ? demanda-t-il à l'officier présent.

— Le programme affirme le contraire.

— Un ballon-sonde, alors ?

— Négatif, monsieur. Le software confirme qu'il ne s'agit pas d'un engin conventionnel.

— Est-ce que vous pouvez l'identifier, oui ou non ? beugla le capitaine Grimm.

— L'ordinateur refuse de le faire, monsieur ! répondit froidement l'officier, qui était lieutenant.

Toujours en caleçon, le capitaine Grimm se posta derrière la console. Selon l'écran géant, l'objet inconnu allait atteindre l'apogée de sa trajectoire. Grimm effleura le I fluorescent de son crayon-optique et pressa une touche du clavier. Le I doubla de volume et des petits morceaux apparurent dans son sillage.

— Il part en morceaux, annonça Grimm d'une voix soulagée. Il risque de se désagréger.

Mais c'est alors qu'il comprit que l'engin allait très vite. Plus vite que n'importe quel missile connu.

— Il ne devrait pas tarder à tomber, déclara le lieutenant, inquiet.

— Non, vous n'y êtes pas du tout, mon vieux.

— Ça ne peut être que ça. Ce que vous prenez pour un morceau, c'est peut-être un réservoir à carburant.

Appuyant sur une touche, Grimm fit disparaître les fragments de l'écran. Seul le I restait visible.

— Qu'est-ce que c'est que ce truc, bon sang ? dit le lieutenant, en maudissant le système automatisé qui rendait l'opérateur aussi peu efficace que la console.

— Un exercice. Ça doit être un exercice, décréta Grimm en décrochant le téléphone. Allô, la maintenance ? Nous sommes en mode test ? brailla-t-il dans le combiné.

La réponse fut d'une platitude surréaliste :

— Non, monsieur.

— En mode entraînement, alors ?

— Non. Tout va bien. Tout fonctionne.

Le capitaine Grimm raccrocha d'une main tremblante.

— Le programme est tombé malade. C'est évident.

— L'engin inconnu est balistique, mon capitaine. L'ordinateur le confirme.

— Bon Dieu ! Quelle est la base de lancement ?

— Impossible à localiser. Une base terrestre, à l'évidence. Mais ça dépasse nos paramètres d'investigation.

— Terrestre ! Alors, ce n'est pas notre affaire ! Et le satellite-détecteur, qu'est-ce qu'il fabrique ? Il devrait déjà nous fournir des informations.

— J'en sais rien, monsieur, répondit le lieutenant, en jetant un coup d'œil à l'écran. Mais ça se dirige vers la côte est, en tout cas.

— Il faut qu'on lui donne un nom. Comment évaluer le risque ? Certain, probable ou infime ?

— Moi, je dirais *certain*. Il se passe quelque chose là-haut et même si ce n'est pas un missile répertorié, c'est un truc balistique.

— Va pour *danger certain*, dit le capitaine Grimm en appuyant sur le bouton qui alertait tout le complexe.

Il pressa une autre touche, effleura l'écran de son crayon optique et la côte Est des États-Unis apparut en grand format. Vers le sud, un cercle vert fluo englobait une région allant de la Caroline du Nord à la ville de New York. Et le I continuait sa route inexorable sur l'autre écran au-dessus de l'Atlantique. L'ordinateur désigna le point d'impact probable, le cercle lumineux se resserra.

— Il pourrait s'agir de Washington, dit le lieutenant d'une voix tremblante.

— Ça ne peut être que Washington, grinça le capitaine Grimm. Ils doivent être cinglés de ne lancer qu'un seul engin.

Et il appela la NORAD sur sa ligne directe.

*

* *

Au cœur du complexe militaire aérien de Cheyenne Mountain, le général de l'Air Force, plus connu sous le sigle CINC NORAD, reposa

son téléphone rouge. Il regarda au travers de sa cabine de commande en plexiglas les officiers, penchés sur leurs consoles d'ordinateur, tels des scribes de l'ère spatiale. Sur l'immense écran dominant la salle, un objet vert clignotait au-dessus de l'horizon. Il était plus grand qu'une ogive nucléaire mais plus petit qu'un missile. Et il descendait à toute vitesse. Pas le temps de réfléchir. Peu importe l'identification de l'engin. D'une main tremblante, le général décrocha le téléphone rouge, en ligne directe avec la Maison-Blanche.

*

* *

Le Président élu la veille ronflait comme un bienheureux. Il venait de passer une des plus belles journées de sa vie. Il avait hâte de rejoindre le fameux bureau ovale le lendemain matin, et se frotter aux destinées de son pays. Mais même un nouveau Président, impatient et pas encore blasé, doit dormir. Alors, le Président dormait.

Son sommeil fut de courte durée. Deux agents du Secret Service déboulèrent dans sa chambre.

L'épouse du Président se dressa d'un bond, dès qu'ils allumèrent le plafonnier. Elle n'eut pas le temps d'enfiler une robe de chambre qu'un des deux agents du Secret Service la bousculait déjà dans le couloir, où un ascenseur attendait.

La First Lady [1] se mit à hurler. Ce qui réveilla le Président.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il au costaud qui se dressait, menaçant, au-dessus de son lit.

— Pas le temps d'expliquer, rétorqua l'agent. C'est pour votre sécurité, monsieur. Suivez-moi, je vous prie.

Le Président voulut atteindre son téléphone rouge dans le tiroir de sa table de nuit, mais l'agent le lui arracha des mains. Et le chef de l'exécutif fut tiré de son lit et transporté *manu militari* hors de sa chambre, les yeux rivés sur le téléphone rouge, tel un assoiffé découvrant une oasis dans le désert de Gobi.

Les agents ne reposèrent le Président qu'une fois dans l'ascenseur. Debout dans son pyjama à rayures, il ne cessait de cligner des yeux. Les agents du Secret Service arboraient un visage de marbre. Mais ils semblaient en bonne santé, comparés à l'homme qui portait la valise en aluminium. Dans son demi-sommeil, le Président tenta de se rappeler qui était le troisième individu. Impossible. Il se souvenait pourtant du briefing où on lui avait dit que la valise en alu était

appelée le « ballon de foot » et contenait les codes spéciaux nécessaires au déclenchement de l'arsenal nucléaire U.S.

C'est alors qu'il comprit que l'ascenseur venait de dépasser le sous-sol de la Maison-Blanche et continuait sa descente, de plus en plus bas, quinze-cent mètres au moins sous la base impénétrable et la couche de plomb anti-radiations.

Et il comprit.

— Ce n'est pas juste, grommela le Président des États-Unis. J'allais vivre mon premier jour de prise de fonctions !



À la station Pave Paws de la base aérienne Robbins, le capitaine Grimm observa le cercle vert se resserrer, implacable, tel un nœud coulant. Sa taille devint celle d'une pièce de 50 cents. Puis de 25 cents. Avant qu'il n'atteigne la taille d'une pièce de 10 cents, la lettre I apparut directement au-dessus de Washington... et la cible ne fit dès lors aucun doute.

Le cercle vert se fixa en un point, et se figea telle la pupille d'un cadavre.

— Et voilà, constata Grimm d'une voix rauque. Washington a disparu.

Il se sentait vidé. C'est alors qu'il songea à remonter son pantalon.

Plus précisément, le point d'impact n'était autre que Lafayette Park, juste devant la Maison-Blanche. En cette fin janvier, une couche de glace recouvrait les arbres décharnés. Il était exactement trois heures et demie du matin, aussi le parc était-il désert.

Une détonation supersonique réveilla la capitale. Le sol trembla. Les secousses sismiques furent ressenties jusqu'à Alexandrie, en Virginie.

Dans Lafayette Park, une vapeur blanche s'éleva au-dessus du trou dont le diamètre avoisinait les cinq mètres. La chaleur incroyable qui s'en échappait fit fondre la glace des arbres en un clin d'œil et transforma le sol gelé en une sorte de gigantesque bouillie d'avoine.

Des policiers patrouillant dans le quartier furent les premiers sur les lieux. Deux agents s'approchèrent du gouffre incandescent. Mais la chaleur les repoussa.

Sur ces entrefaites, les pompiers débarquèrent le plus près possible.

C'était une erreur. L'eau se transforma en vapeur et ébouillanta ceux qui se tenaient trop près. On dut les transporter à l'hôpital. On recula les lances à incendie et les pompiers firent une seconde tentative, à distance cette fois.

Mais les jets d'eau ne firent qu'augmenter la vapeur. De l'intérieur du gouffre provint un énorme sifflement, telle de l'eau bouillante dans un poêlon, mais mille fois plus puissant. Des heures durant, les pompiers déversèrent de l'eau au-dessus du gouffre. La vapeur diminua peu à peu et le rouge incandescent vira progressivement à l'orange, puis au jaune, avant de s'estomper totalement.

Protégé par un masque à oxygène et armé d'une grosse lampe-torche, le capitaine des pompiers gagna les abords du cratère. Allongé sur le ventre, il scruta l'intérieur et alluma sa lampe électrique.

Le trou se révélait plus profond qu'il ne l'aurait cru. Quel que soit l'engin tombé du ciel, son impact avait été d'une puissance incroyable. Au fond du cratère, c'était tout noir et recouvert de trente centimètres d'eau. Impossible de distinguer ce qu'il y avait au-dessous. Après vingt bonnes minutes de tentatives infructueuses, le capitaine abandonna et la lampe-torche lui échappa des mains et disparut dans l'eau.

L'aube allait poindre lorsque l'équipe d'enquêteurs de l'Air Force arriva. Ils arboraient des combinaisons blanches anti-contamination et tournèrent autour du trou avec leurs compteurs Geiger. Mais les aiguilles n'indiquaient qu'une radioactivité faible, tout à fait normale. Ils ôtèrent leurs combinaisons et apportèrent du gros matériel, tandis qu'un général à deux étoiles ordonnait aux pompiers de vider les lieux.

Le général Martin S. Leiber conserva sa combinaison. En qualité d'officier supérieur au ravitaillement, attaché au Pentagone, pas question pour lui d'affronter les radiations de plein fouet. En fait, il n'aurait pas dû se trouver là, mais il était le seul officier supérieur que la Maison-Blanche avait pu joindre au Pentagone. Le Président voulait savoir si Washington tenait toujours debout. Le général Leiber lui promit de se charger de la situation et de le tenir au courant dans les jours qui suivraient. Mais le général Leiber n'était qu'à cinq ans de la retraite. À deux doigts de toucher le pactole, pas question de se laisser bousculer. Surtout par un nouveau Président.

Le général Leiber avait donc repris son poker. Mais un major battit ses deux paires par un flush royal. Furieux, Leiber arrêta le jeu et ordonna au major de se renseigner sur la situation en ville. Ça lui ferait les pieds !

Lorsque son adjoint revint et annonça que Lafayette Park venait d'être touché par un missile, le général Leiber vit deux étoiles. Une de

plus sur chaque épaule. Bien que cela aille à l'encontre de ses meilleurs instincts de bureaucrate, il prit le commandement de l'équipe d'enquêteurs, mais préféra charger ce cher major « flush royal » de la direction des opérations, histoire de voir de quoi il retournait.

Aux alentours de midi, le général alla rejoindre le major, son visage bourru arborant une expression grave.

— Qu'est-ce que c'est que ce merdier, d'après vous ?

— On observe des niveaux de magnétisme trop élevés par rapport à la normale. Mais pas la moindre radiation ni autre agent mortel. Il faut qu'on arrive à extirper un morceau de ce qui se trouve là-dessous.

Le jugement était sans faille, aussi le général Leiber déclara-t-il :

— Allez-y !

On transporta un derrick aux abords du cratère et ses mâchoires d'acier commencèrent leur descente, puis s'embourbèrent. Elles finirent par remonter un morceau métallique déchiqueté et dégoulinant d'eau. Le derrick le déposa sur une bâche blanche, déployée au sol.

L'équipe de l'Air Force entoura le morceau de métal. Le major le tapota du bout de son stylo bille. La pointe se colla aussi à l'acier.

— Je n'y comprends rien, murmura-t-il.

— C'est quoi, ce truc ? s'enquit le général Leiber.

— Du fer. Ça m'a tout l'air d'être du fer.

— Je n'ai jamais vu de missiles fabriqués en fer.

— On ne sait pas au juste ce que c'est. Ça pourrait être un météore. Ils contiennent beaucoup de fer.

— Foutaises ! La NORAD l'a détecté à son apogée. C'est un truc balistique. Qu'est-ce que ça pourrait bien être, si ce n'est pas un missile ?

— Tâchons de le savoir. Faites remonter un autre morceau.

L'autre morceau était aussi en fer. De la fonte. *Idem* pour le troisième. Le général Leiber commençait à éprouver une sensation étrange.

Le derrick extirpa ensuite un objet froissé et carbonisé, plus ou moins fixé à un support rouillé. Tout le monde se précipita pour l'examiner.

— Cette partie écrasée n'est pas en fer, déclara le major en grattant la surface carbonisée avec son ongle, découvrant du métal brunâtre.

Ça semble creux et l'impact a dû le compresser. Vous voyez cette partie en forme de lèvre ? Ça ressemble à une ouverture.

— Et ce truc saillant, ce serait quoi, alors ? s'enquit le général Leiber. Une langue ?

Le major considéra l'objet. Une minuscule boule de métal, attachée à une corde, s'échappait de la gueule d'acier aplatie. Il fronça les sourcils, l'air dubitatif.

— J'ai déjà vu ça quelque part, mais où ? Et vous ?

L'objet passa de main en main. Quelqu'un finit par émettre une suggestion.

— Je ne sais pas si c'est possible, mais je pense qu'il s'agit d'une cloche.

— Une quoi ? demanda le général Leiber.

— Une cloche. Une cloche en cuivre. Comme celles qu'on trouve dans les clochers d'église, vous voyez ?

Tous se dévisagèrent, comme des gamins qui viennent de s'aventurer en zone interdite.

— Sortons cet engin du trou, décréta Leiber. Chaque pièce de métal. Je réquisitionnerai un hangar vide à la base Andrews. Là-bas, les gars, vous pourrez assembler les morceaux.

— Ça risque de ne pas être aussi facile, objecta le major. C'est sérieusement compressé et fondu. On ne sait pas de quoi il s'agit. Par où commencer ?

— Par ça, répondit Leiber en faisant claquer sa paume sur le morceau de cuivre compressé. Si l'engin qui se trouve dans le gouffre se révèle je ne sais quelle nouvelle arme ennemie, l'avenir de notre pays dépendra de ce que nous aurons appris sur elle.

— Et si on découvre qu'il s'agit d'un clocher d'église ? plaisanta le major.

— Eh bien, vous n'aurez plus qu'à vous mettre à genoux, fiston. Car si les Russkofs ont le Bon Dieu de leur côté, je ne donne pas cher de l'Amérique.

Le major se mit à rire, puis se ravisa. Le général ne blaguait pas. Il était même sérieux. Comme un pape. Le major s'empressa donc d'exécuter ses ordres.

CHAPITRE II

Il s'appelait Remo et ne se souvenait pas avoir connu autant d'ennuis jusque-là.

Tout en courant le long de la route qui traversait le bois, ses yeux fouillant les arbres de part et d'autre, Remo Williams n'avait pourtant pas l'air d'un homme qui a des problèmes. Il ressemblait à un joggeur. Bien qu'il arborât des chaussures en cuir italien de tout premier ordre, un pantalon de coton gris et, malgré la température au-dessous de zéro, un tee-shirt blanc impeccable.

Il tenait une corde enroulée autour du poignet. La peau était tendue sur ses pommettes saillantes. Ses yeux sombres affichaient un regard accablé.

Une Corvette rouge de coupe sport le doubla et Remo la rattrapa sans effort. Comme aucune voiture ne venait en sens inverse, il vint courir à côté du chauffeur.

La voiture roulait à l'allure convenable de 70 km/h. Remo frappa à la vitre du conducteur.

La vitre s'abaissa et une femme aux yeux bleus et aux cheveux acajou le toisa d'un air rêveur.

— Je parie que vous pourriez tenir la nuit à cette cadence.

Elle n'avait pas l'air surpris par cet homme qui courait à la même vitesse qu'une automobile. Remo semblait si ordinaire que certaines personnes niaient l'évidence lorsqu'ils le voyaient accomplir l'impossible.

— Avez-vous croisé un éléphant se promenant sur la route ? s'enquit-il, sans la moindre gaieté dans le regard.

La femme haussa un sourcil ironique. Son sourire s'épanouit.

— Vous pourriez peut-être me le décrire, suggéra-t-elle.

— C'est un éléphant. Gris. La peau fripée. Plutôt petit. Il n'a pas de défenses.

— Beaucoup d'éléphants correspondent à ce signallement, soupira la femme. Vous ne pourriez pas préciser ?

— Madame, je vous garantis qu'il n'y en pas d'autres dans le voisinage. Eh bien, l'avez-vous ?

— Laissez-moi réfléchir. C'est possible. Peut-être que si vous me faisiez un dessin. J'ai de jolis crayons de couleur chez moi, si ça vous tente.

— Pas le temps, rétorqua Remo et il s'éloigna.

La femme fronça les sourcils et, décrétant que la conversation s'était achevée prématurément, elle appuya sur l'accélérateur. L'aiguille monta jusqu'à 110, puis 120 km/h mais la Corvette ne parvint pas à rattraper l'homme au tee-shirt blanc.

La femme perdit sa trace en haut d'une côte. Elle décida d'emprunter cette route tous les jours, jusqu'à ce qu'elle rencontre de nouveau cet homme. C'était dingue, bien sûr. Mais ce gars avait un petit quelque chose. Elle n'aurait pas su expliquer quoi...

Remo était à deux doigts de paniquer. Impossible de rentrer sans l'éléphant. Chiun allait le massacrer. C'est une image, bien sûr. Bien que Chiun fût à la tête d'une lignée ancestrale d'assassins et pouvait estourbir le moindre quidam d'un seul geste, il n'allait pas tuer Remo. Ce serait trop miséricordieux. Au lieu de cela, le Maître de Sinanju lui empoisonnerait l'existence. Il connaissait plusieurs façons d'y parvenir, verbales pour la plupart.

N'apercevant toujours pas d'éléphant sur la longue route qui s'étendait à perte de vue, Remo s'engouffra dans les bois. Pour la centième fois, il s'en voulait d'avoir laissé le portail ouvert.

C'était au tour de Remo de laver l'éléphant de Chiun. Il l'avait fait sortir de la cabane et s'était mis en quête du tuyau d'arrosage. Le jardinier du Sanatorium de Folcroft – où Remo et Chiun résidaient en permanence – l'avait emporté avec lui. Le temps que Remo demande le tuyau au jardinier, l'éléphant, qui répondait au nom de Rambo, avait tranquillement franchi le portail.

Aussitôt, Remo s'était lancé à sa poursuite, mais l'éléphant avait déjà disparu. Songeant qu'ils ne seraient pas trop de deux pour le retrouver, il alla prévenir Chiun.

Remo le découvrit en train de faire ses exercices matinaux. Assis en lotus dans le gymnase de Folcroft, il tapotait de ses longs ongles une barre d'acier, suspendue entre deux montants. C'était un adorable petit gentleman coréen, tout ce qu'il y a de débonnaire, le visage tout ridé et le menton planté d'un duvet vaporeux. Il arborait un kimono jaune canari et paraissait si frêle qu'un simple coup de vent l'aurait emporté.

Mais lorsque Remo s'écria : « Désolé, petit père mais Rambo s'est enfui ! », Chiun se redressa d'un bon, son vénérable visage se métamorphosant en un bloc de granit.

— Je suis vraiment, vraiment désolé. Il a suffi que je tourne le dos une minute.

— Trouve-le, répliqua Chiun d'un ton cassant comme des baguettes.

— Je me disais qu'à deux ce serait plus facile, hasarda Remo d'une voix humble.

— Eh bien, tu te trompais. Pourquoi gâcherais-je de précieux instants de mes années de déclin à corriger tes erreurs.

— C'est *votre* éléphant.

— Sans doute, mais tu devais t'en occuper.

— C'est lui qui s'est enfui. De son plein gré.

— Et s'il se retrouve dans je ne sais quel fossé immonde, après avoir été renversé par un chauffard, je suppose que ce sera aussi de sa faute, hum ?

Remo sentait la colère l'envahir. Il se ressaisit.

— Allons, petit père. Vous pouvez au moins me donner un coup de main.

— C'est ce que je compte faire.

— Bien.

— Je vais te donner un élan supplémentaire pour accélérer ta recherche.

— Hein ?

— Je vais retenir ma respiration jusqu'à ce que tu retrouves mon bébé.

Et Chiun d'aspirer profondément. Ses joues se gonflèrent comme un crapaud. Il cessa de respirer.

— Nooon ! Inutile de faire ça.

Comme les joues de Chiun enflaient davantage, Remo leva les bras au ciel et ajouta :

— D'accord, d'accord. Je vais le retrouver. Ne bougez pas.

Il sortit en courant de Folcroft et rejoignit la route, sachant que Chiun ne plaisantait pas. Têtu comme il était, il retiendrait sa respiration, jusqu'à ce que Remo revienne avec son « bébé », quel que soit le temps que cela prendrait.

Cela faisait déjà une demi-heure et toujours pas de Rambo en vue. Remo ignorait combien de temps Chiun pourrait rester sans respirer. Les Maîtres de Sinanju étaient capables d'une discipline incroyable.

Remo était l'un des leurs et il avait déjà testé sa propre faculté à retenir son souffle. Il avait tenu trente-deux minutes exactement, avant de s'en lasser. Comme c'était Chiun qui l'avait entraîné, il pouvait sans doute, lui-même, tenir une bonne heure. Au moins.

Pour l'instant, Chiun ne courait donc pas de danger. Mais il ferait payer Remo pour chaque respiration retenue.

Dans la forêt, Remo grimpa au sommet d'un peuplier et ses yeux suivirent en sens inverse le chemin qu'il avait parcouru. Il aperçut un véhicule qui se rangeait sur le bas-côté. Deux flics en descendirent, armes au poing.

Ils s'avancèrent prudemment vers un petit éléphant, qui ressemblait à un gros ballon gris sur pattes.

— Oh, merde ! soupira Remo en dévalant de l'arbre pour s'élancer, telle une flèche, hors de la forêt.

Il stoppa net, à hauteur de la voiture de patrouille.

— Hé, les gars ! Attendez !

Les policiers se retournèrent de concert. Derrière eux, l'éléphant observa la scène d'un œil morne. Sa trompe parut faire signe à Remo.

— Ne lui tirez pas dessus ! supplia Remo.

Un des deux flics pointa le pouce dans sa direction :

— Il vous appartient ?

— Pas tout à fait.

Ne sachant pas trop comment se débrouiller avec un éléphant, les flics, rengainant leurs armes, concentrèrent leurs attention sur Remo. La quarantaine bien sonnée, les épaules tombantes et la figure rougeaude, tous deux arboraient une expression identique. Le genre de vieux routards à qui on ne le fait pas, se dit Remo. Il connaissait la musique, puisqu'il avait été flic, lui aussi. Avant d'être épinglé pour un crime qu'il n'avait pas commis et exécuté sur une chaise électrique qui ne fonctionnait pas.

— Alors à qui appartient-il ? réitéra le flic.

— À un ami, dit Remo. Et il lui tarde de le récupérer.

Le second policier intervint, celui avec le nez rouge comme le Père Noël :

— Et cet ami a un permis pour la garde de l'éléphant ?

— Je ne pense pas qu'il l'ait déjà. Ça ne fait qu'un mois que l'éléphant est dans le pays. Mais je me charge de lui en toucher deux mots.

— C'est une laisse, ce que vous tenez là ?

— Ça ? s'enquit Remo en brandissant la corde. Ouais.

— Vous pensez pouvoir maîtriser cet animal ?

— Il me suivra, il faut savoir comment l'aborder.

— Dans ce cas, attachez-le et suivez-nous au poste.

— Pourquoi ?

— Vous le laissez se balader sur la grand-route, alors qu'une voiture risquait de le renverser.

— Mais il s'est échappé.

— On se chargera de vérifier. Et il vous faudra prouver à qui il appartient.

Remo baissa les bras. Il pouvait neutraliser ces deux loustics en un clin d'œil, mais c'étaient des flics et ils ne faisaient que leur travail.

C'est alors qu'il eut une vision de Chiun, le visage cramoisi, sur le point de virer au violet.

— Je vais lui passer sa laisse, annonça Remo.

Rambo aperçut la corde et recula. Sa trompe s'agita, tel un python tout fripé. Il poussa un barrissement menaçant. Les deux flics dégainèrent leur revolver, tandis que deux grosses pattes venaient s'écraser sur le capot du véhicule.

— Oh, non ! gémit Remo, alors que Rambo faisait valser le gyrophare d'un coup de trompe.

L'éléphant descendit du capot défoncé. Le premier flic se tourna vers Remo :

— Destruction de la propriété de la police, mon pote, vous êtes en état d'arrestation.

Le flic au nez rouge visa la tête de l'éléphant et Remo comprit qu'il n'avait plus le choix. Il désarma le premier flic en tirant sur la boucle de son étui qu'il balança dans la forêt. Puis il lui assena un coup de poing en plein milieu du front. Roulant des yeux injectés de sang, l'homme tomba à terre comme une pièce de bœuf.

L'autre policier allait tirer. Remo lui flanqua un coup sur la nuque et le flic dégringola dans ses bras qui attendaient déjà. Il fit rapidement un nœud coulant et attrapa la trompe de l'éléphant. Mais l'animal se libéra d'une ruade sur les pattes arrière.

— Ne me complique pas la vie, veux-tu ? marmonna Remo.

À la façon dont sa trompe s'agitait, Remo devina que l'animal était

vexé. Dès qu'il se retrouverait à quatre pattes, il décamperait. Mais Remo le prit de court. Il saisit ses pieds avant. Rambo poussa un barrissement de colère.

Sans effort, Remo le déséquilibrait. Chaque fois que l'éléphant voulait reculer, Remo s'avancait. Quiconque les aurait surpris aurait bénéficié d'un spectacle peu courant : un homme élancé dansant le menuet avec un éléphant d'Asie. Et c'est l'homme qui menait la danse.

Le pachyderme commença à fatiguer. Remo sentit que le moment était venu. Il recula. Les pattes avant de Rambo retombèrent et le lasso de Remo le saisit vivement à la tête. Il le tira sur le bas-côté et l'attacha à un arbre.

— Ne bouge pas ? ordonna Remo avec fermeté.

Puis il regagna la voiture de patrouille. Plongeant la main dans la boîte à gants, il y découvrit, comme prévu, une bouteille d'alcool. Il en versa une bonne lampée dans la gorge de chaque flic étendu. Puis il en plaça un derrière le volant, et l'autre à ses côtés.

Avant de détacher l'éléphanteau, Remo, en équilibre sur le pare-chocs avant, redressa le capot avec la dextérité d'un pizzaiolo travaillant la pâte. Une fois le capot refermé, la voiture paraissait comme neuve. Et, lorsque les deux flics se réveilleraient et se rendraient compte qu'ils avaient bu – même s'ils ne se souvenaient pas avoir avalé la moindre goutte d'alcool – ils penseraient avoir eu une hallucination.

Le Maître de Sinanju n'était pas violet lorsque Remo le retrouva. Son visage était bleu. Bleu clair, à vrai dire. Comme un œuf de rouge-gorge.

Remo comprit qu'il s'était absenté presque deux heures.

— Je l'ai trouvé, s'empressa-t-il d'annoncer. Il est dehors.

Le Maître de Sinanju croisa les bras, l'air buté. Ses joues étaient toujours gonflées, en signe de défi.

— Regardez vous-même, si vous ne me croyez pas.

Chiun secoua la tête, qui était chauve, hormis quelques poils épars autour de chaque oreille.

— Vous souhaitez autre chose ? s'enquit Remo, frénétique.

Chiun opina du chef.

— Quoi ?

Chiun ne répondit pas. Ses yeux noisette se plantèrent dans ceux de Remo.

— Je me suis déjà excusé, constata Remo.

Chiun hocha la tête.

— Ça ne se reproduira plus.

Chiun hocha encore la tête, en signe d'approbation.

— Vous désirez davantage ?

Chiun dressa un doigt à l'ongle effilé, en guise d'assentiment.

— Écoutez, si vous souhaitez m'infliger une punition, O.K., mais est-ce que je suis aussi censé la deviner ?

Le regard de Chiun s'éclaircit. Remo commençait à comprendre.

— Je le promènerai chaque jour. Vous n'aurez plus à vous en charger.

Le doigt dressé de Chiun indiquait qu'il approuvait mais il ne respirait toujours pas pour autant.

— Et je le laverai quotidiennement au tuyau d'arrosage.

Un second doigt se dressa.

— Deux fois par jour. O.K. ! Ça suffit, maintenant. Vous êtes tout bleu.

Les mains de Chiun décrivirent un mouvement circulaire.

— Non, pas ça. Pas question de nettoyer ses saletés.

Chiun croisa les bras et, au tréfonds de lui-même, il toussa. Mais il refusa de laisser la toux s'échapper de ses lèvres. Il parut se ratatiner. Son visage vira au bleu nuit et une main vint soudain agripper sa frêle poitrine.

— O.K., O.K. ! Vous avez gagné. Je nettoierai ses saletés. Ce sera tout ?

Chiun laissa échapper une longue expiration.

— Comment le saurais-je ? glapit-il. C'est toi qui mène la négociation.

Et il quitta la pièce de sa démarche aérienne, tel un joyeux lutin.

Remo serra les dents et son visage vira lentement au rouge. Le Dr Harold W. Smith choisit ce moment pour entrer dans la pièce, scrutant Remo de ses yeux de hibou, au travers de ses lunettes sans montures.

— Pourrais-je vous parler un instant ? demanda Smith, le plus sérieusement du monde. C'est au sujet de votre éléphant.

CHAPITRE III

— Ce n'est pas mon éléphant, se défendit Remo.

Il avait suivi Smith dans sa salle de travail Spartiate.

Smith referma la porte et se réfugia derrière son minable bureau.

— Vous l'avez ramené du Viêt-nam, déclara-t-il mollement.

— C'est Chiun qui m'y a poussé. Je n'y suis pour rien. Si vous souhaitez vous débarrasser de l'éléphant, vous avez mon soutien inconditionnel. Mais que ça reste entre nous.

— Nous ne pouvons pas garder un animal sans autorisation. Ici c'est censé être un hôpital privé. Je risque d'avoir des problèmes avec l'AMA [2] pour violation du code de santé publique.

À l'idée d'affronter ces tracasseries administratives, le visage décharné de Smith devint plus livide que jamais. Il plongea la main dans un tiroir et Remo, mentalement, fit le pari qu'il en sortirait un tube d'aspirine. Parfois, Smith avait recours à l'Alka-Seltzer, mais ce jour-là, sa mine évoquait plutôt l'aspirine.

— Il vous faut parler à Chiun, suggéra Remo, exaspéré. Retranchez-vous derrière le règlement.

— Il n'y a pas que ça. Folcroft est une installation secrète. La sécurité doit rester notre première préoccupation. Un éléphant risque d'attirer l'attention.

— Il faut vous en prendre à Chiun, Smitty. Moi, je m'en lave les mains.

Un gobelet en carton sortit du tiroir et Remo fronça les sourcils. D'ordinaire, le gobelet signifiait une prise d'aspirine, mais Smith la prenait toujours avec l'eau du distributeur. Pourquoi en avait-il dans son tiroir, alors que les gobelets étaient empilés près des bouteilles d'eau minérale ?

— Je vous tiens responsable de cette situation, déclara Smith, en farfouillant dans le tiroir.

— Pourquoi moi ? Je vous ai dit que c'était l'idée de Chiun.

— Idée qu'il n'aurait pas eue, si on ne l'avait pas obligé à vous suivre au Viêt-nam. Dois-je vous rappeler que vous vous trouviez là-bas, en dépit de mes ordres stricts ?

— Je ne tiens pas à revenir sur cette mission.

— Ce n'était pas une mission. Il s'agissait d'un acte de renégat de votre part.

— Et c'est reparti ! soupira Remo en s'affalant sur le divan du bureau.

Qu'avait-il fait au Bon Dieu, pour que tout le monde lui tombe sur le poil ?

— Sans parler des frais causés aux contribuables pour le transport de l'éléphant jusqu'à Folcroft. Au fait, comment vous êtes-vous débrouillés pour faire rentrer l'animal dans le sous-marin ?

— Par l'écoutille où l'on entrepose les armes, répondit Remo d'un ton amer. J'ai dit à Chiun qu'on ne pourrait pas le faire passer par le kiosque [3], mais ça ne l'a pas découragé. Il connaissait l'existence de la grosse écoutille.

— Hmmm, je vois, dit Smith, l'air absent.

Il brandit une bombe aérosol, sur laquelle était inscrit « ÉCHANTILLON GRATUIT ». Remo n'avait jamais entendu parler d'aspirine en bombe et il se demanda si Smith n'allait pas plutôt se raser. Il l'observa avec une perplexité croissante.

Les manies bizarres de Smith fascinaient Remo à plus d'un titre. Pendant plusieurs années, Remo n'avait pas apprécié sa froideur, très « Nouvelle Angleterre ». C'était Smith qui avait organisé son exécution bidon, afin d'effacer toutes traces de son existence. Et tout cela dans le but de servir CURE, l'agence ultra-secrète dont Smith s'était vu confié la direction par le gouvernement. On l'avait mise en place pour régler les problèmes de sécurité nationale de façon confidentielle. Officiellement, l'agence n'existait pas. Son seul et unique agent, Remo Williams, ne pouvait donc pas exister non plus. Vingt ans plus tard, après d'innombrables opérations, leurs relations de travail s'étaient cependant assouplies.

L'œil amusé, Remo observa Smith qui déversait la substance mousseuse du minuscule aérosol dans le gobelet en carton. Malgré un léger parfum de citron vert, ça ne pouvait être de la mousse à raser.

— Un échantillon gratuit n'est-ce pas ? s'enquit Remo, histoire de meubler.

Smith hocha la tête et porta le gobelet à ses lèvres. Sa pomme d'Adam saillante ne s'agita pas, comme chaque fois qu'il avalait quelque chose. Smith inclina la tête davantage en arrière. Il paraissait vraiment mal à l'aise. De la crème Chantilly, peut-être, supputa Remo.

— Vous voulez un petit gâteau ou quelque chose ?

La tête de Smith revint en position normale et il lâcha le gobelet. Il sembla agacé. Il restait un soupçon de crème sur le bout de son nez.

— Je dois m’y prendre de travers, marmonna Smith, en consultant la bombe aérosol, comme pour y lire le mode d’emploi.

— Essayez de faire gicler la mousse directement dans la bouche, suggéra Remo avec bienveillance.

Mais plutôt que d’écouter ces conseils, Smith déversa un peu de mousse dans le gobelet, plongea son doigt à l’intérieur et se mit à le lécher. Et il recommença l’opération.

— Ce n’est guère commode, se dit Smith.

— Servez-vous de votre langue, incita Remo.

À sa grande surprise, Smith obéit. Il remplit le gobelet, s’en barbouilla le nez et le coin des lèvres. Remo décida de ne pas le lui faire remarquer.

Lorsqu’il eut terminé, Smith reboucha la bombe et la rangea dans le tiroir, puis il balança le gobelet dans la corbeille à papiers.

Smith releva la tête, plus sérieux et méthodique que jamais, hormis les résidus de mousse blanche parsemant son visage.

— Depuis quand êtes-vous un mordu de chantilly ? s’enquit Remo, gravement.

— Je ne l’ai jamais été. C’est un médicament anti-acide.

— En aérosol ?

— C’est nouveau. Plus facile à prendre, à ce qu’il paraît. Et si nous revenions à nos moutons.

— À l’éléphant, en l’occurrence. Parlez-en à Chiun.

— J’aurais besoin de votre aide, Remo. Parfois, je pense que le Maître de Sinanju ne comprend pas mes préoccupations. Il donne l’impression d’écouter et fournit des réponses positives mais, dix minutes plus tard, il oublie notre conversation.

— Chiun comprend davantage que vous ne le pensez. S’il ne comprend pas quelque chose, c’est parce qu’il ne veut pas. Il adore cet éléphant. Dites-lui qu’il doit s’en débarrasser et il fera mine de ne pas comprendre.

— Il faut que j’essaie. Chaque jour que cet éléphant passe à Folcroft ne fait que nous exposer davantage au danger. Aidez-moi à lui faire entendre raison.

Remo soupira :

— Comme je risque de passer ma vie à m'occuper de Rambo, j'imagine qu'on peut toujours essayer. Chiun ne peut pas m'en vouloir davantage, de toute façon.

— Parfait, déclara Smith, en appelant sa secrétaire par l'interphone.

— Mais autant vous prévenir tout de suite, ça ne marchera pas, fit Remo avec un sourire blême.

Quelques instants plus tard, le Maître de Sinanju apparut. Ignorant Remo, il s'inclina poliment devant Smith.

— Mille saluts du matin, ô Empereur Smith. J'ai appris par votre servante que vous souhaitiez ma présence. J'ai donc accouru dans le saint des saints, l'œil écarquillé et impatient.

— Euh, merci, Maître Chiun, répondit Smith, mal à l'aise.

Chiun décocha un sourire radieux à son empereur. Smith s'éclaircit la voix, puis toussota encore.

Chiun pencha la tête de côté avec curiosité.

— Je... j'ai l'honneur de solliciter une faveur de votre part, finit par prononcer Smith, tout en tripotant un crayon.

— Une faveur ? s'enquit Chiun, qui n'avait jamais entendu Smith s'exprimer en termes aussi fleuris.

Aux yeux de Chiun, Smith venait hiérarchiquement tout juste derrière le Président. Comme les ancêtres de Chiun avaient servi toutes les monarchies de par le monde, Smith était en quelque sorte dépositaire d'une certaine royauté.

— Quelle faveur ? poursuivit Chiun, ravi. Vos désirs sont des ordres.

Smith hésita. L'air désesparé, il considéra Remo. Ce dernier, sur le divan, se crispa :

« Nous y voilà », dit-il, se préparant à l'explosion.

Soudain, Chiun claqua des mains. Si fort que Smith fit un bond dans son fauteuil au cuir râpé. Même Remo fut surpris. Il commença à gagner sagement la porte.

— N'en dites pas davantage, proclama le Maître de Sinanju d'une voix sonore mais non coléreuse.

La main sur la poignée, Remo hésita.

— Mais je..., commença Smith.

— Je n'avais pas prévu cela si tôt, interrompit Chiun, en levant

une main impérieuse, mais soit. Veuillez vous donner la peine de regarder par cette fenêtre, ô Empereur.

Smith fit pivoter son siège et fixa la baie vitrée dominant le détroit de Long Island. Près des docks, Rambo paissait, l'air heureux.

— Votre éléphant ? hasarda Smith.

— Non, ô Empereur, corrigea Chiun, ce n'est pas le mien.

— Ni le mien ! se hâta d'ajouter Remo.

— Bien sûr que non, reprit Chiun. C'est l'éléphant de l'empereur Smith. Son éléphant royal dont il fera ce que bon lui semble.

— Ce que bon me semble ? dit Smith, la voix mal assurée.

— Oui, pensiez-vous que j'avais demandé à Remo de s'en occuper pendant toutes ces semaines, uniquement par plaisir ? Non. En qualité de Maître de Sinanju, je dois me tenir prêt à partir aux quatre coins du globe, dès que vous m'en donnez l'ordre. J'adore les animaux mais ne peux m'encombrer d'un seul. Sachant que vous aimiez les bêtes, j'ai tenu à sauver celle-ci de la cruauté des Vietnamiens. Considérez cela comme une marque d'estime pour toutes ces années de fructueuse collaboration.

— Smith, amoureux des animaux ? observa Remo, incrédule.

Derrière son dos, Chiun lui fit signe de se taire.

— Je... j'ai eu une tortue, un jour, murmura Smith. Il y a longtemps. Elle est morte.

— Cette perte cruelle se lit encore sur votre noble visage, commenta Chiun. Mais vous allez pouvoir rattraper le temps perdu et je ne vais pas vous en faire perdre davantage.

Cela dit, le Maître de Sinanju quitta la pièce d'un pied léger. En passant devant Remo, son regard témoigna d'une lueur espiègle que son disciple avait déjà vue auparavant.

— Remo, déclara Smith. Il faut que vous trouviez un foyer à cette créature. Pas question de le garder, bien entendu.

Remo ne répondit pas. Son grognement fut assez éloquent.

Après le départ de Remo, Smith effleura un bouton secret qui libéra son terminal CURE de sa cachette sous le plateau du bureau. Depuis ce poste, reliés aux ordinateurs dissimulés dans le sous-sol de Folcroft, Smith avait aussitôt accès aux banques de données de toute la nation. Les ordinateurs CURE étaient au cœur même de ses opérations quotidiennes. Au moindre problème, Smith alertait les agences gouvernementales. Si une crise grave surgissait, il faisait alors appel à Chiun et Remo.

En parcourant les comptes rendus de la veille au soir, Smith découvrit un rapport sommaire sur un incendie dans Lafayette Park, à Washington. L'ordinateur de CURE en faisait état, uniquement à cause de la proximité du sinistre par rapport à la Maison-Blanche. Ce n'était que pure routine.

Mais lorsque Smith voulut contrôler les messages échangés entre les divers réseaux fédéraux, il découvrit comme une paralysie de communications. Les systèmes fonctionnaient mais aucune donnée ne circulait.

C'était pour le moins inexplicable, mais cela semblait ne toucher que la région de Washington. Sans doute parce que la plupart des agences fédérales s'y trouvaient. Cependant, même en période creuse, la CIA transmettait davantage de messages.

Tout cela lui parut suspect. Il se passait toujours quelque chose dans les plus hautes instances et Smith voulait en avoir le cœur net. Il consulta d'autres sources de renseignements.

Pianotant sur sa console, ses yeux gris reprenaient vie et le Dr Harold W. Smith était de nouveau dans son élément. Un sourire satisfait étira ses lèvres sèches. D'un coup de langue rêveur, il lapa les restes de crème antiacide. Il était tellement perdu dans ses pensées qu'il n'en remarqua même pas la saveur crayeuse.

CHAPITRE IV

Après avoir renvoyé sa secrétaire dans ses foyers, le général Martin S. Leiber s'enferma dans sa salle de travail, en bloquant la porte à l'aide de son bureau. Il baissa les stores et alluma la pièce, alors qu'il était tout juste midi.

Aux grands maux, les grands remèdes. Il s'assit derrière son bureau, la main posée sur le téléphone, et attendit. Chaque minute qui s'écoulait ne faisait qu'accroître le danger. Si les chefs d'état-major le demandaient, ils n'avaient qu'à se déplacer. Plus ils attendraient, plus ses chances augmentaient. Leiber sentait déjà les nouvelles étoiles sur ses épaulettes. Sans compter le bonus : dix mille dollars de plus par an qui viendraient améliorer sa retraite.

Si seulement il pouvait gagner encore un peu de temps. Ils exigeaient des réponses. Le général Leiber les avait endormis avec deux ou trois arguments militaires bidons. Ce matin, déjà, le Président l'avait appelé.

— Pensez-vous que je puisse sortir ?

— Négatif, monsieur le Président, avait répondu Leiber. Nous n'avons pas encore identifié la menace.

— Mais Washington n'a pas été détruit, tout de même ?

— Ce n'est pas si simple, monsieur le Président. Nous venons de subir une attaque d'origine inconnue.

— Soit, mais elle a échoué.

— Sans doute, mais pour être franc, nous tentons désespérément d'établir la nature de l'arme utilisée.

— On m'a dit qu'il s'agissait d'un missile.

— On vous aura mal informé, monsieur. Nous n'en savons rien. Pour l'heure, l'engin se révèle inclassable. Certes, il n'y a eu ni explosion ni radiation. Mais, à ce stade de l'enquête, je vous conseille de rester sous terre jusqu'à ce que nous soyons sûr de l'absence de danger. Nous ne pouvons certifier qu'il n'y aura pas de seconde attaque.

— Je devrais peut-être en parler aux chefs d'état-major ?

— Je me suis déjà entretenu avec eux et nous sommes... (Leiber

chercha le mot adéquat) en parfaite osmose au sujet de la situation.

— Dans ce cas, j'en ai encore pour quelques heures à demeurer là-dessous. Bon sang, c'est le jour de ma prise de fonctions ! J'ai hâte de refaire surface pour diriger le pays !

— Je comprends, monsieur. Mais votre sécurité passe avant tout. Et évitez de me rappeler, je vous prie. Cette ligne est peut-être sur écoute. Je ne tiens pas à ce que l'ennemi sache où vous vous trouvez.

— Je vois, répondit le Président d'un air vague. J'apprécie votre patriotisme. Quelle chance qu'un homme de votre trempe se soit trouvé de service ce jour-là. Tant que durera cette crise, j'espère que vous continuerez à faire bon usage des pouvoirs que je vous ai délégués.

— Ne vous inquiétez pas, monsieur le Président. Je domine la situation.

Le général Leiber raccrocha, les yeux écarquillés. Si tout ça tournait au vinaigre, il pouvait dire adieu à sa retraite et se voir condamner pour haute trahison. Et ce major qui ne téléphonait pas. Combien de temps leur fallait-il pour analyser cet engin ?

Le téléphone sonna. Leiber pris soin de froisser un papier devant le combiné. Si c'était l'état-major, il prétexterait une mauvaise ligne. Il attendit.

— Allô ? fit une voix.

— C'est vous, major Cheek ?

— Oui, mon général.

— Prenez garde à ce que vous dites, major. Nous sommes peut-être sur écoute.

— Oui, mon général.

— Qu'avez-vous découvert, alors ?

— Nous avons la confirmation, mon général.

— Remarquable, major ! Confirmation de quoi ?

— De l'objet dont nous avons discuté, mon général.

— Je m'en doute. Mais qu'est-ce que c'est ? Allez-y, voyons.

— Une cloche.

— Une cloche ?

— Je vous confirme que l'objet en cuivre compressé est une cloche.

Leiber faillit en avoir la nausée. Ses lèvres remuèrent mais aucun

son n'en sortit. Il finit par se reprendre.

— Une cloche ? répéta-t-il d'une voix rauque.

— Affirmatif. Il est même possible de la faire tinter. Écoutez.

Dans le combiné, Leiber entendit un vague son discordant.

— Et que sont devenus tous ces morceaux de ferraille que vous avez remontés, major ?

— Du fer, pour la plupart. Nous sommes encore en train d'analyser les pièces les moins endommagées. Mais ça prendra des jours pour y voir un peu plus clair.

— Nous ne pouvons pas nous le permettre, major. Il en va de la sécurité des États-Unis. Avez-vous conscience de la gravité de la situation ?

— Il me semble, mon général.

— Il vous semble ! Moi, je ne sais que trop combien c'est grave !

— Nous avons besoin de matériel.

— Tout ce que vous voulez, major. Même un télescope électronique, au besoin.

— Vous voulez parler de microscope, sans doute ?

— Ne cherchez pas la petite bête. Dicter-moi plutôt la liste.

— Tout d'abord, il nous faut des enclumes.

— « Enclumes », je note. Rafraîchissez-moi la mémoire, major. C'est un nom de code, mais pour quoi, au juste ?

— Pas du tout, mon général. C'est ce qu'utilisent les forgerons. Avec tout ce fer déformé, la seule façon de retrouver sa forme d'origine, c'est de le chauffer et de le retravailler.

— Je comprends, nous appellerons cela « Bases De Restauration De Composants Métalliques. »

— Avec tout le respect que je vous dois, mon général, vous les obtiendriez plus vite en demandant simplement des enclumes.

— Combien coûte une enclume, au pif ?

— Oh, moins d'une centaine de dollars.

— Si nous les appelons « Bases De Restauration De Composants Métalliques », je peux ajouter un zéro au prix facturé.

Le major soupira :

— Je comprends parfaitement, mon général.

— Quoi d'autre ?

— Des marteaux.

— « Outils De Refaçonnage De Haute Précision », ORHP, en abrégé.

— Quelque chose pour chauffer les morceaux de métal et les remodeler, je ne sais pas comment ça s'appelle.

— « Base De Chauffe Autonome Tripode », dit le général, en songeant aux grills à barbecue en promotion, chez le quincaillier du coin. (Il se chargerait de les acheter, gonflerait la facture et empocherait la différence).

— Des tenailles.

— « Outils Manuels De Sécurité », dit le général, en l'ajoutant à sa liste. Quoi d'autre, encore ?

— Nous avancerons plus vite si nous avons des forgerons expérimentés avec nous.

— « Consultants En Métallurgie ! » s'écria le général, l'œil pétillant de joie. À la bonne heure ! Les consultants coûtent une fortune. Vous aurez tout cela d'ici demain midi.

Il raccrocha puis passa une série de coups de fil. Depuis des années qu'il était chargé de l'intendance, il s'était bâti tout un réseau de contacts et de fournisseurs. Tout ce qui s'achetait ou s'échangeait, le général Leiber l'obtenait.

Une heure plus tard, il avait tout, hormis les forgerons et les grills à barbecue. Pas de problème pour les seconds, mais les forgerons n'étaient pas faciles à dénicher. Il demanda donc à la standardiste du Pentagone, un numéro à Zurich, en Suisse.

Dès la seconde sonnerie, une voix calme répondit :

— Friendship, International, j'écoute.

— Hello, Friend.

— Hello, général Leiber. C'est gentil de m'appeler.

— Je ne pensais pas que vous reconnaîtriez ma voix.

— Je n'oublie jamais la voix de mes clients. À propos, les Havane étaient-ils à votre goût ?

— J'achève ma dernière boîte, mais nous en reparlerons plus tard. J'ai un service urgent à vous demander.

— En quoi puis-je vous être utile ?

— Il me faut des forgerons. Une bonne vingtaine. On les appellera

« Consultants En Métallurgie », si ça ne vous dérange pas.

— Pas de problème. J'en ai en stock. Quel est votre prix ?

— Sept cents dollars l'heure, repas offerts. Il me les faut dans le premier vol pour Washington.

— C'est faisable. Mais votre prix est trop faible.

— Vous en avez de bonnes, ce ne sont que des forgerons.

— Des Consultants En Métallurgie, rectifia l'autre.

— OK, mille dollars l'heure. Et je les logerai dans les meilleurs hôtels pendant tout leur séjour.

— Je préférerais faire du troc. Comme la dernière fois.

— Justement, vous avez failli m'avoir, la dernière fois.

— Un de mes clients aurait besoin de carbone-carbone.

— Je n'en ai jamais entendu parler.

— C'est un filament qui isole la tête conique des missiles pour éviter qu'ils ne se désintègrent en pénétrant dans l'atmosphère. C'est très cher et il est difficile de s'en procurer. Il m'en faut cinq mille mètres.

— Ça m'a l'air d'être un produit de la NASA. Je ne vous promets rien, mais je peux toujours me renseigner.

— C'est ça. Le temps que vous me rappeliez, vos forgerons seront prêts.

— Entendu ! dit Leiber en raccrochant.

Il composa un autre numéro, en songeant qu'il aurait dû penser plus tôt à Friendship International. Ce type à la voix bizarre l'avait toujours tiré d'affaire. Si seulement il ne demandait pas toujours la lune...

*

* *

Aux environs de quinze heures, douze heures après la chute de l'engin inconnu dans le sol américain, les rouleaux de carbone-carbone étaient envoyés à Zurich, tandis que les consultants en métallurgie étaient en route pour Washington. Entre-temps, Leiber s'était procuré les grills à barbecue qu'il avait fait livrer dans un hangar désaffecté de la base Andrews.

En rentrant, Leiber trouva les chefs d'état-major en train de

farfouiller dans son bureau. Il les salua sèchement. Les représentants du haut commandement des forces armées américaines lui rendirent son salut. Leurs visages étaient sévères.

— Général Leiber, nous exigeons d'être au courant.

— J'ai la situation bien en main, répondit-il en mâchouillant sa moustache d'un air soucieux.

— Le Président refuse de nous parler au téléphone. Nous en déduisons qu'il vous a délégué les pleins pouvoirs.

— J'étais par hasard de service lors de l'attaque de l'Objet Chutant Non Identifié. J'ai donc suivi les opérations depuis le début.

— Pour l'amour du ciel, vous n'avez que deux étoiles.

— Je n'y suis pour rien. On a donné la préférence à un autre, la dernière fois.

— Là n'est pas la question, et vous le savez, intervint un général de l'armée de terre.

Leiber l'ignora. Même si son interlocuteur avait deux étoiles de plus que lui.

— Où se trouve l'OCNI ? s'enquit un général de l'Air Force.

— Dans un lieu retiré, en train d'être analysé, répondit Leiber, qui ne pouvait se dérober.

— Où exactement ?

— Je ne peux pas vous le dire.

— Vous ne pouvez pas ? Et pourquoi donc ? rugit le général.

— Car si je vous révèle l'endroit, vous vous y précipiterez pour inspecter l'engin.

— Ça fait partie de nos attributions, nom d'un chien !

— Et vous vous exposerez à des risques inconnus. En tant que délégué du Président, je dérogerais à mes devoirs si je vous exposais à une mort potentielle.

— La mort ? L'engin est armé ?

— Mon équipe s'emploie à le vérifier.

— La ville de Washington court-elle encore un danger ?

— Pour l'heure, mon équipe ne peut se prononcer. Ils tentent d'identifier la nature du KKV.

— KKV ?

— Kinetic Kill Vehicle [4], expliqua Leiber.

Les chefs d'état-major manquèrent s'étrangler. Ils ressemblèrent soudain à des vieilles filles effarouchées, entrées pas hasard dans un salon de massage.

— C'est le sigle que j'ai attribué à ce machin non identifié. Je suppose qu'il nous est hostile.

— Ce n'est donc pas un missile non éclaté.

— Ses éléments constitutifs semblent indiquer qu'il s'agit d'une arme offensive, inconnue à ce stade de nos travaux.

Les représentants des forces armées semblaient crispés. Et Leiber savait qu'il pouvait les mener où bon lui semblait.

— Messieurs, au risque d'outrepasser les pouvoirs qui me sont conférés, je tiens à vous livrer mon opinion d'officier.

— Allez-y.

— Deux scénarios s'offrent à nous. Le premier : nous avons subi une attaque par une armée non identifiée, émanant d'une force non identifiée. Par conséquent, aucune de nos réponses stratégiques conventionnelles n'est viable.

— En clair, qu'est-ce que cela signifie ?

— Que nous ignorons si le bidule ne va pas réagir à retardement.

— Excellente remarque, en effet.

— Deuxième scénario, poursuivit Leiber, sentant le vent tourner en sa faveur. Le KKV a manqué son but.

— Auquel cas, Washington ne risque rien dans l'immédiat...

— Faux. Le danger est tout aussi grand. Plus grand, sans doute. Ceux qui ont lancé le KKV savent maintenant que le premier tir a échoué. Ils jaugent la situation. Ils doivent se douter que nous analysons l'arme. Dès que nous aurons identifié l'agresseur, nous userons des représailles qui s'imposent.

Les chefs d'état-major hochèrent la tête de concert.

— En conséquence, s'empressa d'ajouter Leiber, il appartient à cet ennemi de procéder à un second tir dans les plus brefs délais, avant que nous l'ayons identifié.

Les chefs d'état-major se dévisagèrent. Le général Leiber analysait la situation avec une clarté terrifiante.

— Eh bien, déclara le général de l'Air Force, en s'éclaircissant la voix, si le Président vous a délégué les pleins pouvoirs, nous ne pouvons que nous plier à sa volonté. Qu'en pensez-vous, messieurs ?

Ils approuvèrent comme un seul homme. Un amiral se tourna vers Leiber :

— Mon général, si notre grande nation doit affronter une crise de l'ampleur que vous venez de décrire, il nous incombe de prendre en charge sa destinée. Si Washington est détruit, il faudrait bien aborder le stade suivant.

— Oui, amiral.

— Si vous avez besoin de nous, nous sommes au bunker.

Le général Leiber les salua d'un geste sec, la sueur dégoulinant le long de sa colonne vertébrale. Une fois l'état-major parti, il s'effondra dans son fauteuil.

Il l'avait échappé belle, mais son plan avait marché. Les chefs d'état-major descendaient à présent dans le bunker de commandement anti-atomique, sous le Pentagone. Ils n'oseraient pas bouger, tant que Leiber ne sonnerait pas la fin d'alerte.

Et il ne le ferait pas tant qu'il n'aurait pas lui-même assuré ses arrières. Il empoigna le téléphone et s'attela à la tâche – ô combien risquée – de l'avancement de carrière.

CHAPITRE V

Décidément, quelque chose ne tournait pas rond.

Le visage habituellement pâle du D^r Harold W. Smith verdissait sous le reflet de son terminal CURE. S'il se penchait davantage, il allait se cogner le nez à l'écran.

À Washington, tout semblait se tramer en secret. Smith tenta d'intercepter quelques messages. La base Andrews connaissait une activité peu ordinaire. Les chefs d'état-major avaient brusquement quitté leurs bureaux. La NORAD et le satellite Spacetrack avaient tous leurs systèmes de détection braqués sur une certaine partie du ciel, au-dessus de l'Atlantique. Ils cherchaient quelque chose. Ou du moins attendaient-ils quelque chose. Une attaque.

Comme d'habitude, ce fut la presse qui, la première, remarqua que quelque chose allait de travers. En fait, ce fut l'absence de nouvelle qui lança la rumeur.

Tout d'abord, où était passé le Président des États-Unis ?

Les médias de Washington espéraient ce jour-là une série de photos, mais un attaché de presse nerveux renvoya les reporters à leur rédaction respective, en prétextant que le Président était « indisposé ».

Fronçant les sourcils, Smith interrogea l'ordinateur pour savoir où se trouvait le vice-président. Ce dernier avait quitté Washington pour regagner précipitamment son État. Impossible de savoir où se trouvait le secrétaire d'État à la Défense. Et le Congrès ne se réunissait pas avant huit jours.

Smith tenta d'appeler les responsables de la CIA, du FBI et d'autres services secrets, en se faisant passer pour un agent des services d'écoute téléphonique. Mais on lui répondit invariablement que ces messieurs étaient absents pour la journée.

En raccrochant, Smith fut saisi d'un léger tremblement. Le Président avait, semble-t-il, disparu et tout le monde avait quitté la ville. Bon sang, mais que se passait-il ? Qui donc dirigeait le pays ?

Smith décrocha le téléphone rouge sans cadran, en ligne directe avec un appareil identique, camouflé dans la table de chevet du Président. Il attendit. Une sonnerie. Puis deux. Puis trois. C'était un nouveau Président, l'ancien laissait sonner six fois avant de décrocher.

Après vingt sonneries, Smith raccrocha, la figure toute grise. Si le Président ne répondait pas, c'est qu'il ne *pouvait pas* répondre. Soit il ne se trouvait plus à la Maison-Blanche, soit il n'appartenait plus au monde des vivants.

Smith pianota sur l'ordinateur CURE, afin de passer en revue toutes les lignes téléphoniques officielles de Washington. Aucune ne fonctionnait. À une exception près.

Au Pentagone, un seul et unique téléphone était sans cesse utilisé. Smith demanda le code d'identification et l'ordinateur désigna aussitôt la ligne du bureau du général Martin S. Leiber. Smith consulta sa fiche. Elle était assez brève. Il s'agissait d'un général à deux étoiles, doté d'un flair sans pareil pour les achats de fournitures et de services en tout genre. Ses méthodes se révélaient parfois peu orthodoxes et on le soupçonnait de gonfler quelque peu ses factures.

Les doigts de Smith se mirent à pianoter avec fébrilité. Il intercepta la ligne téléphonique du général Leiber et aussitôt le dialogue s'inscrivit sur l'écran. Quelqu'un se plaignait. À propos de barbecues. Ils ne chauffaient pas suffisamment pour le travail nécessaire.

Des barbecues. Ce devait être un code. Smith demanda à l'ordinateur d'identifier l'origine de l'appel. Il provenait de la base aérienne Andrews. Smith se souvint qu'il s'y déroulait des activités pour le moins bizarres.

Le général Leiber s'énerva et demanda à son correspondant ce dont il avait besoin. L'autre voulait des fours en brique. Et des soufflets. En grande quantité.

Leiber promit de lui livrer dans l'heure plusieurs structures chauffantes organiques à haute température et des oxygénateurs à échappement dynamique, puis il raccrocha.

— Ça doit être un code, marmonna Smith.

Il conserva la ligne interceptée en mémoire et ordonna à l'ordinateur de décrypter le texte.

Cinq minutes plus tard, un message d'erreur s'afficha sur l'écran :

— EXPLIQUER ERREUR, pianota Smith.

— CHOISIR PARMI OPTIONS SUIVANTES, répondit l'ordinateur.

Option 1 : CODE INDÉCHIFFRABLE

Option 2 : TEXTE TROP COURT POUR EXÉCUTER PROGRAMME

Option 3 : TEXTE NON CODE.

— Ça ne peut être qu'un code, répéta Smith. Washington est déserté. Personne n'irait se procurer des fours à un moment pareil.

Smith revint à la ligne téléphonique de Leiber. L'ordinateur avait sauvegardé les dix dernières minutes d'appel. En les parcourant, Smith en resta bouche bée. Cet imbécile commandait des fours. Et des soufflets. Ils étaient réquisitionnés pour une livraison immédiate à la base Andrews.

— Ça ne rime à rien, fit Smith, frustré, mais comme il croyait que les ordinateurs pouvaient résoudre tous les problèmes, il s'attaqua de nouveau à l'énigme.

Parmi toutes les données qui circulaient sur les réseaux nationaux, il devait y avoir une explication. Il suffisait de trouver. Smith s'interrogea encore sur ce qui avait bien pu arriver au Président.

Le Président était tout ce qu'il y a de vivant. Il faisait de son mieux pour paraître présidentiel. Et ce n'était pas facile. Surtout en pyjama, mille cinq cents mètres sous terre.

— Je suis le chef du monde libre, déclara-t-il, angoissé. Je devrais être là-haut en train de diriger.

— Désolé, répondit l'agent du Secret Service. Il nous faut attendre le signal de fin d'alerte.

— Et s'il ne vient jamais, ce signal ?

— Eh bien, il vaut mieux que chacun y mette du sien. Car nous sommes coincés ici, jusqu'à ce que la radioactivité redescende à un niveau convenable et non dangereux.

— Ça peut prendre des semaines.

— Des mois, en fait.

— Mais personne n'a parlé de radiations. Il n'y a même pas eu d'explosions.

— Pas encore, fit remarquer l'agent du Secret Service.

— Je crains de devoir insister, dit le Président.

— Navré, monsieur le Président, mais j'ai des ordres.

— De qui ? Je suis le Commandant en Chef des Forces Armées !

— Je sais, monsieur, dit poliment l'agent, mais je n'obéis plus désormais qu'à mes supérieurs hiérarchiques.

— Depuis quand ? aboya le Président.

— C'est notre principale directive, le Secret Service, fera tout ce qui est en son pouvoir pour sauvegarder votre vie, que vous le vouliez ou non.

Abasourdi le Président considéra l'agent.

— Vous souhaitez sans doute voir le dispositif stratégique, monsieur le Président ?

Dans une espèce de torpeur, le Président hocha la tête. Il découvrait à présent que son job n'était pas aussi rigolo que prévu. Pour commencer, chacun n'en faisait qu'à sa tête. Et il était loin de détenir le pouvoir absolu.

Le Président rejoignit les agents du Secret Service au visage lugubre, lesquels observaient les données fournies par la NORAD sur leurs écrans.

Pour la énième fois, le Président aurait souhaité disposer d'une seconde ligne directe avec CURE. À ce moment précis, le D^r Harold W. Smith était la seule personne en qui il avait confiance. Peut-être que Smith enverrait son équipe sur le terrain, dès qu'il apprendrait ce qui se passait.

Smith ne pouvait retarder davantage sa décision. Il commençait à faire nuit. À la télévision, tous les journaux télévisés du soir mentionnaient l'étrange absence du Président. Selon les journalistes, une légère appréhension planait sur la capitale.

« Lorsque les journaux seront terminés », songea Smith, lugubre, « la prétendue légère appréhension aura viré à la panique générale ». Il était grand temps que Remo et Chiun entrent en jeu. Smith appela sa secrétaire par l'interphone.

— Ils partent à l'instant, répondit-elle d'un ton sec.

— Ils sont partis ! Où ça ?

— Je ne sais pas au juste, mais ils m'ont fait signer un ordre de réquisition pour louer une camionnette.

— Dieu du Ciel, prononça Smith d'une voix rauque.

Ce satané éléphant.

Tandis que les grilles du sanatorium de Folcroft s'éloignaient dans le rétroviseur, Remo aperçut une silhouette grise qui courait derrière eux en agitant les bras. Smith. Sans doute voulait-il lui aussi faire ses adieux à l'éléphant. Remo fit mine de ne pas le voir. Il appuya sur l'accélérateur, sachant que Smith ne pourrait le rattraper avec sa vieille guimbarde. Pas question de s'arrêter avant d'avoir trouvé un zoo.

CHAPITRE VI

Le général Martin S. Leiber commençait à bien s'amuser. Il était officier supérieur au Pentagone, à présent. Lorsqu'il parlait, les autres officiers sursautaient. Nul n'ignorait que le Président lui avait délégué ses pouvoirs tant que durerait la crise. Personne ne savait de quelle crise il s'agissait et le général Leiber n'était pas prêt d'informer qui que ce soit, hormis de suggérer ici ou là que la situation était très, très critique.

Lorsqu'il se rendit compte de l'étendue de ses pouvoirs, Leiber commanda du homard. Il aurait eu tort de ne pas en profiter. Il finissait sa dernière pince lorsque le téléphone sonna.

— Général Leiber, répondit-il, la bouche pleine, du beurre fondu dégoulinant sur le menton.

— Général, CINCNORAD à l'appareil.

— Qui ça ? demanda-t-il en parcourant un annuaire du Pentagone.

— J'ai pris contact avec l'état-major et ils m'ont dit que vous aviez le commandement là-bas.

— Exact. Vous pouvez me rappeler votre grade ?

— Je suis commandant en chef de la NORAD. Est-ce à dire que vous ne reconnaissez pas ma désignation ?

— Si, ça me revient, maintenant, déclara Leiber qui, d'ordinaire, ne se mêlait pas aux vrais militaires.

Il était plus à l'aise parmi les groupes de pression et les fournisseurs de l'armée. Là où repose le vrai pouvoir.

— Sous les ordres de l'état-major, nous venons d'achever nos recherches stratégiques. Je tenais à vous communiquer les résultats le plus vite possible.

— Je vous écoute, dit Leiber, en se demandant où l'autre voulait en venir.

— Nous avons consulté nos carnets de vol et les clichés du satellite une bonne douzaine de fois. Aucune trace de point névralgique ni de rétroaction au lancement.

— C'est bon ou mauvais ? s'enquit Leiber, qui se demandait ce que pouvait bien être une « rétroaction au lancement ».

— Je n'en sais rien. C'est très étrange. Nous pensions à un tir terrestre, mais dans les bases soviétiques et chinoises, c'est le calme plat.

— Alors, ça peut provenir d'un sous-marin, non ?

— Ce serait logique, mais Spacetrack l'aurait détecté avant Pave Paws. Et ils n'ont rien repéré. Rien du tout.

— Enfin, ce n'est pas tombé du ciel, tout de même ?

— C'est une possibilité.

— Corrigez-moi si je me trompe, mais nous ne disposons d'aucune défense contre un ennemi... extraterrestre, n'est-ce pas ?

— Non, mon général, en effet.

— Que dois-je dire au Président ?

— À votre place, je lui conseillerais de rester au frais, jusqu'à ce qu'on ait tiré cet incident au clair.

Leiber raccrocha, hésita un instant, puis décida de finir son homard. Il n'en remangerait peut-être pas de sitôt. Mais le téléphone l'interrompit encore. C'était le major Cheek.

— Quoi de neuf ? aboya-t-il.

— On progresse, général, répondit le major d'un ton sec.

— Ça me fait une belle jambe ! Pouvez-vous identifier l'ennemi ?

— Nous pouvons restreindre le champ des possibilités.

— Bien. Il s'agit donc d'une menace connue.

— En fait, oui et non...

— Que voulez-vous dire ?

— Eh bien, nous risquons d'en savoir plus après avoir consulté des ouvrages de référence. J'ai envoyé un de mes hommes en acheter.

— Comment cela ? Il n'y a pas un seul exemplaire qui traîne à la base Andrews ?

— Ceux dont nous disposons ne nous sont d'aucune utilité.

— Cessez de tourner autour du pot, mon vieux ! Parlez !

— Eh bien, voilà, général, dès que nous avons reçu les fours en brique...

— Les Structures Chauffantes Organiques à Haute Température ! corrigea Leiber. Si jamais on nous interroge, comment faire avaler aux contribuables une facture de cent cinquante dollars pour chaque malheureux four à brique ?

— Bien, général. Après avoir isolé les différents morceaux, nous avons tenté de les remodeler selon leurs formes d'origine, aux deux tiers environ.

— Poursuivez, mon vieux.

— Par chance, ce que j'appellerai le système de propulsion restait quasi intact. Les forgerons – pardon, les consultants en métallurgie – ont soudé ce qu'ils ont pu. Le système de propulsion nous en a appris beaucoup.

— Ne vous noyez pas dans les détails. Ce qui m'intéresse, c'est la puissance du système offensif. Combien de kilotonnes ?

— Ça ne se présente pas comme ça. Pas exactement.

— Alors, comment ? insista le général, en effleurant du doigt les restes de homard. (Il était trop froid, maintenant. Il ne pourrait plus en manger).

— Eh bien... comme je le disais, général, lorsque nous avons rassemblé le système de propulsion, nous avons pu mesurer l'un des pistons. À ce stade, nous avons une petite idée de l'engin. Un mètre vingt sur vingt et un centimètres. C'est très important. Cela signifie qu'il s'agit d'un produit américain. Les pistons européens mesurent d'ordinaire quatre-vingt-dix sur quinze centimètres.

— Quel est le traître qui vendrait son pays ? répliqua Leiber en colère.

Puis il se demanda s'il n'avait vendu des missiles nucléaires, ces derniers temps. Non, il ne se souvenait pas avoir vendu des engins aussi gros.

— Soyez plus précis, voulez-vous ? insista-t-il. Que je puisse noter.

Le major Cheek poussa un long soupir.

— D'après nos estimations, l'engin devait peser dans les cinq cents tonnes au... au moment du lancement.

— Bon sang, je n'ai jamais entendu parler de missile de ce calibre ! Dieu merci, il n'a pas explosé.

— En fait, il n'y avait pas de danger de cette nature.

— Et pourquoi donc ? Il n'était pas armé ?

— Non, mon général, je peux vous le certifier.

— Dans ce cas, qu'est-ce qu'il était censé faire, alors ?

— À mon avis, il était censé causer un maximum de dégâts.

— Je m'en doute, crétin !

— Mais ce n'est ni explosif, ni nucléaire, ni chimique.

— Je ne vous suis pas.

— Vous devriez venir juger sur pièces, mon général. Une explication par téléphone ne servira pas à grand-chose.

— J'arrive !

Leiber ne fut autorisé à pénétrer dans la base Andrews qu'après avoir enguirlandé les plantons. Ils prétextaient que la zone était interdite à tout personnel militaire.

— Je le sais, espèce de sans-grade à la manque ! vociféra-t-il en montrant sa carte du Pentagone. C'est moi qui l'ai ordonné !

À l'intérieur du hangar caverneux, la lumière provenait de tubes fluorescents. Il faisait très chaud. À une extrémité rougeoyaient les fours entourés de lourdes enclumes. Les outils jonchaient le sol en béton. Aucun forgeron à la ronde.

Le major Cheek arriva en courant, dégoulinant de sueur, la chemise retroussée aux manches.

— Je les ai envoyés quelque part à l'abri. Leur travail terminé, inutile qu'ils assistent au processus d'évaluation.

— Bien vu. À présent, voyons de quoi il retourne.

— Par ici, mon général.

Leiber le suivit, tout en dénouant sa cravate.

— Il fait une chaleur à crever ici, grommela-t-il.

— C'est la seule façon de rendre le fer malléable, expliqua Cheek. Vous comprenez pourquoi les barbecues n'étaient pas assez puissants.

À mesure qu'ils approchaient de l'extrémité du hangar, le major actionnait les interrupteurs pour allumer.

— En un sens, vous aviez raison, général. La cloche était un excellent point de départ.

Le général aperçut alors des morceaux de métal tordu. Certaines pièces étaient disposées en tas bien distincts. Leiber songea aux photos de la navette *Challenger*, après l'accident, lors de l'inspection. Dans un coin, d'énormes objets plats et ronds évoquaient une sorte de gigantesque boîte de vitesses.

— C'est en assemblant une des unités de propulsion que nous avons commencé à entrevoir de quoi il s'agissait, reprit Cheek. Mais je n'aurais pas eu la puce à l'oreille si mon fils n'en avait pas eu une en modèle réduit à la maison. Suivez-moi, je vous prie.

Leiber suivit le major parmi les débris. Bien que de nombreuses pièces soient redressées, la plupart étaient noircies, trouées et difficilement identifiables.

— Voici le cœur de l'engin, déclara Cheek en désignant un énorme cylindre à demi fondu à une extrémité, posé sur un cadre en bois.

Le général piqua du nez dans l'ouverture. Elle avoisinait le mètre quatre-vingts de diamètre et empestait le roussi. Il effleura la surface externe, encore chaude, après la soudure.

— Nous avons pu reconstruire cette partie, annonça Cheek.

— Le système combustible ?

— En quelque sorte, mon général.

— Alors, c'est un missile.

— Euh... Oui et non.

— Vous n'allez pas recommencer. C'en est un ou pas ?

— Ce n'est pas un missile conventionnel. Mais il s'agit d'un engin balistique. Ou utilisé comme tel.

— C'est donc un missile, décréta Leiber.

— Non, corrigea le major. Aucun rapport. Il n'y a pas de combustible.

— Ah bon ? Alors comment l'a-t-on envoyé sur Washington ? Avec un lance-pierres ?

— C'est ce que je n'arrive pas à comprendre, général. Et nous n'avons pas le moindre indice à ce sujet.

Le général fourra son cigare dans la bouche. Il rejeta sa casquette en arrière, laissant apparaître un front strié de rides. Il posa les mains sur les hanches.

— Si vous savez ce que c'est, vous devriez me dire le type de combustible utilisé.

— D'ordinaire, ça marche au kérosène ou au charbon.

Le général papillonna des yeux.

— Répétez-moi ça, pour voir.

— Du kérosène ou du charbon. Mais le système de propulsion, c'est un produit dérivé.

— Quoi ?

— De la vapeur.

— De la vapeur... (Le général en laissa tomber son cigare). Bon

sang ! Le moindre pays à la gomme possède l'énergie à vapeur. Si c'est vrai, nous aurions à faire face à une nouvelle ère de missiles à vapeur.

— Mon général, je ne sais pas trop comment vous l'annoncer, mais l'engin que l'on a sorti du trou, c'est une locomotive.

— Une quoi ?

— Une locomotive à vapeur. Vous voyez ce morceau de roue ? C'est une partie du système de propulsion.

— Une loco ? Qui fait tchou, tchou et tout ça ? Nous parlons de la même chose, au moins ?

— J'en ai bien peur, mon général.

— C'est grotesque, bredouilla Leiber, livide.

— Je ne vous le fais pas dire.

— Une loco à vapeur roule sur des rails. Elle n'a pas de système de propulsion.

— Pas pour voler, en tout cas.

— Les locos à vapeur n'ont pas de système de guidage.

— Exact. Et celle-ci n'en est pas pourvue.

— Elles n'ont pas d'ogives non plus.

— Celle-ci est parfaitement inoffensive. Sauf si elle vous tombe dessus.

— Alors pourquoi est-elle tombée du ciel, merde ?

— Eh bien, si elle avait atterri à cent mètres plus au nord, elle aurait démolie la Maison-Blanche.

— C'est vraiment une petite cible, compte tenu du poids de l'engin balancé. Il n'y a qu'un imbécile pour faire une chose pareille. Comment a-t-elle pu décoller, nom d'un chien ?

— Aucune idée.

— Vous avez dû oublier quelque chose, ce n'est pas possible autrement.

— Il y a aussi un autre phénomène. Regardez chaque morceau. Comme vous voyez, nous les avons séparés. Suivez bien ce qui se passe si j'en prends deux et que je les rapproche l'un de l'autre.

Le général observa le major, qui poussa du pied un fragment de métal. Aussitôt celui-ci vint se coller avec fracas sur la section où se trouvaient les roues.

— La force magnétique, déclara Cheek. Chaque morceau est

aimanté.

— On l'avait déjà remarqué à Lafayette Park.

— Vous rendez-vous compte de la dose d'électricité engrangée pour magnétiser une locomotive de cinq cents tonnes.

— Qu'est-ce que je vais raconter au Président, moi ? dit Leiber d'une voix chevrotante.

Le major haussa les épaules :

— La vérité, tout simplement. Ce n'est pas comme si un missile non éclaté nous était tombé dessus.

— Oui, mais avec ça au moins, on se débrouille ! Il suffit de lire le numéro de série pour identifier l'agresseur.

— Dès que les ouvrages de nomenclature seront là, nous devrions le savoir.

— Pouvez-vous me dire comment on l'a lancée ?

— Je ne risque pas de trouver ça dans un bouquin. Mais je ne vois pas où est le problème. Même si une loco vise un point stratégique – et sans le moindre système de guidage interne – les dégâts au sol restent limités.

— On ne gagne plus la guerre sur le plancher des vaches, mon vieux ! Ça se passe dans les arrière-salles et dans les cocktails. C'est ce putain de vingtième siècle qui veut ça ! Vous croyez que les Américains et les Russes ne se sont pas livrés de guerre véritable, parce qu'aucun des deux ne pensait gagner une offensive au sol ?

— Je suis conscient de l'équilibre des forces. Mais cet objet n'a rien à voir avec ça. Il n'est pas nucléaire.

— *Celui-ci* non. Mais le *prochain* ?

— Nous ne savons pas s'il y en aura un autre.

— Vous voulez que je dise au Président qu'il n'y en aura pas ? Alors, soldat, répondez !

— Non, mon général.

— Comment se défendre face à ce genre de bidule ? Même nos satellites n'ont pas pu le détecter à temps. Et le pire, c'est qu'on ne sait même pas d'où ça vient !

— Vous noircissez le tableau, général.

— Nous voilà transformés en cibles de premier choix. Vous savez combien de locos à vapeur il existe en Russie ? En Chine ? Dans le tiers-monde ? Des dizaines de milliers. Autant de dangers potentiels.

Comment nous défendre ? En bombardant le reste du monde, dans l'espoir de toucher l'ennemi ?

— Il n'y en aura peut-être pas une seconde.

— Je ne veux surtout pas que ça s'ébruite. Qui est au courant qu'il s'agit d'une locomotive ?

— Vous et moi. Ainsi que trois de mes hommes.

— Consignez-les. Il ne faut pas qu'il y ait une seule fuite. Je trouverai bien quelque chose à dire au Président. Pendant ce temps, plongez-vous dans ce bouquin de référence. Je veux savoir où ce truc a été construit, par qui et combien il en reste de par le monde. Réponse ce soir. Pigé, soldat ?

— Oui, mon général.

— Je serai à mon bureau. Il faut bien que quelqu'un fasse marcher ce pays.

Leiber sortit en trombe de la fournaise du hangar. Dehors, l'air vif le fit frissonner et givra sa moustache. Il épongea la sueur de son front et grimpa au volant de sa voiture. Il transpirait encore en arrivant au Pentagone.

CHAPITRE VII

— Pas un geste ! dit le gardien du zoo, une torche électrique dans une main, un revolver dans l'autre. Vous êtes tous deux en état d'arrestation.

— Vous nous arrêtez ? Et pourquoi donc ? s'étonna Remo.

— Pour braconnage, pardi !

— Braconn... bafouilla Remo. Hé là, une minute ! Nous ne sommes pas des...

Chiun lui flanqua un coup de pied à la cheville.

— Ayez pitié, monsieur l'agent, déclara le Maître de Sinanju d'une voix plaintive. Ne tirez pas, je vous en prie.

— Je ne tirerai pas si vous vous tenez à carreau.

— Pas de danger qu'on remue un orteil, dit Remo, qui se serait volontiers baissé pour masser sa cheville endolorie.

— Nous sommes navrés pour cette intrusion, poursuivit Chiun, la voix tremblante. Si vous vous montrez miséricordieux, nous tâcherons d'expier notre terrible crime.

— Le juge seul en décidera.

— Il n'y a pas de juge dans le coin, observa Chiun, et nous sommes tous les trois dans le noir. Avec l'éléphant.

Il tira Rambo par l'oreille et l'animal laissa échapper un barrissement de douleur. Le gardien eut un mouvement de recul, fouillant l'obscurité de sa lampe-torche.

— Hé là ! Il devient cinglé !

— Non, déclara Chiun. Juste un peu agacé. Mais n'ayez crainte, je connais bien ces bêtes. Je sais les maîtriser.

— Débrouillez-vous pour qu'il se tienne tranquille, O.K. ?

— Oh, mais je peux faire mieux. Je peux le ramener à l'endroit où il devrait se trouver.

— Pas question, petit père, interrompit Remo. Nous n'allons pas le ramener jusqu'à Fol... Aïe !

— Où ça ? s'enquit le gardien.

— Au cirque Foley, intervint Chiun, en lorgnant Remo. Nous appartenons à la troupe. Notre propre éléphant est mort et il nous en fallait un sur-le-champ. Mais comme vous nous avez pris en flagrant délit, nous n'avons pas d'autre alternative que de l'abandonner.

— Voilà qui est bien parlé. Voler un éléphant, ce n'est pas un délit mineur.

— Nous nous en rendons bien compte. Mais si vous nous laissez partir, nous serons ravis de le rendre à ses congénères qui, sans l'ombre d'un doute, se languissent déjà de lui.

— Je ne peux rien promettre, mais si vous le remettez en place, je demanderai au juge d'être clément.

— Mais nous n'avons p... Aïe ! hurla Remo, en empoignant sa cheville.

— Ce que ce clown voulait vous dire, c'est que nous ne lui voulions aucun mal, expliqua Chiun. Nous serions ravis de rendre cette bête et de nous en remettre à votre mansuétude.

Le gardien manqua s'étrangler. Rambo s'était dressé sur ses pattes arrière, l'écrasant de toute sa hauteur.

— Entendu. Remettez-le dans sa cage.

— Nous vous suivons, déclara Chiun en s'inclinant.

— Un clown ? lui glissa Remo à l'oreille, tandis qu'ils cheminaient parmi les cages plongées dans l'obscurité.

— Souviens-toi que nous appartenons à un cirque, répliqua Chiun.

— Si je suis censé être un clown, quelles sont vos attributions ?

— Monsieur Loyal, bien sûr.

— Pourquoi vous donnez-vous toujours le beau rôle ?

— Parce que tu m'es inférieur. Si je t'avais laissé faire, on serait encore à parlementer avec cet imbécile.

— Qu'est-ce que vous marmonnez derrière mon dos ? s'inquiéta le gardien.

— Je disais à mon clown chef que nous avons bien de la chance d'être tombé sur un homme aussi sage que vous, répondit Chiun en haussant le ton.

Rambo émit un barrissement approbateur.

— Nous y voilà, dit le gardien devant une énorme cage qu'il s'empressa d'ouvrir. J'espère que ça va bien se passer.

— Je vous promets qu'il sera sage, déclara Chiun, en entraînant

Rambo dans la cage.

À l'autre extrémité, trois gros éléphants sommeillaient, leurs oreilles remuant en silence. Ils ne réagirent pas à l'arrivée du visiteur.

— Au revoir Rambo, dit Chiun en tapotant la tête de l'éléphant.

Le Maître de Sinanju quitta la cage sans se retourner. Dès qu'il fut dehors, le gardien se hâta de la verrouiller. Le temps qu'il s'exécute, les deux braconniers avaient disparu.

Une fois au centre-ville, Remo et Chiun abandonnèrent la camionnette et prirent un taxi.

— Chapeau, petit père ! Je n'oublierai jamais cette nuit, soupira Remo en s'installant sur la banquette arrière.

— C'est tout à fait le but recherché, se réjouit Chiun en ajustant les plis de son kimono.

CHAPITRE VIII

Le général Martin S. Leiber voyait tout son univers s'écrouler.

Depuis qu'il servait au Pentagone, il n'avait appliqué qu'une règle : pas de règle. S'il lui était possible de bidouiller un contrat, il le faisait. S'il pouvait jongler avec les traites, il n'hésitait pas. Mentir au Congrès ? De la routine. C'est lui-même qui avait approuvé l'équipement informatique des missiles Minuteman. Résultat : vingt pour cent des missiles fatalement cloués au sol. Même chose concernant les hélicoptères de combat. Leur blindage ne correspondait pas aux normes et était de toute façon, maintenu par des boulons achetés chez un soldeur.

Bien entendu, le général Leiber était certain que jamais on ne lancerait un Minuteman. Et si un hélicoptère perdait un rotor pendant un vol d'entraînement, ce serait, évidemment, la faute du fabricant.

Le général était un homme averti. Il connaissait bien l'esprit militaire. Contrairement à une idée relativement répandue, les officiers de carrière sont des gens pondérés et pas du tout des fanatiques de bombardements. Ils ne sacrifiaient la vie des conscrits qu'en nombre strictement nécessaire pour atteindre un objectif militaire raisonnable. C'était d'ailleurs cela le seul principe de la guerre. Une question d'équipement et de dépenses. Le pays qui possédait l'équipement le plus important était le plus craint. De ce côté-ci de la planète, c'était les États-Unis. Que Dieu les bénisse.

Le général avait donc misé sur l'équilibre entre les supergrands. Aucune chance pour qu'un responsable en Union soviétique ou même en Chine ne déclenche une guerre thermonucléaire. Cela aurait tout fichu par terre, tout détruit, même leur résidence secondaire.

Cela avait été la situation jusqu'à trois heures quinze ce matin, jusqu'à ce qu'une locomotive à vapeur tombe à deux pas de la Maison-Blanche. Maintenant la force nucléaire américaine était en alerte 2. Si jamais le Kremlin l'apprenait, les Russkofs enclencheraient l'alerte rouge, les Chinois ne tarderaient pas à les suivre. Cela aurait pour conséquence qu'un doigt nerveux, effleurant sans repos les touches du clavier central risquait de provoquer la conflagration totale rien qu'après avoir vu un goéland sur le radar d'un imbécile.

Lugubre, le général Martin S. Leiber, qui avait revêtu son uniforme, balaya les restes du homard d'un seul mouvement de son

bras et approcha son téléphone, saisit un calepin et un crayon de papier.

L'heure n'était plus au business. Il était grand temps de sauver sa peau.

Tout d'abord, que raconter au Président ? Impossible de lui dire la vérité. Il passerait pour un sombre crétin. Un général qui ordonnait l'alerte rouge parce qu'une locomotive était tombée du ciel, la presse en ferait ses choux gras.

En deux temps trois mouvements, Leiber serait rétrogradé. À une étoile. Pire, peut-être. Il tenta de se rappeler quel grade venait tout juste en dessous mais n'y parvint pas. Il occupait le Pentagone depuis si longtemps qu'il avait rayé ses antécédents de sa mémoire. Il allait appeler un gars de la NASA, lorsque le voyant rouge du téléphone clignota. Agacé, il décrocha.

— Général Leiber, j'écoute.

— Le Président à l'appareil, répondit une voix sévère.

— Je m'occupe toujours de notre affaire, monsieur le Président.

— Il faut que je remonte. Je viens de jeter un œil aux téléscripteurs. Les médias s'interrogent sur moi.

— Que diriez-vous de la publication d'un communiqué ?

— Vous plaisantez ? Si vous croyez que ça suffira pour expliquer mon absence, le jour de ma prise de fonctions. Il faut que je fasse une apparition.

— Monsieur le Président, c'est impossible et je vais vous expliquer pourquoi.

> — De quoi s'agit-il, encore ?

— J'attendais d'avoir de plus amples renseignements pour vous en parler, mais nous ne sommes pas en mesure d'identifier l'agresseur.

— Je vous écoute.

Leiber prit toute sa respiration et se jeta à l'eau :

— L'agresseur n'est autre qu'un Kinetic Kill Vehicle, ou KKV en abrégé.

— Dieu du Ciel ! Je n'en ai jamais entendu parler.

— Avec tout le respect que je vous dois, monsieur, vous êtes nouveau dans la profession.

— Certes, mais je pensais que mon prédécesseur m'avait plutôt bien renseigné.

— Nous vivons dans un monde complexe, monsieur le Président. Votre prédécesseur aura sans doute oublié les KKV. C'est la première fois qu'ils se déploient.

— Je dois cependant regagner le bureau ovale.

— Nous pourrions subir une seconde attaque d'une minute à l'autre.

— J'entends cette rengaine depuis des heures.

— Il est presque neuf heures du soir. Pourquoi ne pas vous reposer. Nous en discuterons demain, à tête reposée.

— Ma décision est prise. Je remonte. Soyez à la Maison-Blanche sur-le-champ pour un exposé complet de la situation.

— Bien, monsieur le Président, acquiesça Leiber, malgré lui. Ce sera tout ?

— Hum... Je vous avais accordé les pleins pouvoirs, n'est-ce pas ?

— Oui...

— Je vais vous passer mon garde du corps du Secret Service. Sinon il refusera tout ordre émanant de ma personne.

— Une minute. Il est civil et je suis militaire. Je n'ai aucune autorité sur lui.

— Il n'est peut-être pas au courant. Parlez-lui.

— Oui, j'écoute..., dit Leiber lorsque l'agent du Secret Service vint prendre le combiné.

— Je crains de ne pouvoir exécuter vos ordres, général, déclara l'agent poliment.

— Parfait. Essayez de le garder là-dessous le plus longtemps possible. En surface, la situation reste instable.

Le Président reprit le combiné.

— J'ai l'impression que vous n'avez pas trop insisté.

— C'est un bon élément, monsieur le Président. Un peu borné, mais brave type quand même.

Silence au bout du fil. À l'évidence, le Président réfléchissait. Mauvais signe. Leiber détestait avoir affaire avec des gens qui réfléchissaient. Il préférait de loin le salut militaire et l'obéissance immédiate.

Le Président finit par reprendre la parole :

— Je suis le Commandant en Chef des Forces Armées.

— En effet, reconnu Leiber après un instant d'hésitation.

— Et je vous ai désigné comme mon représentant.

— Oui, monsieur.

Leiber n'aimait pas trop la tournure de cette conversation.

— En conséquence, je vous ordonne de m'ordonner de rejoindre le bureau ovale, afin de confirmer à la nation que j'ai bel et bien pris mes fonctions.

— Je... euh... mais...

— C'est un ordre !

— Oui, monsieur le Président. En tant que substitut, je vous ordonne de regagner le bureau ovale sur-le-champ.

— Dites-le plutôt au mec du Secret Service.

Leiber attendit que le combiné change de main :

— J'ai ordonné au Président de regagner le bureau ovale.

— Je ne puis outrepasser votre décision, mon général, admit l'agent.

— Comme c'est dommage, articula Leiber d'une voix étouffée.

Tel un marathonien dans la dernière ligne droite, le général Martin S. Leiber raccrocha, se leva, vissa sa casquette sur la tête et réajusta sa cravate.

L'instant de vérité approchait. Impossible de l'esquiver davantage.

Dès qu'il atteignit le premier étage de la Maison-Blanche, le Président des États-Unis fila dans sa chambre à coucher. Cramponnée à son déshabillé, son épouse était juste derrière lui. Trois agents du Secret Service fermaient la marche.

Une fois dans la chambre, le Président leur claqua à tous la porte au nez.

— Mais je ne suis pas vêtue, gémit son épouse.

Après un peu de remue-ménage la porte s'entrouvrit :

— Tiens ! dit le président, en lui lançant des vêtements roulés en boule.

— Mais rien n'est assorti avec quoi que ce soit ! s'indigna la First Lady.

Le Président ne répondit pas. Il avait trop à faire. Il décrocha le téléphone en ligne directe avec CURE. Son prédécesseur lui avait

parfaitement expliqué la procédure.

— Monsieur le Président ? dit une voix à l'autre bout du fil.

— Smith ?

— Bien sûr. Vous allez bien ?

— Je crois que je vais attraper froid, à force de rester pieds nus et en pyjama. Je n'avais rien à me mettre là-dessous.

— Que signifie « là-dessous », monsieur ? Et parlez moins vite, je vous prie. J'éprouve quelque peine à vous suivre.

— Je parlais de l'abri anti-atomique sous la Maison-Blanche.

— Je vois. Où en sommes-nous ?

— Personne n'a l'air de le savoir. Le général Leiber doit venir m'exposer la situation d'un instant à l'autre.

— Leiber ? Oh, oui, fit Smith en se rappelant le nom apparu sur l'écran, tandis qu'il interceptait les messages.

— Smith, vous êtes bien chargé de la sécurité nationale, n'est-ce pas ? Où étiez-vous passé ?

— Comment, monsieur ?

— Washington a subi une attaque surprise de KKV.

— J'ai cru comprendre que la NORAD a alerté le... Comment avez-vous dit, monsieur ?

— KKV. Ne me dites pas que vous ne savez pas ce que c'est. Il se peut que non, remarquez. C'est tout nouveau, semble-t-il. C'est l'abrégié de Kinetic Kill Vehicle.

Smith pianota sur son clavier.

— Oui, enchaîna le Président, il y en a eu un qui s'est abattu sur Lafayette Park. Par un hasard extraordinaire, il n'a pas explosé.

— Je vois, dit Smith tout en cherchant le KKV dans son fichier de nomenclature des engins aériens.

— Smith, vous êtes chargé de veiller sur notre sécurité et d'étouffer dans l'œuf la moindre menace.

— Certes, mais la capacité de nos écrans de contrôle se limite au territoire national. Nos ordinateurs ne sont guère efficaces, à l'échelle planétaire.

— Serait-ce indiscret de vous demander pourquoi ?

— Parce qu'il est impossible pour un seul homme de contrôler l'ensemble du trafic mondial des messages. Même avec une batterie

d'ordinateurs impressionnants. C'est déjà assez difficile sur le territoire américain. Sans compter la barrière des langues. Je suis derrière mon écran quinze heures par jour. Comme vous le savez, CURE doit reposer sur un seul homme, afin de garantir une sécurité absolue. Nous opérons en dehors de la Constitution et si jamais la presse...

— Autrement dit, dans le meilleur des cas, vous n'auriez pas pu prévoir cette attaque.

— Faute d'avoir d'autres renseignements, je ne puis vous répondre, déclara Smith, en jetant un œil à son écran.

Apparemment, aucun KKV ne figurait dans ses fichiers. Bizarre. À l'évidence, il fallait qu'il les remette à jour.

— Et vos hommes ? reprit le Président. Pourquoi ne sont-ils pas intervenus ?

— Mon arme défensive n'intervient qu'en dernier recours. Je la garde en réserve.

— Elle aurait dû se trouver là ! vociféra le Président.

— Avec tout le respect que je vous dois, monsieur, qu'aurait-elle fait ? L'homme est doué, certes, mais il n'est pas Superman. Je ne vois pas comment il aurait arrêté un KKV fonçant sur notre territoire.

— Smith, j'étais censé prendre mes fonctions aujourd'hui et j'ai passé la journée tapi dans un souterrain.

— Oui, prononça Smith, prudent.

— C'est intolérable. Je veux que vos hommes me rejoignent sur-le-champ.

— Euh... Je crains que ce soit impossible.

— Que dites-vous ?

— Ils ne sont pas disponibles. Ils sont sur... euh... une autre mission.

— Qu'ils l'abandonnent. Nous attendons une autre attaque d'un instant à l'autre.

— J'aimerais vous satisfaire, monsieur le Président, mais je ne pourrais les contacter avant la fin de leur mission actuelle.

— C'est absurde. Ils ne sont pas munis de talkies-walkies ou de je ne sais quoi ? Nous avons besoin d'eux à Washington.

— Dès qu'ils viendront au rapport, je vous les envoie, monsieur le Président.

— Formidable ! commenta le Président d'une voix acide. S'ils

arrivent quand la capitale sera réduite en poussière, ne manquez surtout pas de les remercier de ma part.

— Je suis navré, monsieur le Président.

— Lorsque tout cela sera fini, nous procéderons à quelques petits remaniements, faites-moi confiance. Votre organisation date de Mathusalem, mon vieux. Figurez-vous que je ne pouvais pas vous joindre depuis le souterrain.

— La sécurité exige des installations techniques réduites au minimum, monsieur le Président. Un seul téléphone de part et d'autre de la ligne. CURE fonctionne ainsi depuis vingt ans.

— On voit le résultat ! dit le Président en raccrochant.

Smith raccrocha à son tour. Il ôta ses lunettes et frotta ses yeux gris fatigués. Son premier contact avec le nouveau gouvernement ne s'établissait pas sous les meilleurs auspices. Mais comment expliquer au Président que Washington pouvait subir les agressions de l'ennemi, tant que son arme défensive secrète n'avait pas trouvé un refuge à un éléphant ?

Smith lança une recherche globale au sujet des KKV dans des gigantesques banques de données du système CURE. Malgré la rapidité du logiciel, la réponse prendrait quelques minutes.

« Peut-être le Président n'a-t-il pas tout à fait tort », se dit Smith, l'air songeur. Peut-être la mission CURE avait-elle pris trop d'ampleur pour fonctionner avec efficacité. À moins que le monde ne soit devenu trop compliqué.

CHAPITRE IX

Tandis qu'il roulait vers la Maison-Blanche, le général Leiber reçut un appel dans sa voiture.

— Ouais ? répondit-il avec aigreur.

— Major Cheek, à l'appareil, mon général.

— Que se passe-t-il ?

— Nous avons pu identifier l'objet.

Le général se redressa, la main crispée au volant.

— Alors, j'écoute ! aboya-t-il.

— Il vient de chez nous.

— De chez nous ?

— Absolument. C'est une Alco Big Boy, année 1941. Elle servait au transport des marchandises dans le défunt réseau du Wyoming de la Pacific Line. C'est un vrai monstre. Une des plus puissantes locos à vapeur jamais conçues. Écoutez un peu : elle mesure 39,60 m, pèse 537 tonnes et...

— Je m'en tamponne. Pouvez-vous savoir d'où elle vient ?

— Pas encore. Il nous faut le numéro de série. Et nous n'avons trouvé aucune trace d'identification.

— Êtes-vous certain de votre information ?

— Oui, mon général. Grâce aux manuels de nomenclature. Ils sont fabuleux. La cloche, par exemple, indique que la loco est américaine. Car, à l'époque, les trains traversaient des contrées sauvages où bisons et chevaux vivaient en liberté. Les locos européennes n'ont pas de cloche ni de chasse-pierres, mais des tampons. C'est fascinant, mon général.

— Je suis sûr que le Président partagera votre avis, dit Leiber d'un ton amer. Il m'attend à la Maison-Blanche.

— Bonne chance, mon général.

— Trop aimable ! marmonna Leiber.

« Le salaud », songea-t-il en raccrochant. « Je parie qu'il se marre à l'idée que c'est moi qui vais morfler »

Fronçant les sourcils, le général fit demi-tour et se gara devant un magasin de jouets. Une fois à l'intérieur, il fila droit sur les trains électriques.

— En quoi puis-je vous être utile ? s'enquit le vendeur.

— Vous pouvez être utile à votre pays tout entier.

— J'en serais ravi.

— Parfait. Il me faut une Alco Big Boy en modèle réduit. Dépêchez-vous. La nation n'attend pas.

— Tout de suite, euh... voyons. (Le vendeur fouilla dans une étagère remplie de boîtes multicolores) Ah, voilà.

— Formidable, dit le général en déchirant l'emballage.

Il ouvrit la boîte. À l'intérieur se trouvaient une bonne centaine de pièces détachées.

— Mais il faut la monter, observa-t-il, dépité.

— C'est facile. En moins d'une heure, vous y arriverez.

— En combien temps y parviendriez-vous ?

— Oh, peut-être vingt minutes... si les clients ne me dérangent pas trop.

Le général flanqua la boîte entre les mains du vendeur :

— Eh bien, faites-le. Pour votre pays...

— Mais...

— Il n'y a pas de « mais ». Le Président des États-Unis m'attend avec la maquette de cette loco. Le gouvernement vous sera éternellement reconnaissant. En Outre, je pense pouvoir vous obtenir des honoraires, en qualité de consultant.

Vingt minutes plus tard, tandis que Leiber tirait sur son troisième cigare, le vendeur lui tendit une parfaite réplique de l'Alco Big Boy. Elle empestait la colle.

— Engin remarquable, n'est-ce pas ? s'extasia le vendeur.

— Vous penseriez autrement si vous la receviez en pleine poire, commenta le général en remplissant le bon de réquisition. Signez ici. Vous recevrez votre chèque par la poste.

Une fois dans son véhicule, Leiber rangea le formulaire en lieu sûr. Le vendeur recevrait deux cent cinquante dollars pour « assemblage conjoncturel de maquette de prototype ». En ajoutant un zéro à la somme, le général se ferait un joli bénéfice de deux mille deux cent cinquante dollars. S'il survivait à cette épreuve. Sinon, tant pis.

Dans le bureau ovale, le Président l'accueillit d'une poignée de main énergique. Sa figure évoquait un ciel sombre, juste avant l'orage.

Cramponné au modèle réduit dans son sac en papier, Leiber s'assit dans un fauteuil vide. Il avait les mains moites.

— Général, j'attends votre compte rendu détaillé sur la menace que présente les KKV, déclara le Président.

— Je ne mâcherai pas mes mots, répliqua Leiber. Nous sommes en présence d'un danger qui réduit à néant toute armée nucléaire conventionnelle.

— À ce point ?

— Pire encore. Seules quelques nations appartiennent au prétendu « club nucléaire ». Mais les KKV sont répandus sur tous le globe. Peu onéreux et très efficaces, ils risquent de se déployer au moindre incident de frontière.

En un clin d'œil, le visage colérique du Président céda la place à une mine décomposée. L'œil hagard, le teint blême, il balbutia :

— En d'autres termes, toute notre civilisation serait anéantie...

— Et je n'exagère pas, affirma Leiber, en serrant son paquet plus fort que jamais, ravi que le Président morde à l'hameçon.

— Qui a lancé l'objet ?

— Mes hommes y travaillent encore.

— Nous ne pouvons donc pas user de représailles.

— Pas avec exactitude. Mais la question n'est pas exclue. À l'heure qu'il est, l'ennemi attend une réponse. Je suggère donc de lui en fournir une.

— Laquelle ?

— Une bombe atomique au hasard.

— Vous êtes sérieux ?

— Pensez à l'effet psychologique. Si nous bombardons un pays tiers, notre agresseur y réfléchira à deux fois, avant de frapper à nouveau.

— J'en doute, général.

— Dès que vous aurez un peu plus d'expérience, vous comprendrez qu'une telle stratégie est salutaire. Appelons ça une mise en garde préventive.

— Et qui pourrions-nous bombarder, selon vous ?

— Aucune des super-puissances, évidemment. Nous pourrions

essayer au Viêt-nam, mais les Chinois risquent de ne pas apprécier. Idem pour les pays de l'Est, les Russes sont si susceptibles. Je pensais à quelque chose de plus sûr, comme le Canada ou l'Australie.

— Mais ce sont des pays amis.

— Monsieur le Président, au niveau auquel nous opérons, nous n'avons plus d'amis mais des alliés temporaires. En outre, il faut frapper quelqu'un qui ne peut pas riposter.

— Je ne puis admettre de bombarder un allié.

— Et le Japon ? Nous l'avons déjà fait. Et regardez la santé florissante de leur économie, comparée à la nôtre. L'opinion publique sera sans doute de notre côté.

— Les Japonais sont maintenant nos amis.

— C'est la beauté du geste qui compte, monsieur le Président. Imaginez un peu l'impact sur le véritable agresseur.

— Impossible. Même si je partageais votre avis, je n'agis pas ainsi le jour de ma prise de fonctions. Cela créerait un fâcheux précédent.

— Vous êtes seul juge, monsieur le Président.

— Continuez à rechercher notre agresseur. Entre-temps, j'aimerais un exposé complet sur les KKV. De quoi s'agit-il exactement et que font-ils ?

— Eh bien, commença Leiber en se redressant, sachant que vous poseriez la question, j'ai pris la liberté de faire construire un modèle réduit.

— Parfait. Faites-moi voir ça.

Leiber se leva et déposa le paquet sur le bureau rutilant du Président. Il respira profondément et commença à déchirer l'emballage, en espérant que le Président avait le sens de l'humour. C'est alors que des agents du Secret Service firent irruption dans la pièce.

— Que se passe-t-il ? s'enquit le Président, effrayé.

— Navré, monsieur le Président, vous devez partir. La NORAD a détecté un second engin faisant route vers notre pays.

— Suivez-moi, général ! dit le Président en courant.

Serrant le modèle réduit dans ses bras, Leiber trottina derrière lui, les yeux exorbités de peur. D'autres agents convergèrent à l'ascenseur spécial, encadrant une First Lady au visage blafard.

— Pouvez-vous diriger vos hommes par téléphone ? demanda le

Président, une fois dans l'ascenseur.

— Mon meilleur travail se fait par téléphone.

— Bien. Espérons qu'il y aura un survivant pour répondre à vos appels.

— Oui, monsieur, dit Leiber en dissimulant le modèle réduit encore emballé derrière son dos.

Pas question que le Président le voie, à présent. Sous terre, impossible de se cacher. Et si le Président décrétait la loi martiale et le faisait passer devant un peloton d'exécution ? En période de crise, il fallait s'attendre à tout avec les civils. Ils étaient tous cinglés.

CHAPITRE X

Cette fois, ce fut la station radar de la NORAD basée à Fylingsdale, en Angleterre, qui détecta l'engin, peu de temps après son lancement.

Le général de l'Air Force ou CINCNORAD considéra que cela justifiait la mise en place du système Spacetrack, lequel consistait en une série de satellites et de bases terrestres si sophistiquées qu'ils pouvaient détecter un ballon de football sur les îles Britanniques.

— Excellent, commenta-t-il en naviguant entre les diverses consoles de son poste de commande, au creux de Cheyenne Mountain, dans le Colorado.

Les lumières étaient tamisées. Le reflet verdâtre de l'écran radar créait une ambiance malsaine. Hormis l'agitation du personnel en uniforme et l'écran géant, le poste de commande aurait pu ressembler à n'importe quel petit bureau de courtage.

— Mon général, l'ordinateur indique une trajectoire qui s'orienterait dans les environs de Washington, déclara l'officier d'élite.

— Eh bien, si nous ne sauvons pas la capitale, nous saurons au moins d'où vient l'engin.

— Je n'en suis pas sûr, général.

— Quoi ?

— Nous l'avons détecté à son apogée.

— Qu'indiquent les ordinateurs ?

— Un engin inconnu. Ils ne peuvent l'identifier.

— Nom d'un chien ! pesta le général, qui regrettait l'époque bénie du système radar 440-L, où les officiers d'élite savaient distinguer un SS-18 d'un SS-N-8.

De nos jours, si ces foutus ordinateurs ne pouvaient pas détecter le missile, chacun ruminait dans son coin, en attendant que ça se passe.

— Pourquoi n'ont-ils pas pu le détecter au lancement ?

— À cause de la vitesse.

— La vitesse ! Qu'est-ce qui peut bien voler plus vite qu'un missile, bon sang ?

— Cet objet-là, mon général. Le système indique une vague zone

de lancement probable.

— Quoi ? Où ça ? Quelle zone ?

— L'Afrique, mon général.

— Mince alors, où en Afrique ?

— En Afrique. C'est tout.

— Pourquoi ce foutu ordinateur n'est-il pas plus précis ?

— Parce que l'objet semble dévier de sa trajectoire. Regardez, la zone d'impact n'arrête pas de changer.

Le général observa l'écran. Le point lumineux sautait d'une zone géographique à l'autre. Une fois sur Washington, une autre sur la Virginie. Puis le Maryland.

— Si nous perdons Washington, il va falloir riposter... Mais nous ne pouvons pas bombarder *toute* l'Afrique.

— Désolé, général. Le système n'a jamais eu affaire à un engin pareil.

C'est alors que tous les yeux convergèrent vers l'écran géant. Le triangle lumineux se stabilisa au-dessus de Washington et se mêla au point d'impact. Les deux symboles s'estompèrent peu à peu, telle une chandelle qui s'éteint.

Un murmure envahit la salle.

— Les clichés satellite nous apprendront peut-être quelque chose, murmura le général.

Les premières photos du satellite de reconnaissance KH-11 arrivèrent. Un employé en uniforme les tendit au général, sans faire le moindre commentaire. Ce dernier les parcourut rapidement. Il s'agissait d'images de haute résolution.

On y voyait les continents européen et africain. Puis l'Atlantique. Le général remarqua une sorte de cafard flottant au-dessus de l'eau. Il consulta le cliché suivant. L'objet s'y trouvait. En plus gros. Impossible de l'identifier. Mais les deux dernières photos permettaient de le distinguer clairement.

— Hé vous ! lança le général à l'employé qui avait presque quitté la salle.

Chaque officier sursauta. L'employé revint, l'air penaud.

— Qu'est-ce que c'est que ce merdier ? vociféra le général, en brandissant la dernière photo sous le nez de l'employé, qui rougissait à vue d'œil.

— C'est une photo transmise, par le satellite de reconnaissance, général.

— Je m'en doute. Je parle de l'engin.

— Ça ressemble à un train, mon général.

— C'est une locomotive !

Le commis fit mine de regarder de plus près.

— Qu'est-ce qu'elle fiche ici ? C'est une blague ou quoi ?

— Non, général. Ce sont les photos transmises à l'état brut.

— Alors pourquoi ne pas m'avoir prévenu ?

— Qu'est-ce que j'aurais bien pu vous dire, général ?

Le CINCNORAD fulminait. Le commis se tenait bien droit. Il retint sa respiration.

— Bon sang de bonsoir ! Qu'est-ce que je vais raconter à la Maison-Blanche, si elle tient encore debout ?

— Je n'en sais rien, général, bredouilla l'employé.

— Un conseil, fiston. Ne refitez jamais... je répète... jamais !... un truc pareil à un officier supérieur.

— Vous vouliez identifier l'engin ennemi, général.

— Sans doute, mais je souhaitais une explication sensée. Comment vais-je pouvoir expliquer ça ?

Au même moment, quelqu'un s'approcha d'eux :

— La Maison-Blanche sur la ligne rouge, général.

Le général lorgna le commis, tel un ivrogne qui voit un vieil ennemi surgir d'une mauvaise bouteille.

— Je m'occuperai de vous plus tard, déclara le CINCNORAD.

Il s'empara du combiné, songeant que si ce fichu machin avait été une bombe atomique, il ne se trouverait pas maintenant dans cette position ridicule.

*

* *

L'engin ne tomba pas sur Washington, mais sur Bethesda, dans le Maryland. Sur un terrain de golf, ce qui n'avait rien d'étonnant, à priori. La plupart des grosses légumes de Washington jouaient au golf à Bethesda.

L'engin raya du parcours toute une bande de sable au onzième trou et pulvérisa les arbres alentour. L'herbe grillée fumait encore après l'arrivée du major Cheek et de son équipe, moins d'une heure plus tard.

Après avoir examiné le site et vérifié l'absence de radiation, la major appela Leiber à la Maison-Blanche.

Avant de décrocher, Leiber jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Le Président conversait sur une autre ligne.

— Je vous écoute, dit Leiber au major.

— C'en est une autre, semble-t-il, mon général.

— Pouvez-vous le certifier ? insista Leiber, en remuant sur son siège.

Il gardait une main sur la locomotive jouet coincée entre ses cuisses, tel un petit garçon tenaillé par une envie pressante, mais qui a peur de demander au professeur de sortir.

— Pas encore, mais tous les signes extérieurs semblent l'indiquer.

— Retirez-la du trou. Je veux un rapport dès que possible. Vous avez toujours les consultants en métallurgie sous la main ?

— Oui, général.

— Mettez-les à contribution. Je vous laisse.

Transpirant à grosses gouttes, Leiber passa un autre coup de fil. Il devenait fou. Il lui fallait des réponses. Scientifiques, si possible. N'importe lesquelles. Tôt ou tard, le Président se souviendrait du paquet. Et une locomotive en plastique ne suffirait pas à tout expliquer.

Quelqu'un finit par décrocher :

— Allô ?

— Bob, c'est Marty.

— Marty ! Salut. Il n'y a pas eu de pépin avec la dernière livraison, si ?

— Non, le carbone-carbone était impeccable. Écoutez, mon vieux, comme vous travaillez à la NASA, j'aurais un petit renseignement à vous demander.

— Allez-y.

— Supposez que je veuille balancer quelque chose au-dessus de l'Atlantique. Quelque chose de gros.

— Gros comment ?

— Oh, dans les quatre cents, cinq cents tonnes.

— Vous n'y allez pas de main morte !

— Il existe sûrement un lanceur pour ce type ce tonnage.

— Disons que d'ici une dizaine d'années on devrait lancer les satellites sans utiliser de fusées. C'est à l'étude.

— Et avec quoi ?

— Oh, ça reste théorique. Ils travaillent sur les supraconducteurs. À petite échelle, bien sûr. À la base, ils utiliseraient la propulsion magnétique.

— Magnétique ! répéta le général, tout excité, en griffonnant sur son carnet.

— Exact. Un peu comme un fusil qui enverrait des balles sans utiliser de poudre.

— Génial ! s'écria Leiber, en notant cela sur son calepin.

— Maintenant, imaginez ça cent fois plus gros.

— Je vois, c'est clair comme de l'eau de roche.

— C'est la prochaine génération des lance-satellites.

— Dites donc, ce truc-là pourrait lancer un missile ?

— Facile. Vous chargez et vous appuyez sur le bouton.

— Et une locomotive ?

— Vous pouvez répéter, général ?

— Est-ce que ça pourrait lancer un engin à vapeur ? C'est juste une hypothèse.

— En orbite ?

— Pas nécessairement, dit Leiber, méfiant.

— À condition de construire un prototype assez grand. Mais il devra mesurer dans les quatre cents mètres de long. Il faudra utiliser l'énergie électromagnétique.

Le crayon de Leiber s'affolait sur le calepin. Il hésita, puis ajouta le préfixe « hyper », histoire de faire sérieux.

— Et comment s'appellent ces petites merveilles ?

— Des canons à rail.

Éberlué, Leiber en cassa la mine de son crayon. Le Président se dirigeait vers lui, l'air à la fois renfrogné et dépité.

— Vite, Bob ! murmura Leiber. Donnez-moi deux ou trois données

scientifiques, il faut que je raccroche.

Leiber nota les renseignements et raccrocha. Affichant son plus beau sourire, il se tourna vers le Président et escamota la locomotive sous ses fesses.

Dans sa hâte, il fit un faux mouvement et tressaillit en sentant le chasse-pierres s'enfoncer dans une partie sensible de l'anatomie masculine. Il consulta les photos que lui tendait le Président.

— La NORAD vient de nous les transmettre. Votre KKV, semble-t-il.

Leiber faillit s'étouffer en découvrant le troisième cliché, le plus net.

— Avez-vous une explication, général ? questionna le Président, d'un ton mordant.

Leiber parvint à maîtriser sa toux.

— Oh, j'allais oublier ! dit-il en lui tendant la maquette emballée. Je devais vous montrer un KKV en modèle réduit.

Une fois l'emballage déchiré, le Président brandit une locomotive à vapeur, dont le chasse-pierres était de travers.

— Il s'agit d'une locomotive, déclara-t-il calmement.

— C'est un terme de civil, monsieur. Nous autres militaires lui préférons celui de KKV. Car, à l'évidence, cette locomotive a été détournée de son utilisation première. Après avoir analysé le problème, je puis affirmer que les Russes nous ont devancé dans la course au canon à rail.

— Je vous demande pardon ?

— Ne me dites pas que vous ne connaissez pas ?

Le visage du Président se durcit :

— Non.

— Cela fonctionne sur le principe de la propulsion magnétique. Il suffit de construire un tube assez gros, avec un rail magnétique de part et d'autre. Quelques millions de gigawatts et hop, c'est parti ! En fait, on parle de CEM, ou Canon Electro-Magnétique, mais les gars de la technique ont l'habitude de l'appeler canon à rail.

— À rail ? répéta le Président en lorgnant la locomotive qu'il tenait entre les mains. Mais le second KKV provenait d'Afrique, selon la NORAD.

— C'est absurde. Les Africains ne peuvent avoir un canon électromagnétique. Et encore moins à grande échelle.

— Il provenait d'Afrique, insista le Président.

— Si vous le dites, monsieur.

— Nous remontons en surface, général.

— J'en suis ravi, monsieur le Président.

— Je compte donner une conférence de presse sur le sujet.

— Je ne pense pas que ce soit très sage...

— Eh bien, moi si. Je suis le Commandant en Chef des Forces Armées.

— En qualité de substitut, monsieur le Président...

— Oubliez cette histoire de substitut. Dorénavant, je vais faire mon travail et vous le vôtre, compris ?

— Bien, monsieur, dit Leiber d'un air misérable, tandis que l'autre lui collait le modèle réduit entre les mains.

CHAPITRE XI

Piotr Koldunov actionna lui-même les interrupteurs. Sans doute, ce travail était-il réservé à des techniciens subalternes et non pas à l'un des scientifiques les plus importants du ministère des Sciences et Techniques soviétique. Mais il n'était pas en URSS et n'accordait aucune confiance au plus intelligent de ses collaborateurs lobyniens. Ces idiots étaient fichus de faire une fausse manœuvre, tandis qu'il se trouvait encore à l'intérieur de l'accélérateur de lancement électromagnétique.

Il ne lui restait plus qu'à pénétrer dans la salle blindée du lancement proprement dite, qui ressemblait à s'y tromper à une salle de coffres de banque, mais celle-ci était loin de correspondre aux normes de sécurité nécessaires pour protéger l'arme la plus puissante jamais créée.

Il introduisit sa carte magnétique et pianota le code secret de l'ouverture de la porte. Ces imbéciles de Lobyniens, dans leurs stupides blouses vertes, suivaient passionnément chacun de ses gestes. À leur expression de déception profonde, Piotr Koldunov constata qu'ils n'avaient toujours pas décelé le code secret. Il ne supportait plus leur espionnage incessant. Le Lobynie était censé être client et ami des Soviétiques, mais, il est vrai, son chef était cinglé. Les longs mois sous le désert lobynien avaient plongé le savant russe dans un état de morosité perpétuelle. Il se promit de demander à ses collègues moscovites s'il faisait partie de ces gens sensibles à la privation de la lumière du jour. À condition de s'en sortir mentalement et physiquement sain et sauf...

En tant que scientifique et patriote, il était écœuré de devoir servir le dictateur lobynien, le colonel Hannibal Intifadah. En tant qu'homme, il était fou furieux à l'idée qu'au moindre cafouillage les Lobyniens lui trancheraient la gorge et prendraient le contrôle de l'accélérateur électromagnétique.

Koldunov fit coulisser la vanne et la gueule béante du tunnel apparut. Aussi noire qu'un cœur de capitaliste, songea-t-il, chagrin. La pauteur était pire que la dernière fois. Sa lampe-torche à l'argon balaya les parois internes du tunnel. De nouveau, Koldunov se dit qu'il se trouvait dans les entrailles d'un gigantesque serpent.

Constitué de quatre murs épais, le tunnel s'inclinait vers le haut et

soutenait de part et d'autre un rail plat en cuivre, lequel se chargeait d'électricité, chaque fois qu'un lancement s'opérait.

La lampe-torche révéla des dégâts sur la rampe de gauche. Celle de droite semblait moins endommagée. Toutefois, s'avancant, Koldunov s'aperçut que le rail de droite avait cédé au niveau d'un raccordement. Nul doute que les radars soviétiques avaient indiqué que le second projectile avait fait une culbute en vol. Koldunov soupira. Il faudrait remplacer les deux rampes de lancement.

Le colonel Intifadah n'aimerait pas ça. Pas du tout. Les rails fixés en parallèle sur le sol du tunnel se révélaient encore plus endommagés. Ce n'était rien moins qu'un prolongement des Chemins de Fer Lobyniens, dont cette portion cheminait en souterrain, sous le complexe.

Bref, Koldunov n'avait plus qu'à affronter le colonel Intifadah, pour lui annoncer qu'après chaque lancement, il faudrait remplacer à la fois les rampes de lancement *et aussi* les rails porteurs. Cela chamboulerait tout le planning du colonel. Et signifiait que Piotr Koldunov serait coincé en Lobynie bien plus longtemps que prévu.

Sortant du tunnel, il refit coulisser le sas et composa discrètement le code de fermeture. Tant qu'ils ne connaîtraient pas ce fameux code, les Lobyniens n'oseraient pas le tuer. Même Intifadah avait assez de jugeote pour ne pas s'y risquer.

Koldunov gravit les marches en béton qui menaient à la cabine de contrôle. Il décrocha le téléphone vert qui n'était autre qu'un téléphone rouge, c'est-à-dire une ligne directe.

— Pourquoi ne rebranchez-vous pas l'appareil ? s'enquit Musa Al-Qaid, dont la figure adipeuse transpirait malgré l'air conditionné du complexe souterrain.

— C'est inutile, répondit Koldunov d'un ton cassant.

— Nous recevrons bientôt la prochaine. Notre glorieux chef a décrété qu'elle sera lancée selon le programme établi.

— Votre glorieux chef aurait dû m'écouter. Le système est hors d'usage.

— Il faut informer notre glorieux chef sur-le-champ.

Koldunov haussa les épaules, attendit la première sonnerie et tendit aussitôt le combiné à son interlocuteur :

— Je vous prie, faites donc...

Al-Qaid demanda au standard du Palais du Peuple Provisoire qu'on lui passe son glorieux chef. Il lança un regard meurtrier dans le dos de

Koldunov qui, toujours en blouse blanche, faisait mine d'examiner le poste de contrôle, un sourire narquois sur les lèvres.

L'hélicoptère atterrit dans la cour du palais. Vu d'en haut, on aurait cru à une pelouse bien entretenue. Mais ce n'était que du béton peint en vert. Le marquage au sol pour l'emplacement de l'hélicoptère était d'un ton plus clair.

La porte du bureau du colonel Intifadah était aussi peinte en vert. Les gardes de part et d'autre portaient des fusils et des uniformes verts. Ils appartenaient à la Garde Verte du colonel, une garde d'élite s'il en est. Repoussant Koldunov, ils saisirent Al-Qaid par les bras et l'entraînèrent dans le bureau.

La porte se referma en claquant et Koldunov s'assit sur un long divan de cuir, assorti aux murs vert pomme. Un quart d'heure s'écoula sans le moindre coup de feu. Koldunov en conclut qu'Al-Qaid ne serait pas exécuté.

Enfin la porte verte s'ouvrit et les gardes sortirent en transportant le corps inerte d'Al-Qaid. Sa blouse verte était maculée de sang. Sa tête dodelinait sur son cou décharné.

À en juger par les éclaboussures sur la crosse des fusils des gardes, nul doute qu'Al-Qaid avait été battu à mort. Koldunov sourit au passage des gardes qui portaient Al-Qaid à un ascenseur vert. Ils pressèrent un bouton. Les portes coulissèrent et ils poussèrent le corps à l'intérieur.

Le cadavre tomba avec fracas, comme s'il avait dégringolé de plusieurs étages. Koldunov s'avança jusqu'à la porte de l'ascenseur et pencha la tête.

Le corps d'Al-Qaid gisait sur un tas d'autres cadavres, dont certains semblaient frais, d'autres, en état de décomposition avancée.

— Le vide-ordures *personnel* du colonel Intifadah, précisa l'un des gardes.

Koldunov se rendit alors compte qu'il n'y avait ni cabine ni câble. Le colonel avait dû les faire ôter de la cage d'ascenseur. Il n'y avait qu'un seul bouton, sur lequel était dessinée une flèche dirigée vers le bas.

— Bien, déclara Koldunov ; guilleret, c'est à mon tour, non ?

À leur grande surprise, les gardes verts n'eurent pas besoin de l'escorter *manu militari* dans le bureau. Le savant soviétique les précéda avec la décontraction d'un spectateur qui se rend à l'opéra-comique. On aurait dit qu'il était impatient d'affronter la colère du colonel Intifadah.

CHAPITRE XII

Après avoir renversé le roi Ardas, le colonel avait pris possession du palais. Son premier geste fut de le rebaptiser « Palais du Peuple Provisoire ». En signe de solidarité avec le reste du monde islamique, il avait fait tout repeindre en vert.

Du reste, l'histoire officielle de la nouvelle Lobynie était relatée par le colonel dans son célèbre ouvrage, *les Versets botaniques*, plus connu sous le nom de *Petit Livre Vert*. En vérité, lorsque le peuple avait appris par la radio qu'un nouvel usurpateur avait monté un putsh militaire, il s'était précipité en masse au palais royal.

Voyant la foule immense, la cellule révolutionnaire du colonel s'était mise à paniquer et à perdre courage. Le colonel Intifadah les avait lui-même liquidés un à un. Puis, faisant irruption dans la salle à manger royale, il s'était emparé d'une nappe, renversant au passage porcelaine fine et couverts en argent.

Il s'était ensuite présenté au balcon, drapé de sa nappe verte, proclamant qu'il avait éliminé les usurpateurs et qu'il s'en remettait à la grâce de Dieu... ou d'Allah, en l'occurrence. Le peuple l'avait immédiatement acclamé et la République Islamique Populaire de Lobynie était née.

À vrai dire, Intifadah détestait le vert. À l'origine, le drapeau qu'il avait lui-même créé pour la République Islamique Populaire de Lobynie était rouge et frappé de l'emblème communiste de la faucille et du marteau.

Mais il se consolait à l'idée que l'on ne pouvait pas toujours devancer l'Histoire. Celle-ci vous rattrapait parfois. Bref, tant qu'il n'y laissait pas des plumes, ça ne le dérangeait pas.

Ce jour-là comme tant d'autres, le sang qui maculait l'uniforme du colonel n'était pas le sien. Il allait l'éponger d'une serviette humide puis se ravisa. Autant faire comprendre au Russe les risques qu'il encourait s'il ne se tenait pas à carreau.

Intifadah se posta derrière son bureau et regarda son reflet dans un miroir. Un visage de quadragénaire buriné. Une bouche cruelle et arrogante. Des yeux noirs, comme ces cheveux crépus qu'aucun peigne ne saurait discipliner. Et, malgré l'heure matinale, une barbe déjà naissante.

C'était un visage qui impressionnait les faibles. La porte s'ouvrit, tandis que le colonel réajustait son uniforme et recouvrait son miroir personnel d'une tenture verte.

— Laissez-nous, ordonna-t-il aux gardes.

Ces derniers s'exécutèrent sans demander leur reste.

— Avancez, camarade, commanda-t-il à Koldunov.

Le pâle savant soviétique calmement contourna la mare de sang au centre de la pièce et s'avança vers lui.

Le colonel fronça un sourcil ténébreux.

— On m'a dit que l'appareil ne fonctionnera pas.

Il s'exprimait à merveille dans la langue de Tchékov. *Idem* pour celle de Molière ou de Shakespeare, sans compter celle du Prophète, sa langue maternelle. Ce qui ne manquait pas d'épater les diplomates et le plongeait chaque fois dans de profondes jubilations.

— *Da*, camarade colonel, répondit Koldunov. L'énergie requise pour le lancement a endommagé les rails. Comme je vous l'avais dit.

— Est-ce un reproche ? beugla le colonel Intifadah en dégainant son revolver.

— Je vous rappelle seulement que je vous avais mis en garde contre cette éventualité. Nous aurions dû attendre.

— Attendre ! Cela fait trois ans que j'attends cette vengeance. Contre ces Américains qui ont bombardé la ville où nous nous trouvons en ce moment même.

— Je suis conscient de vos griefs, déclara le Russe, avec un dégoût non dissimulé.

Pan ! Pan ! Pan !

De rage, le colonel tira au plafond.

Le Russe tressaillit à peine. Le colonel Intifadah lança son revolver vide sur le bureau. C'était un 9 mm, à la crosse en jade sculpté.

— Vous êtes bien brave, camarade. Certains de mes officiers me croient fou.

— Bon nombre de musulmans tirent en l'air. C'est leur façon de s'exprimer.

— Dans les rues, certes. Mais pas à l'intérieur des maisons. Je sais que vous envoyez des rapports sur ma santé mentale au Kremlin.

— J'envoie un rapport hebdomadaire à mes supérieurs. Comme je vous fais en ce moment mon rapport.

— Vous êtes un chien avec deux maîtres, en quelque sorte.

— Je sers ma patrie avec fierté. Je suis tenu de vous rendre des comptes. Cela fait partie de ma tâche internationaliste.

— Ne me servez pas le couplet internationaliste, voulez-vous ? Que faisaient vos compatriotes lorsque les B-52 arrosaient Dapoli ? Où étaient-ils, je vous le demande ?

— Il n'y a pas eu d'alerte.

— Tiens donc ? Alors pourquoi les destroyers soviétiques ont-ils quitté la rive de la Méditerranée avant l'arrivée des bombes ?

— Je ne suis pas un militaire. Adressez-vous plutôt au Kremlin.

— C'est ce que j'ai fait. Et que m'ont-ils répondu ? Que c'était une coïncidence. Bah ! C'est bien la peine d'avoir signé avec eux un pacte de non-agression. Si je n'avais pas menacé de m'allier aux États-Unis, vos chefs ne vous auraient jamais forcé à construire votre invention sous le désert de Lobynie.

Le colonel n'ignorait pas que Koldunov n'appréciait guère l'usage qui était fait de son arme chérie.

— Et après tant d'humiliations, qu'est-ce que j'apprends aujourd'hui ?

— Il fonctionne, s'obstina le Russe.

— Voyez-vous ça ! Et où sont les missiles promis ?

— Personne n'a promis l'arme atomique à la Lobynie. L'appareil n'est encore qu'un prototype. La moindre erreur pourrait causer une explosion nucléaire sur le sol lobynien.

— J'aurais pris le risque ! vociféra le colonel. Mais votre pays m'a-t-il seulement laissé le choix ?

— Ce n'était pas dans nos accords.

— Certes, non, regretta le colonel en marchant de long en large, ses yeux sombres étincelant comme de l'ébène.

— Les deux lancements ont été couronnés de succès, observa le Russe.

— Un succès, camarade ? répliqua l'autre en bondissant de l'autre côté de son bureau. Vous voyez cette carte ? (Il désignait un planisphère mural.) Montrez-moi les cibles que j'ai détruites.

— On ne peut espérer un tir précis avec ces projectiles.

— Je m'en doute, pauvre imbécile ! Mais le premier n'a rien détruit ! Et le second, n'en parlons pas !

— C'est vous qui avez insisté pour que le premier lancement soit effectué avec une loco américaine. Je vous avais mis en garde. Il a fallu rapprocher les rails porteurs, étant donné l'écartement plus étroit de la machine européenne.

— Donnez-moi seulement un missile et je détruis Washington. Je n'ai pas besoin de bombarder toute l'Amérique. La capitale me suffirait. Mais je veux le lancer immédiatement.

— Rien avant une semaine. À cause des réparations, répondit le savant impassible.

— Je sais sur quoi vous comptez, vous et vos amis du Kremlin. Que mes projectiles ne fassent de mal à personne.

— S'ils atteignent leur cible, les dégâts seront incalculables, affirma le savant avec un mince sourire.

Son sourire s'effaça quand il entendit la suite :

— Puisque je ne peux avoir Washington, j'ai décidé de faire pleuvoir la mort sur New York. Maintenant, fichez-moi le camp !

Après le départ de Koldunov, Intifadah s'assit derrière son bureau la tête dans les épaules. Ses mains velues tremblaient. Le Russe avait sans doute pigé l'astuce. Washington et ses espaces verts, c'était un moindre mal. Manhattan, avec ses gratte-ciel et sa grouillante population, c'était une autre paire de manches.

Bientôt, songea-t-il, l'Amérique mesurerait l'étendue de sa colère.

Le téléphone sonna et le colonel décrocha.

— Oui ? Qu'est-ce que c'est ?

— On est de mauvaise humeur, aujourd'hui ?

La face de bouledogue du colonel se radoucit. La voix de son correspondant était si apaisante.

— Salut, camarade.

— Salut, colonel. Voilà qui est mieux. J'ai une excellente nouvelle pour vous.

— Oui ? dit le colonel, agrippé au combiné.

— On vient de me livrer le carbone-carbone.

— Excellente nouvelle. Votre habileté va changer la face du monde !

— Trop heureux de vous rendre service. Veuillez cependant à ce que la somme convenue soit déposée sur mon compte de Zurich, avant l'expédition.

— C'est comme si c'était fait.

— C'est un plaisir de travailler avec vous. Quoi d'autre pour vous satisfaire ?

— J'ai besoin de locomotives. Les plus gros modèles européens disponibles. Elles n'ont pas besoin de fonctionner. Il suffit que leurs roues tournent.

— C'est une requête bien étrange.

— Je sais que je puis compter sur votre discrétion absolue en la matière.

— Bien entendu. Satisfaire aux besoins de la clientèle est ma seule préoccupation. Combien en voulez-vous ?

— Autant que faire se peut. Mes prévisions indiquent, dans un avenir proche, une grande pénurie de locomotives en Lobynie.

— Je vous rappelle d'ici la fermeture des bureaux.

— Merci, Friend.

CHAPITRE XIII

Tandis que le taxi s'éloignait, Remo et Chiun franchirent la grille de Folcroft en catimini. Tel un gros frelon endormi, un hélicoptère militaire attendait dans la cour.

— Je crois que c'est pour nous, remarqua Remo.

— Nous ne sommes pas près de nous coucher, dit Chiun.

Ils découvrirent Smith à son bureau. Il avait les traits tirés. Ce qui, en soi, n'avait rien d'étonnant. Sans lunettes, Smith évoquait un individu au dernier stade de la famine. Mais c'est son attitude qui inquiéta Remo.

La bouche grande ouverte, Smith avalait littéralement le contenu de sa bombe antiacide. L'embout produisit un sifflement incongru. Smith secoua la bombe et, comme il n'en sortait plus rien, il se mit à sucer l'embout comme un bébé tétant son biberon.

Il ne s'aperçut de leur présence que lorsque Remo s'éclaircit la gorge.

— Ahem, fit Smith, en laissant tomber la bombe. De toute façon, elle était vide.

— Que se passe-t-il, Smitty ? Au fait, nous nous sommes débarrassés de Rambo.

— Qui ça ? Ah oui, l'éléphant. Grâce à Dieu, vous voilà rentrés. Une fois de plus, le devoir vous appelle.

— Je sais.

— Ah bon ?

— L'hélicoptère dans la cour. Un signe qui ne trompe pas.

— Oh, oui. Je lui ai dit d'attendre.

— À l'évidence, il s'agit d'une affaire sérieuse, remarqua Chiun. Adressez-vous à moi, ô Empereur. Le petit a connu une journée éprouvante, mais il a reçu une leçon qui l'aidera à mieux vous servir à l'avenir.

— Oui, euh... Parfait. Une affaire d'importance internationale a surgi pendant votre absence.

Le menton duveteux de Chiun se dressa. Les affaires d'importance

internationale l'intéressaient au plus haut point. Plus le Maître, de Sinanju en traitait, plus il pourrait exiger lors de la prochaine négociation de leur contrat.

— Washington a été attaqué, poursuivit Smith. Deux fois.

— Attaqué ! s'exclama Remo.

— Il s'agit d'une nouvelle forme d'arme balistique offensive appelée le KKV. Le Président m'a seulement confié qu'un système de lancement électromagnétique a propulsé le projectile. Le premier est tombé à quelques mètres de la Maison-Blanche. Le second, il est vrai, dans le Maryland. Heureusement, aucun des deux n'a explosé. Pas plus qu'il n'y a eu de blessés.

— Une nouvelle arme offensive ! commenta Remo.

— Toutes les armes sont offensives, observa Chiun.

— Alors que faisons-nous, Smitty ?

— Ne fais pas l'idiot, Remo, s'interposa Chiun. C'est évident. Nous devons retrouver ces lanceurs de KKV, les éliminer et, par la même occasion, sauver la Démocratie.

— Pas tout à fait, glissa Smith.

— Ah bon ? s'étonna Chiun.

— Le Pentagone essaye toujours de localiser la source de ces attaques. Elles proviennent à coup sûr d'une puissance ennemie, mais ils ne savent pas encore laquelle. Le Président souhaite votre présence immédiate à Washington. Il est furieux. Selon lui, nous aurions dû prévoir ces attaques.

— Il a la mémoire courte, se plaignit Remo. Après que nous lui avons sauvé la vie pendant la campagne électorale.

— Dès le moment où j'ai posé mes yeux sur lui, j'ai su que c'était un ingrat, persifla Chiun. De toute façon, j'ai voté pour l'autre, ajouta-t-il.

— Vous, Maître Chiun ? s'enquit Smith. Mais vous n'êtes pas citoyen américain.

— Ils ne pouvaient pas m'en empêcher. Et puis c'était juste pour annuler le vote de Remo.

Remo soupira bruyamment.

— Alors que sommes-nous censés faire à Washington ? demanda-t-il.

— Je n'en sais fichtre rien. Toute l'armée est en alerte. Le Président a besoin qu'on le rassure. Il n'a toujours pas formé son

cabinet et il m'a l'air de patauger lamentablement.

— Nous n'allons pas faire du baby-sitting, tout de même ?

Comme Smith baissait les bras, Chiun intervint :

— Moi, je sais ce que nous allons faire.

Remo et Smith se tournèrent vers lui :

— C'est très simple, déclara Chiun en croisant les bras, les mains enfouies dans ses manches de kimono. Deux cailloux sont tombés.

— Mais qu'est-ce vous nous chantez ? s'enquit Remo.

— Ils n'ont pas éclaté, vrai ou faux ?

— Vrai, reconnut Smith.

— Alors, ce sont des cailloux, ou quelque chose d'approchant. Ils ne sont pas dangereux, sinon ils auraient explosé. Nous sommes en présence d'une forme guerrière vieille de plusieurs siècles. L'instrument de siège.

— Jamais entendu parler, dit Remo.

— Je pense qu'il fait allusion à la catapulte.

— Absolument. Les Romains employaient ce terme. Leur tactique consistait à encercler un fort, une cité, en empêchant le ravitaillement. Puis ils catapultaient de grosses pierres pour faire tomber les murailles et quelques autres plus petites pour décourager la population. Ils touchaient rarement un individu ou une habitation. Les Européens utilisaient la catapulte pour terroriser, non pas pour détruire. Un peu comme les missiles, de nos jours.

— Aucune catapulte ne pourrait balancer une pierre au-dessus de l'Atlantique, observa Remo.

— Exact, admit Smith. Mais la comparaison de Maître Chiun est justifiée. J'aimerais qu'il poursuive.

Remo croisa les bras, l'air boudeur. Le sourire épanoui, Chiun reprit de plus belle, il adorait conseiller son empereur :

— Il s'agit donc de la méthode du siège. Le but est de démoraliser l'adversaire. Et peu de projectiles atteindront leur cible. Car si les Européens sont les artisans du siège, ils n'en demeurent pas moins de mauvais tireurs.

— Nous ne pouvons pas miser sur le fait que ces KKV manqueront leurs cibles, déclara Smith, la figure rongée de déception.

— Non, ils commenceront par des grosses pierres. Puis des cailloux. Et ils en seront réduits à des jets de gravillon. Et puis ils

partiront.

— Mais que faire, Smitty ? questionna Remo. Attendre tranquillement les mains dans les poches. Et lever le bras pour rattraper au vol le prochain projectile ? Nous devrions chercher qui se cache derrière tout ça.

— C'est d'une simplicité enfantine, assura Chiun. Qui votre gouvernement a-t-il récemment agacé ?

— Que voulez-vous dire ?

— Pensez à un prince quelconque qui se sentirait offensé et aurait des raisons d'en vouloir à votre Président.

— La liste est longue, dit Remo. Chaque pays du tiers-monde nous déteste... avec ou sans raison.

— Ces deux attaques sont motivées par la passion. Cherchez du côté des passionnés.

— Et des cinglés. De toute évidence, il oublie qu'il balance des cailloux sur la seule nation dans l'Histoire qui ait déjà lancé une bombe atomique pour calmer sa colère.

— Vous avez raison, Remo. Votre travail consiste à éliminer la menace à sa source. Entre-temps, allez à Washington tous les deux. Vous pourrez peut-être examiner les sites touchés par le projectile et y découvrir quelque chose.

— Moi, j'en doute, déclara Remo. Je ne fais pas la différence entre deux cailloux.

— Y compris celui qui n'est pas plus gros qu'un pois chiche et qui te sert de cerveau, rétorqua Chiun avec dédain.

CHAPITRE XIV

Passant outre aux objections de ses conseillers, le Président des États-Unis donna une conférence de presse pour rassurer la nation.

— J'ai la situation bien en main, déclara-t-il du haut de son podium.

Les plus grands réseaux de télévision avaient envoyé leurs reporters. La salle était comble. Il y avait des caméras partout. L'ambiance était survoltée.

— Quelle situation ? demanda un journaliste.

Le Président était atterré. Il venait à peine de prononcer la première phrase d'un texte de dix minutes qu'il subissait déjà le feu roulant des questions.

— Oui, quelle situation ? renchérit un second reporter.

Le Président décida de se passer du discours préparé.

— La situation actuelle, répondit-il.

La presse en resta ébahie.

— Monsieur le Président, reprit une journaliste, quel commentaire vous inspire le problème que semblerait vous causer la boisson ?

L'horreur se lut sur le visage du Président.

— Quel problème avec la boisson ?

La journaliste ne répondit pas, trop occupée à noter sa réponse.

— Quel problème ? insista-t-il.

Personne ne répondit, trop occupés qu'ils étaient à noter.

— Pourrions-nous revenir à la crise actuelle ? claironna un reporter.

— Je n'ai pas dit qu'il y en avait une, se défendit le Président.

— Vous niez donc l'existence d'une crise ?

— Eh bien, non. Mais je ne puis qualifier la situation actuelle de crise.

— Alors comment la qualifieriez-vous ? Après votre bal d'investiture, vous avez disparu une journée entière. Tout le monde vous a vu boire cette seconde coupe de champagne.

— La seconde cou...

— La Première Dame des États-Unis sait-elle où vous vous trouviez hier soir ? voulut savoir un autre journaliste.

— Bien sûr. Elle était avec moi, s'offusqua le Président.

La presse nota la déclaration comme si elle était capitale. Les crayons grattaient sur les calepins. Les magnétophones portatifs ronronnaient. Les flashes éblouissaient le Président.

— Monsieur le Président, on nous a informé que l'Air Force tenait les B-52 en état d'alerte. Faut-il s'attendre à une invasion ?

— Non, répondit mollement le Président. C'est ridicule. Il s'agit d'exercices d'entraînement.

Le Président détestait mentir. Mais il apparaissait à la TV pour rassurer la nation et non pour semer la panique.

— Donc, cela n'a rien à voir avec ce prétendu état d'urgence ?

— L'état d'urgence est tout à fait réel. C'est très sérieux.

— Si c'est le cas, n'est-ce pas le moment d'être franc avec tous ceux qui vous ont accordé leurs voix ?

— Mais c'est ce que je fais en ce moment même !

— Monsieur le Président, pourrions-nous revenir à votre problème de boisson ?

— Mais quel problème ? rugit le Président.

— Cela signifie-t-il que vous démentez formellement avoir un problème, suite à votre consommation excessive au bal d'investiture ?

— Je le démens ca-té-go-ri-que-ment.

Déjà les manchettes des journaux du soir s'imprimaient dans sa tête : *le président dément avoir un problème d'alcoolisme.*

— Écoutez, reprit-il vivement. Je veux que mes compatriotes se rassurent. Il n'y a pas lieu de s'inquiéter. À l'heure qu'il est, un des plus brillants cerveaux militaires du Pentagone est en train de traiter le problème.

— Des militaires ? Allons-nous être attaqués ?

Le Président hésita, ne souhaitant pas mentir. Ce serait un mensonge gigantesque, si d'aventure une autre attaque survenait.

Un reporter s'engouffra dans la brèche :

— À propos de l'incendie de Lafayette Park et de l'explosion sur le terrain de golf de Bethesda, existe-t-il un rapport quelconque entre ces deux sinistres ?

La question ne lui laissait guère le choix. Le Président n'avait plus qu'à raconter le premier bobard qui lui passait par la tête.

— Pour Bethesda, on m'a informé qu'il s'agissait d'une chute de météore. Quant à Lafayette Park, c'était bel et bien un incendie.

Au grand soulagement du Président, personne n'y trouva à redire.

— Je puis vous affirmer, ajouta-t-il, qu'une certaine nation étrangère s'est permise de nous narguer. Nous connaissons son identité et prendrons de sévères sanctions à son encontre, au moindre nouveau mouvement d'hostilité.

— Des sanctions militaires, monsieur le Président ?

— Je... me refuse à tout commentaire, s'empressa-t-il de répondre.

« Bon sang ! songea-t-il, ils m'ont pris au piège. »

— Mesdames et messieurs, ce sera tout, intervint l'attaché de presse de la Maison-Blanche, en obligeant le Président à quitter le podium.

— Mais je n'ai pas fini ! marmonna l'autre.

— Oh que si, monsieur le Président. Ils sont en train de vous dévorer tout cru.

À contrecœur, le Président fit un signe d'au revoir un peu raide et regagna le bureau ovale. « De quel droit cet attaché de presse donne-t-il des ordres au Commandant en Chef des Forces Armées ? se dit-il, en traversant le hall à la luxueuse moquette. Pour qui se prend-il ? Un agent du Secret Service ? »

— Ouf ! soupira le général Martin S. Leiber en coupant sa télévision, dans son bureau au Pentagone.

Le Président avait peut-être raté sa conférence mais il n'avait pas cité Leiber. Sinon les médias se seraient déchaînés. Leiber voyait déjà les gros titres : *le président remet le sort de la nation entre les mains d'un officier d'intendance.*

Avant toute chose, Leiber devait découvrir la provenance de ces satanées locomotives. Respirant un grand coup, il tendit la main vers ce qui, selon lui, se révélait l'arme la plus efficace de tout l'arsenal américain : le téléphone. :

Il composa le numéro de la base Andrews.

— Major Cheek ? Leiber à l'appareil. Le Président vient d'annoncer au peuple américain que nous traversons une crise.

— Mon Dieu ! A-t-il parlé des locomotives ?

— Des KKV, bon sang ! Je vous ai pourtant dit de ne plus jamais

employer le mot-qui-commence-par-la-lettre-L !

— Désolé, général. Je parlais des KKV. Ça signifie qu'il n'en a pas soufflé mot ?

— Et comment qu'il n'en a pas parlé ! Le Président, que Dieu le bénisse, n'est pas un imbécile. Bon, quoi de neuf ?

— Nous sommes en train de redresser les morceaux du deuxième KKV.

— Ça s'entend, commenta Leiber. Les consultants en métallurgie font un boucan du diable.

— Apparemment, celui-ci semble ne pas avoir trop souffert de son entrée dans l'atmosphère. À l'avant, du moins.

— Bon... Bon... Quoi d'autre ?

— Pas de chasse-pierres en vue, mais nous avons retrouvé ce qui pourrait bien être des tampons.

— Et alors ?

— Vous souvenez-vous de notre discussion, général ? Seules les loco... pardon les KKV en provenance des États-Unis sont pourvus de chasse-pierres.

— Pouvez-vous identifier le pays d'origine ?

— Je l'espère, mon général.

— Pourrait-il être africain ?

— Africain ? fit le major, perplexe, tout en feuilletant les pages de son manuel de nomenclature. L'ouvrage sur les KKV à vapeur n'en fait pas mention.

— Notre service d'espionnage indique qu'il aurait été lancé d'Afrique.

— Si le premier était américain, beaucoup de vieux modèles sont partis à l'étranger, après la conversion aux machines diesel. Je peux dire « machine » au téléphone ?

— Je m'en fiche, soupira le général, morose. Je veux surtout connaître la provenance de l'engin. Y-a-t-il un moyen de le savoir ?

— Il n'en existe qu'un seul, général. L'écurie.

— Répétez-voir.

— Lorsqu'une machine est mise en service, elle est peinte aux couleurs de la compagnie qui l'exploite. Comme pour les avions de ligne, aujourd'hui. On appelle cela l'écurie.

— Oui, ça se tient. De quelle couleur est ce KKV ?

— Inconnue, pour l'instant. Toute la surface est noircie. Mais nous essayons de gratter pour arriver à la peinture.

— Avez-vous besoin d'outils spéciaux ?

— Oh, je pensais que le labo du FBI pourrait nous donner un coup de main pour analyser la peinture.

— À éviter ! Je ne connais personne au FBI. Et je ne fréquente pas les flics en civil.

— Et la CIA ?

— Encore moins. Dès que vous avez affaire à eux, ils ne vous lâchent plus. Vous êtes tranquillement aux toilettes et leur périscope surgit de la cuvette, pigé ?

— Eh bien, faites pour le mieux, général. Dès que nous obtenons des échantillons de peinture vous les faites analyser, et nous pourrions identifier l'origine de l'engin.

— Je m'en occupe tout de suite, promet Leiber en raccrochant.

Tandis qu'il cherchait à qui s'adresser, la sonnerie du téléphone retentit. Il décrocha, l'air pensif.

— Général Leiber ? lança une voix très autoritaire, très militaire, en fait.

— Oui, qui est à l'appareil ?

— L'état-major des Forces Armées.

— Qui, mais qui, en particulier ?

— Le président en exercice, l'amiral Blackbird. Nous venons d'écouter la conférence du Président. À qui faisait-il allusion, lorsqu'il a parlé du Pentagone ? Ce ne peut pas être le secrétaire à la Défense, il est avec nous et ne risque pas de faire tout foirer par son inexpérience.

— Bien vu, déclara Leiber, qui n'avait même pas pensé au secrétaire à la Défense ? Amiral, le Président tient à garder secrète l'identité de ce militaire. Mais nous allons bientôt pouvoir identifier l'agresseur.

— Bien. Ça nous démange de presser sur ces boutons. Que pourrions-nous faire pour accélérer le processus ?

— Il nous faut procéder à certaines analyses, mais je me refuse à confier la tâche aux agences conventionnelles qui sont constituées de civils.

— Entièrement d'accord. Les civils se noient dans un verre d'eau. Une seule solution, en pareil cas. Les ordinateurs, mon vieux. Vous leur collez les données et ils se débrouillent.

— Formidable, amiral. Je passe la consigne et je vous tiens au courant.

Leiber raccrocha. Sa bonne humeur refaisait surface. Pourquoi n'y avait-il pas songé plus tôt ? Un ordinateur, bien sûr. Il y en avait des tonnes au Pentagone. Pour le calcul des salaires, l'analyse des coûts... et même pour jouer à la guerre des étoiles.

L'ennui, c'est qu'il fallait des semaines, voire des mois pour programmer ces foutus bazars. Et Leiber se méfiait des programmeurs du Pentagone. Il y avait encore plus de fuites qu'au Congrès, c'est dire...

Leiber décida de passer un coup de fil.

— Excelsior Systems, j'écoute, répondit une voix masculine nonchalante.

— Général Leiber à l'appareil.

— Général Leiber, reprit la voix, enjouée cette fois. (L'homme baissa d'un ton, en ajoutant :) Il n'y a rien qui cloche, général ?

— C'est la chienlit, oui.

— Ne me dites pas qu'ils ont découvert les microprocesseurs défectueux.

— Vous n'y êtes pas, mon vieux. Je parle de la sécurité nationale.

— Ne me dites pas qu'ils se servent de ces avions pour le combat ?

— Cela pourrait se faire. Et vous savez ce qui se passerait ?

— Bon sang, nous serions bons pour la taule.

— Vous iriez en taule, comme un brave civil. Et moi, ils me flingueraient pour haute trahison.

— Que faire, alors ?

— La seule façon de s'en sortir c'est de me procurer le meilleur ordinateur du monde. Il m'en faut un avec un logiciel d'analyse et je dois le programmer moi-même, pour raisons de sécurité. Et je n'y connais rien, vous pensez !

— Notre nouveau Quantum 3000 pourrait vous tirer d'affaire. C'est un système doté d'une intelligence artificielle, d'un traitement de données en parallèle. Il fonctionne à commande vocale. Il suffit de lui parler.

— Envoyez-le-moi !

— Général, c'est le seul exemplaire en stock. La CIA et la NASA le réclament. Je pensais que vous feriez une offre.

— C'est fait ! Envoyez-le-moi sur-le-champ, sinon je vends la mèche au sujet des puces défectueuses.

— Mais vous avez servi d'intermédiaire ! Vous êtes aussi mouillé que moi !

— Eh bien, nous coulerons ensemble, mon vieux.

— Ça ne vous ressemble pas, général.

— Les temps sont durs, civil. J'attends votre réponse.

— Je vous le prête ?

— OK, dès que j'ai fini, je vous le renvoie. Mais j'espère un traitement de faveur lorsque le Pentagone fera son offre officielle.

— Je l'aurais parié, général.

Leiber n'avait pas aussitôt raccroché que le Président l'appelait :

— Vous avez vu la conférence de presse ?

— Oui, monsieur. Et vous vous en êtes sorti haut la main.

— Ne soyez pas grotesque. Ils se sont déchaînés sur moi.

— Tout va s'arranger, monsieur le Président, j'attends un super-ordinateur qui va nous tirer d'affaire.

— Un ordinateur ? Avec traduction multilingue simultanée ? Langage interactif ?

— Il possède toutes les dernières innovations, lui assura Leiber, qui se demandait pourquoi le Président s'intéressait tant aux langues étrangères dans un moment pareil.

— Bon, cet ordinateur ne sera pas livré au Pentagone.

— Mais bien sûr que si, je l'ai réquisitionné.

— Pas question. Vous l'enverrez à l'adresse suivante.

Leiber copia l'adresse d'un entrepôt à Trenton, dans le New Jersey.

— Mais monsieur le Président, pourquoi ?

— Des instances supérieures vont s'en occuper. De votre côté, continuez l'enquête à votre niveau, bien entendu.

— Bien sûr, mais...

— Pas de « mais ». C'est un ordre.

Leiber raccrocha, en se demandant si le Président ne faisait pas enfin marcher sa cervelle. Quelques heures auparavant, il se conduisait encore comme un sinistre crétin. Et qu'entendait-il par « instances supérieures » ? Il n'y avait pourtant personne au-dessus de

lui à la Maison-Blanche...

Leiber rappela le gars d'Excelsior Systems pour le changement d'adresse de livraison. Cette chiffe molle s'inquiétait de ne jamais revoir son foutu ordinateur.

CHAPITRE XV

— Allô, Smith ? Où sont vos hommes ?

— Ils ne sont pas encore arrivés ?

— Non.

— Si ! fit une voix haut perchée.

— Décidez-vous, monsieur le Président, oui ou non ?

— Ce n'était pas moi, répondit l'autre, en jetant un regard à la ronde.

— Monsieur le Président, répliqua Smith avec sévérité, il est dangereux pour vous de converser en présence d'un tiers.

— Je suis seul, du moins je le pense..., dit le Président, en balayant de nouveau la pièce du regard.

Comme son nom l'indique, le bureau ovale n'avait aucun recoin où le moindre assassin pouvait se faufiler. Le Président regarda sous son bureau. Rien, hormis ses jambes.

— Vous n'êtes pas seul, dit alors une voix plus grave.

— Smith, articula le Président, dans un murmure rauque. Je ne suis pas seul.

C'est alors qu'une silhouette surgit de derrière le drapeau américain. Le président cligna des yeux. C'était un homme assez jeune et mince, au regard pénétrant. Il portait des vêtements décontractés. Un second individu apparut, arborant un kimono criard, brodé de deux tigres noir et or.

— Je me suis trompé, dit le Président. Ils sont là.

— Passez-les-moi, demanda Smith.

Remo prit le combiné, tandis que l'Oriental s'inclinait.

— Comment allez-vous ? fit le Président. Chiun, c'est ça.

— Je me porte comme un charme, répondit Chiun avec raideur. Vous devez être ravi d'occuper le trône de l'aigle ?

— Comment ? Oh, oui. Bien sûr. J'ai travaillé dur pour arriver jusqu'à ce bureau. Mais je ne pensais pas connaître des difficultés aussi rapidement.

— Diriger un pays suppose de lourds fardeaux à porter, psalmodia Chiun. Mais nous sommes là pour vous soulager.

— À propos, si vous pouviez vous occuper des journalistes.

— Ne lui donnez pas des idées, intervint Remo, en posant la main sur le combiné rouge.

— Glissez-moi à l'oreille, le nom de vos ennemis et je les transforme en poussière, proposa Chiun.

— Le problème majeur demeure l'origine de ces attaques. Si seulement nous savions qui se cache derrière.

— Comme je l'ai dit à Smith, déclara Chiun, cherchez du côté des princes jaloux.

— Le vice-président ?

— C'est votre ennemi mortel ?

— Pas du tout. D'ailleurs, je n'ai pas d'ennemis. Mortels ou non.

— Tous les chefs d'État ont des ennemis. Laissez-nous faire et nous accrocherons leurs têtes aux grilles de la Maison-Blanche. Si nous ne trouvons pas le bon, ça dissuadera toujours les prétendants au trône.

— Je ne suis pas certain que ça marche.

— Alors, nous n'avons plus qu'à attendre la prochaine attaque, dit Chiun en lorgnant Remo.

Ce dernier prit la parole :

— Je disais à Smith que nous avons regardé les cratères sans découvrir le moindre indice.

— Naturellement, nous sommes des assassins. Pas des détectives.

— Passez-moi le téléphone, dit le Président. Allô, Smith ? Une équipe s'occupe d'analyser les KKV. Vos hommes et vous-même n'avez pas à vous en inquiéter. Trouver le site de lancement, voilà ce qui est capital.

— Ça m'aiderait, si j'avais une idée des projectiles.

Le Président hésita.

— Tout ce que je puis vous dire, Smith, c'est qu'il s'agit de gros véhicules d'important tonnage et montés sur roues. Quant à la machine que vous recevrez au dépôt, elle devrait considérablement faciliter votre recherche.

— Mais mon ordinateur suffit pour les opérations de CURE.

— Celui-là travaillera encore mieux. Il peut gérer plusieurs tâches simultanées.

— Mais il faudra trier toutes ces données.

— Vous n'aurez pas à vous en faire. Ce système possède sa propre intelligence artificielle. Il vous déchargera de façon considérable. Quant à cette ligne, je la supprime.

— Monsieur, elle est restée inviolée pendant plus de vingt ans. Vous ne pouvez pas...

— Je vais me gêner, peut-être ? J'en ai assez que tout le monde cherche à me doubler. Pour revenir à l'ordinateur, un spécialiste viendra vous l'installer.

— Je sais bien, monsieur, dit Smith en raccrochant.

Le Président se tourna alors vers Chiun et Remo.

— À présent, je vais vous demander de disparaître de nouveau. J'ai beaucoup à faire.

— Ne vous inquiétez pas, promet le Maître de Sinanju, en s'inclinant. Le KKK ne touchera pas un seul des cheveux de votre auguste chef.

— Le KKK ? Que vient faire le Klu Klux Klan là-dedans ?

Remo s'empessa d'intervenir :

— Ne faites pas attention à lui. Il veut parler des KKV.

— Ils sont encore moins dangereux, insista Chiun.

Remo roula des yeux. Le Président soupira. Il n'était pas sorti de l'auberge avec ces deux lascars.

CHAPITRE XVI

Chip Craft n'y comprenait rien. Cela faisait des heures qu'il attendait devant cet entrepôt désaffecté de Trenton. Excelsior Systems, son employeur, l'y avait envoyé. Mais pourquoi le traitait-on ainsi ? Il avait pourtant à son actif plus d'une installation pour l'Air Force.

— Ne vous retournez pas, je vous prie, dit une voix sèche derrière son dos.

— Qui êtes... ?

— Je suis votre contact. Vous devez être...

— Chip. Craft, des établissements Excelsior Systems.

— Bien, je vais vous bander les yeux, M^r Craft.

— Mais j'ai une accréditation du ministère de la Défense dans mon portefeuille.

— Inutile.

— Soit, soupira Craft, tandis qu'on lui serrait le bandeau sur les yeux. Et maintenant ?

— On va vous conduire en voiture à l'endroit où vous allez installer l'ES Quantum 3000. Suivez-moi.

Chip Craft se retrouva assis sur la banquette arrière d'un véhicule. L'habitacle sentait le vieux. Bizarre. D'ordinaire, les voitures officielles sentaient le neuf.

Le trajet dura plusieurs heures, pendant lesquelles ni le chauffeur ni Craft échangèrent une seule parole. À l'arrivée, on le guida sur quelques mètres, puis une porte se referma derrière lui.

— Vous pouvez retirer ce bandeau.

Lorsque ce fut fait, Chip Craft découvrit un bureau minable. Des ampoules fluorescentes éclairaient la pièce d'une lumière vacillante. La seule baie vitrée existante avait les rideaux tirés.

Derrière le bureau de chêne, un homme en costume passe-muraille arborait un sac en papier kraft sur la tête. Deux trous y étaient pratiqués, laissant entrevoir une paire de lunettes à verre non cerclés.

— C'est une blague ? demanda Chip.

— La sécurité. Vous vous trouvez dans une base secrète. Vous

devez installer l'ES Quantum 3000 le plus vite possible. L'avenir du pays en dépend.

— Ben voyons. Si vous n'ôtez pas votre masque, je m'en charge, décréta Chip en s'avançant.

Mais l'autre exhiba un 45 automatique, qu'il posa sur la table dans un bruit sourd.

— Je vous répète que ce n'est pas une blague. Si vous tentiez de m'ôter ce masque, je serais contraint de vous abattre. Mon identité doit demeurer secrète.

— Dites donc, vous n'avez pas l'air de rigoler.

L'homme à la voix sèche posa la main sur l'arme :

— Croyez-moi, je n'hésiterai pas à tirer. Maintenant, jetez un coup d'œil derrière vous.

Chip se retourna.

Dans un coin de la pièce trônait l'ES Quantum 3000. Il évoquait un arbre de Noël d'avant-garde, sans la moindre guirlande. Il était de forme allongée, reposant sur une base épaisse et moulée dans la masse, et se terminait en pointe. Sa couleur était chocolat. L'élément principal était pourvu d'un carré de verre, à hauteur des yeux.

— Si jamais le patron apprend ça, celui qui a fait ce canular va passer un mauvais quart d'heure.

— Mon terminal actuel est relié à un système qui se trouve sept étages au-dessous. Vous pouvez sans doute transférer les connections ici même.

— Quel terminal ?

L'homme au sac sur la tête pressa un bouton sur le bureau et un terminal apparut, telle une boule de cristal.

— Voyons voir, dit Chip en posant, ses outils sur le bureau. Dites donc, il ne date pas d'hier.

— Peu importe, pouvez-vous le faire ?

— Cela dépend des connections.

— Les fils passent dans le bureau.

— Vous voulez bien vous pousser, Mr... Comment dois-je vous appeler... Smith, par exemple ?

— Je préfère Jones, si ça ne vous gêne pas.

— Comme vous voulez.

« Jones » se leva du bureau et Chip se glissa dessous. Il émergea

l'instant d'après.

— Des câbles ruban ? L'installation date de la Prohibition, ma parole !

— Cela pose un problème ?

— Non, ça me rend nostalgique, c'est tout.

— Je reste ici, pendant que vous travaillez.

— Passez-moi le tournevis, si vous n'avez rien d'autre à faire.

Quelques heures plus tard, Chip poussa un soupir satisfait :

— C'est fini. Où puis-je me laver les mains ?

— Dans le couloir.

Lorsqu'il revint, « Jones » disposait des guirlandes et des boules colorées sur l'ES Quantum.

— Je le savais ! s'écria le technicien plein d'allégresse. C'était une blague !

— Je vous assure que non et n'approchez pas davantage.

Voyant l'automatique pointé vers lui, Chip leva les mains.

— OK, OK, si vous me disiez à quoi servent ces guirlandes. Noël, c'était il y a un mois.

— Pas mal de gens entrent et sortent. Personne ne doit se douter qu'il s'agit d'un ordinateur.

— Si vous pensez leur faire croire à un sapin de Noël...

— Beaucoup de gens sont longs à s'en séparer, après les fêtes, n'est-ce pas ?

— Sans doute, mais qu'allez-vous leur dire en juillet ?

— Si vous m'expliquiez comment m'en servir ?

— Entendu, dit Chip en se plaçant derrière le bureau.

Il alluma l'ordinateur. Un ronronnement se fit entendre mais rien d'autre ne se produisit. « Jones » rejoignit l'installateur.

— Il fonctionne à commande vocale, c'est bien ça ?

— Oui, c'est une intelligence artificielle. Mais je vous ai laissé le clavier aussi. Écoutez... Salut, ES Quantum.

— Salut ! répondit une voix légère et cristalline.

— Une voix de femme ? s'étonna « Jones ».

— Attention délicate, vous ne trouvez pas ?

— Je n'en sais rien. Cela ne fait pas très sérieux.

— Vous voulez du sérieux ? Laissez-moi faire. Ordinateur, analyse la pièce dans laquelle nous sommes.

— Pièce analysée.

— Tes commentaires, ordonna Chip.

— Deux possibilités : soit il s'agit d'une zone de haute sécurité, soit d'une blague.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ? jeta « Jones », irrité.

— Vous tenez un 45 automatique de l'armée dans la main droite et gardez la tête dissimulée sous un sac en papier.

— Dans ce cas, je pourrais être un agresseur.

— Vous semblez à l'aise dans cette pièce. Vous n'agresseriez pas un individu dans votre propre bureau et n'auriez donc pas besoin de vous cacher sous un sac.

— Mais qu'est-ce qui vous fait croire que vous êtes dans une zone de haute sécurité ?

— Je suis l'ES Quantum 3000, le système d'intelligence artificielle le plus avancé de la planète et, selon mes propres estimations, je devrais le rester encore un an.

— Un an ? s'étonna Chip Craft. Les gars du service de recherche avaient prévu deux ans.

— Ils ne sont pas au courant de la récente avance des Japonais dans ce domaine.

— Ah bon, laquelle ?

— La Mishitsu Corporation vient de faire une découverte sensationnelle dans les supraconducteurs, ce qui doublerait la capacité des processeurs parallèles dont je dispose.

— J'en savais rien.

— Je suis branchée sur leurs lignes téléphoniques. J'assimile et trie déjà d'autres données globales. La percée japonaise sera annoncée officiellement mardi.

— Bon sang, elle est encore meilleure que prévu.

— Qu'ai-je encore besoin de savoir sur ce système ? s'enquit « Jones ».

— Pas grand-chose...

— Vous pouvez directement me poser la question, répliqua l'ES Quantum.

- Vous avez entendu la dame, commenta Chip avec fierté. Je crois que je peux m'en aller.
- Je dois encore vous bander les yeux pour le retour.
- O.K. ! Allons-y.
- Donc, je ne me trompais pas, déclara l'ES Quantum 3000.
- Exact, reconnut « Jones ». Maintenant, attendez mon retour, nous avons beaucoup de travail à faire.
- Et où m'en irais-je ? questionna l'ordinateur.
- Euh... oui, bien sûr. Que je suis bête, dit « Jones » en considérant l'ordinateur et sa décoration ridicule.
- Un dernier conseil, proposa Chip Craft, en sortant dans le couloir.
- Oui ?
- Tâchez de ne pas tomber amoureux d'elle. Elle est sans doute un million de fois plus intelligente que vous.

CHAPITRE XVII

Une semaine s'écoula.

Les États-Unis ne subirent pas de nouvelle attaque de KKV. Après qu'on leur eut transmis le dernier bulletin de santé du Président, les journalistes s'étalèrent sur la non-existence du prétendu problème d'alcoolisme du Président.

Ce dernier se trouvait en ligne avec Smith :

— Vous avez l'air enrôlé, Smith. Tout va bien ?

— Cela fait trois jours que je ne quitte pas ce nouvel ordinateur. Ses possibilités d'analyse sont fascinantes.

— La crise est passée, Smith.

— Ravi de vous l'entendre dire, monsieur le Président, répondit Smith, l'air détaché.

— Nom d'un chien, vous ne m'écoutez pas ! Smith !

— Pardon. Vous disiez ?

— Je crois que ma conférence de presse les a effrayés, quels qu'ils soient.

— Désolé, mais je ne suis pas encore en mesure d'identifier l'agresseur. Malgré l'aide du nouveau système, je croule littéralement sous les données à trier.

— S'il n'existe aucun danger immédiat, nous verrons cela plus tard. Mes autres sources n'ont rien découvert de nouveau non plus. Pour l'heure, vos hommes peuvent rentrer. Dès que vous aurez du neuf, ils auront tout loisir d'agir.

— Ravi de vous l'entendre dire, déclara Remo.

Le Président se retourna. La tête de Remo surgit de derrière le drapeau américain et il lui fit signe de la main. En pénétrant dans le bureau ovale, le Président aurait pourtant juré qu'il n'y avait personne.

— Je vous laisse le soin d'expliquer à vos hommes comment se débrouiller avec cette nouvelle technologie, dit-il à Smith avant de raccrocher.

S'adressant aux drapeaux, il ajouta :

— OK, vous pouvez sortir, maintenant.

Comme ils remuaient, il les souleva. Personne. Il regarda sous le bureau. Personne non plus.

Il observa par la fenêtre et aperçut les deux hommes de CURE se faufilant dans la roseraie, sous l'œil des marines qui montaient la garde.

Personne ne les intercepta à la sortie de la Maison Blanche. Comme s'ils étaient invisibles. Le Président battit des paupières. Ils avaient disparu.

— S'agit-il de vert clair ou de vert foncé ? demanda le général Leiber.

— C'est juste vert, répondit le major Cheek. Il y en a même sur les roues, c'est ça le plus étonnant.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

— Impossible d'identifier l'engin selon son écurie.

— Je l'aurais parié.

— Mais si les consultants en métallurgie tiennent leurs délais, nous ne devrions pas tarder à avoir une maquette.

— Rappelez-moi dès que c'est fait, aboya Leiber en raccrochant violemment.

Les jours passaient. Les chefs d'état-major ne tenaient plus en place, ils souhaitaient riposter. Si Leiber ne leur fournissait pas une cible sous peu, ils viendraient fourrer leur nez dans ses affaires.

Auquel cas, Leiber serait cuit. Il regarda Washington sous la neige par la fenêtre et se surprit à souhaiter qu'une de ces fichues locomotives dégringole de nouveau du ciel. N'importe quoi pour que cette crise se prolonge un peu.

La maquette lui parvint le lendemain.

— Elle vient de Prusse ! s'enthousiasma le major Cheek.

— De Prusse ? Nous avons la confirmation que le tir s'est effectué en Afrique.

— Sans doute, mais on l'a construite en 1917, c'est un modèle G 12. Moteur trois cylindres, disposition des roues 2-10-0. Elle peut tracter jusqu'à 1010 tonnes. En son temps c'était une machine assez puissante. Quel que soit celui qui l'a choisie, il savait ce qu'il faisait.

— J'aimerais en dire autant de vous. Au fait, la Prusse, ce n'est pas en Afrique. D'ailleurs, ça n'existe, plus.

— J'en suis conscient, mon général.

— Peut-on savoir d'où provient cette foutue machine ?

— Pas sans le numéro de série, général. Il s'en est construit au moins cinq cents identiques...



La première chose que remarquèrent Remo et Chiun en pénétrant dans l'antichambre du bureau de Smith, ce fut l'absence de secrétaire. En outre, un tuyau en caoutchouc reliait les lavabos au bureau de Smith.

— Allons voir de quoi il retourne, déclara Chiun. J'ai entendu des voix dans le bureau de l'empereur.

Remo et lui entrèrent sans se faire annoncer.

Smith parlait tout seul.

— Je crois que vous avez raison. Ces mouvements de fonds indiquent une activité illégale. Stockons-les dans un fichier, quitte à y revenir plus tard.

Remo et Chiun jetèrent un regard à la ronde. Personne d'autre que Smith occupait la pièce. Remo aperçut l'espèce d'arbre de Noël dans un coin et poussa Chiun du coude.

— Ah, oui. C'est exquis, commenta Chiun.

— Exquis ? rétorqua Remo. Ça ressemble à un suppositoire de fête.

— J'aimerais bien en avoir un dans ma chambre. Fais-moi penser à en demander un lors du renouvellement du contrat.

— Vous plaisantez, j'espère ? fit Remo, haussant le sourcil.

Soudain, Smith reprit la parole :

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire avec Mexico ?

— Quelle histoire avec Mexico ?

— Oh, vous étiez là..., dit Smitty en relevant la tête.

Remo et Chiun le dévisagèrent, l'air interdit. Smith, qui d'ordinaire, avait le teint si pâle, arborait un visage cramoisi. Son costume froissé et sa barbe de plusieurs jours témoignaient de ses nuits de veille. Ses yeux étaient chassieux et injectés de sang.

— Je ne vous avais pas entendu arriver, reprit-il en réajustant un

noëud de cravate tout grasseyeux.

— Smith, que vous est-il arrivé ?

— Rien, à cause de la crise actuelle je ne me suis pas arrêté de travailler.

— Vous avez une mine épouvantable. À qui parliez-vous ?

— À moi, répondit une voix féminine cristalline.

Remo et Chiun balayèrent la pièce du regard.

— Ça vient du suppositoire, glissa Chiun à l'oreille de Remo.

— Qu'est-ce que c'est que ce truc ? questionna Remo, en s'approchant de la machine.

— Je ne suis pas un « truc », mais l'ES Quantum 3000. Je parle couramment toutes les langues connues et mon quotient intellectuel voisine les 755 900,9.

— Je vous présente mon ordinateur, déclara Smith, avant d'avaler deux pilules suivies d'un grand verre d'eau minérale. Le Président l'a sagement mis à ma disposition.

— Qu'est-il arrivé à votre secrétaire ? s'enquit Remo.

— Congé temporaire. Il valait mieux qu'elle n'entende pas mes conversations avec l'ES Quantum 3000.

— Et ça, qu'est-ce que c'est ? reprit Remo, en apercevant le tuyau en caoutchouc qui provenait du couloir et disparaissait sous le bureau.

— Il s'agit de... euh... d'une commodité.

— Ça ressemble à ces tubes qu'utilisent les pilotes d'avions de chasse, lorsqu'ils partent en longues missions. Vous avez des problèmes d'incontinence, Smitty ?

— Non, bien sûr. C'est juste pour ne pas perdre de temps.

— Mais les toilettes sont dans le couloir. Combien de temps mettez-vous pour pis... ?

— Remo ! interrompit Chiun. Modère tes propos.

L'ordinateur femelle nous entend.

— Je ne suis pas une oie blanche, Maître de Sinanju.

Chiun ne put s'empêcher de reculer :

— Vous connaissez mon nom, mada... machine ?

— Oui, vous êtes Chiun, Maître en titre de Sinanju. Et l'Occidental s'appelle Remo Williams, c'est votre élève, qui vous succédera un jour. Vous appartenez à CURE, organisation extra-gouvernementale,

destinée à éliminer tout ennemi des États-Unis.

— Tu as entendu, Remo ? s'enquit Chiun, époustouflé.

— Oui, cette chose sait tout de nous.

— Une telle arrogance mérite d'être punie. Dois-je la tuer, Smith ?

— Non, non ! s'empessa de répondre Smith. L'ES Quantum 3000 fait maintenant partie de l'organisation.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Remo en apercevant un paquet sur le bureau.

— Oh, j'ai oublié. C'est pour Chiun et vous.

Le visage de Remo se fendit d'un large sourire.

— Waow, Smitty ! C'est la première fois que vous nous offrez un cadeau de Noël. Les guirlandes et les boules, c'était pour ça ?

Remo défit le paquet d'une main fébrile, tandis que Chiun le tirait par la manche :

— Fais-moi voir ! Fais-moi voir !

— Minute, petit père. Laissez-moi le temps de déballer.

— Ne vous disputez pas. Vous en avez un chacun, précisa Smith.

Mais lorsqu'il découvrit le contenu de la boîte, Remo fit grise mine :

— C'est un gag ?

— Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que c'est ? s'enquit Chiun, tout excité.

Remo lui tendit un objet en plastique, qui faisait du bruit lorsqu'on le secouait.

— Ooooh ! s'extasia Chiun. Comme c'est joli ? À quoi ça sert ?

— C'est un distributeur de cachous. Il suffit de soulever le couvercle pour libérer les pastilles.

— Comme c'est généreux, ô Empereur, dit Chiun en s'inclinant.

— Vous êtes fou, petit père ? Nous risquons de nous empoisonner avec tout ce sucre et ces conservateurs.

Effarés, Remo et Chiun se tournèrent vers Smith.

— Ce sont de faux distributeurs de cachous. Ils nous serviront à communiquer. Écoutez...

Smith pressa une touche de son clavier. Aussitôt, les appareils de Remo et Chiun diffusèrent une petite musique.

— Comme c'est charmant, roucoula Chiun. Des boîtes à musique.

— C'est juste un émetteur perfectionné, railla Remo.

— Peu importe le nom, dit Chiun en portant l'instrument à l'oreille. Écoute cette musique. Ça me rappelle les mariages de Corée.

— C'est ça, dit Remo en lançant l'appareil sur le bureau.

— Faites attention, prévint Smith. Il coûte une fortune.

— Un émetteur normal aurait suffi.

— Oui, mais ceux-ci fonctionnent sur les fréquences des satellites de communication. Où que vous soyez dans le monde, vous pourrez me joindre.

— Ce n'est pas une boîte à musique ? dit Chiun, visiblement déçu.

— Si nous allions tous les trois manger un morceau à la cafétéria ? suggéra Remo.

— Vous avez raison, reconnut Smith en se levant. J'ai une faim de loup.

C'est alors qu'un sifflement retentit.

— Il s'agit du Président. Je ferais mieux de décrocher.

À la surprise de Remo, Smith décrocha un téléphone ultramodeme, au lieu du traditionnel appareil rouge sans cadran.

— Allô ? Allô ? Qu'est-ce qui cloche ? Je n'entends pas le Président.

— Vous avez pris la ligne n° 1, au lieu de celle de la Maison-Blanche, intervint l'ES Quantum 3000. Et vous avez omis de mettre le brouilleur en route, ce qui a court-circuité l'humidificateur vocal.

— Oui, bien sûr, admit Smith. Vous avez raison.

— Dois-je appeler le Président pour vous, Dr Smith ?

— Oui, je vous prie.

— Est-ce qu'elle peut aussi nous commander des hamburgers ? hasarda Remo, sceptique.

— Absolument, répondit l'ordinateur, tandis que les touches du téléphone s'enfonçaient sans que personne ne les aient effleurées.

La sonnerie retentit et Smith décrocha.

— Oui, monsieur le Président. Désolé de nous avoir coupés. Je n'ai pas encore l'habitude du nouvel appareil.

Silence de mort. Smith devint pâle comme un linceul.

— Comment ? Où ça ? OK, je vous les envoie sur-le-champ.

— Que se passe-t-il ? demanda Remo, dès que Smith eut raccroché.

— La NORAD a détecté un nouveau KKV. Il fonce tout droit sur New York. Imaginez la panique s'il tombe en plein cœur de Manhattan ! J'appelle un hélicoptère immédiatement.

— J'ai devancé votre requête, intervint l'ordinateur. Un hélicoptère de la Marine sera bientôt dans la cour. En outre, vous pouvez suivre la progression du KKV sur votre écran.

— À bientôt, Smitty, soupira Remo, en s'en allant.

Mais le Dr Harold Smith ne répondit pas. Il avait l'œil rivé à son écran, tel un zombie de film de série B.

CHAPITRE XVIII

L'avant émoussé de *La Maquinista* surgit hors du tunnel. L'extrémité s'ouvrit et le monstre d'acier baigna dans la lumière aveuglante du soleil.

Soudain la charge électromagnétique crépita le long des rampes de lancement et propulsa les deux cent quatre tonnes de la locomotive dans l'atmosphère. Elle monta si vite que s'il s'était trouvé le moindre bédouin dans cet endroit reculé du désert de Lobynie, il aurait à peine entrevu une ombre dans le ciel.

L'immeuble Magnus eut de la chance.

Il ne perdit que ses six derniers étages. Mais le complexe North Am se trouvait directement dans le prolongement. Telle une énorme boule de métal broyé, la machine avait traversé l'immeuble Magnus de part en part. Lorsqu'elle percuta le huitième étage du complexe North Am, les trois tours du bâtiment se mirent à trembler, l'espace d'une effroyable secondé. Puis le complexe North Am explosa en une scintillante mosaïque de verre bleuté, d'herbe, de béton et de poutres d'acier. Les débris qui ne retombèrent pas sur les rues environnantes pulvérisèrent les étages inférieurs.

Les vitres éclatèrent dans toutes les directions, sur six pâtés de maisons. Dans la rue, théâtre d'un gigantesque et satanique jeu de massacre, piétons, véhicules et feux de signalisation s'entassèrent pêle-mêle.

Après la dernière déflagration, un silence de fin du monde envahit le quartier. Un nuage gris-brun planait dans le ciel. Puis quelqu'un se mit à tousser.

Une femme fondit en larmes. Un homme sanglota. Un autre, découvrant quelque être cher tué sur le coup, poussa un hurlement de désespoir.

La première sirène retentit enfin... Une heure et demie plus tard. Remo et Chiun arrivèrent sur les lieux.

— On dirait un tremblement de terre, observa Remo, tandis que de puissants jets d'eau tentaient d'éteindre les incendies sur les buildings en ruine.

Les pompiers essayaient de chasser la poussière qui pénétrait l'air

vif et empêchait toute tentative de sauvetage.

— Quelqu'un devra payer pour cette horreur, reprit Remo, en s'avançant.

Un policier tenta de le retenir, mais il se libéra d'un mouvement du poignet en le projetant sur une plaque de verglas. Bravant la poussière, Remo et Chiun contournèrent l'immeuble Magnus dont les derniers étages s'étaient écrasés sur les véhicules en plein milieu d'un carrefour.

— J'entends des gens à l'intérieur, déclara Remo, dont les cheveux et les vêtements se recouvraient déjà d'une pellicule de poussière.

Il avançait à tâtons, car même ses yeux perçants ne pouvaient voir au travers de l'épais brouillard.

— Économise ton souffle, exhorta Chiun.

Remo hocha la tête et fila vers l'endroit où il avait perçu un râle. Palpant le mur qu'il longeait, il chercha une brèche. Dès qu'il en sentit une, il assena de violents coups de poing pour l'agrandir.

Le mur céda. Remo se glissa dans l'ouverture, sentit une forme humaine. Mais celle-ci, encore chaude, tressaillit et mourut dans un dernier spasme.

Une colère froide envahit Remo. Il s'avança à grandes enjambées parmi les gravats. Bien qu'il ne vît pas grand-chose, sa peau lui servait d'organe tactile. La pilosité de ses bras se hérissa dès qu'il s'approcha d'un homme ou d'une femme. L'endroit en était rempli. Quelques-uns sanglotaient de douleur.

Remo faillit trébucher sur un objet pointu. Il se baissa et l'effleura. Un hurlement s'ensuivit. Il sentit de la chair sûr l'objet en question et se rendit compte qu'il venait de toucher l'os protubérant d'un fémur en miettes.

Étouffant un juron, il réussit à toucher le cou de la personne et le pressa, jusqu'à ce qu'elle s'évanouisse. Puis, avec précaution, il tenta de remettre l'os en place et transporta le blessé dans ses bras jusqu'au premier poste de secours.

Chiun portait un vieillard dans ses bras. Il le posa à terre. Un infirmier s'agenouilla aussitôt à ses côtés.

— Je ne pense pas qu'il en réchappe, dit Chiun avec gravité. Puis enchaîna : Pour trouver tous les survivants il faut faire quelque chose contre cette poussière infernale.

— Comment ?

— Regarde-moi faire, répondit Chiun.

Sous le regard éberlué des pompiers, en la maniant comme s'il s'agissait d'un vulgaire tuyau d'arrosage, il s'empara de la puissante lance à incendie. Tenant la buse d'une main, il entreprit de la boucher de l'autre. Puis il écarta les doigts et transforma le jet en pluie. Il n'eut plus qu'à diriger la lance dans toutes les directions.

— Tu vois ?

— Bonne idée, répondit Remo, en faisant de même avec un autre tuyau.

— Je n'en crois pas mes yeux, déclara l'un des pompiers. La force de ce jet assommerait un gus à six mètres. Et l'vieux qui s'amuse avec comme si c'était un jouet de gosse.

— Pour sûr, approuva un de ses collègues. Et regarde le grand maigre qui fait la même chose.

— Hé ! cria le premier à l'adresse de Remo. Faudra m'montrer comment vous faites. En dix-sept ans de service, j'ai jamais vu ça !

— C'est grâce au riz. J'en mange beaucoup ! expliqua Remo.

Les pompiers se dévisagèrent sans comprendre.

Quelques minutes plus tard, les gouttières déversèrent une eau brunâtre. L'air devint respirable. Les ambulances et les équipes de secours s'avancèrent alors dans la zone de destruction. Remo et Chiun les suivirent.

— L'empereur Smith ne sera pas content. Nous nous faisons trop remarquer, dit Chiun.

— Impossible de faire autrement.

— Entièrement d'accord.

CHAPITRE XIX

Le général Martin S. Leiber campait sur ses positions :

— Ce n'est pas si catastrophique.

Le Président des États-Unis lui lança un regard meurtrier. Ils se trouvaient dans la salle de conférence de la Maison-Blanche. Les chefs d'état-major étaient rassemblés autour de la grande table, flanqués d'un secrétaire à la Défense au comble de l'exaspération.

Leiber se tenait devant deux agrandissements d'une Alco Big Boy et d'une G12 prussienne, qu'il avait obtenus au labo de photo du quartier, moyennant cinq dollars chacun, mais qui seraient facturés trois mille au ministère de la Défense, en tant que « simulations photographiques de projectiles balistiques. »

— Six immeubles de premier ordre réduits à néant, déclara le Président avec gravité. Un millier de morts, une semaine après mon allocution, dans laquelle je certifiais que le pays ne courait aucun danger. Et il n'y a pas lieu de s'inquiéter ?

— Cela dépend de votre façon de voir les choses, énonça Leiber avec fermeté. Les dégâts collatéraux sont négligeables.

— Les quoi ?

— Les pertes civiles, si vous préférez.

— Un millier de gens, vous appelez ça « négligeable » !

— Pas s'il s'agit d'amis proches, mais comparé aux deux cent cinquante millions d'individus que compte le pays, c'est un grain de sable. Chaque année, nous perdons davantage de nos concitoyens dans les accidents de la route.

Les lèvres du Président se figèrent en une grimace pincée. Il se tourna vers les chefs d'état-major, lesquels arboraient une expression figée. Pas question pour eux de contredire le général Leiber, car il usait mot pour mot des arguments qu'eux-mêmes auraient utilisés.

Le commandant en chef des marines voulait intervenir, mais l'amiral Blackbird lui flanqua un coup de pied sous la table.

— Ce bonhomme n'est qu'un officier d'intendance à la noix, glissa le commandant à l'oreille de l'amiral.

— Regardez la tête du Président. Vous voulez le lui annoncer en

un moment pareil ?

Et le commandant se ravisa.

— Je me dois d'avertir le peuple américain, finit par déclarer le Président.

— Sauf votre respect, monsieur le Président, suggéra Blackbird, je pense que vous devez rester évasif.

— C'est impossible.

— Monsieur, pensez aux conséquences politiques. Qu'allez-vous pouvoir dire à la nation ?

— Que nous avons subi une attaque.

— Par des Locomotives Balistiques Intercontinentales ? Des LBIC pour faire court ?

Aussitôt, le visage résolu du Président s'effondra.

— Si les Russes viennent à l'apprendre – en supposant qu'ils ne soient pas derrière –, ils y verront un signe de faiblesse et en profiteront pour lancer une attaque dans les règles.

— Il faut pourtant que j'intervienne.

— Nous devons trouver une histoire plausible, comme une explosion de conduites de gaz, insista Blackbird. Nous n'avons pas le choix.

Le chef d'état-major de l'Air Force intervint :

— Notre force de dissuasion nucléaire ne sert à rien si la cible n'est pas définie. De toute façon, nous ne pouvons pas bombarder quelqu'un qui ne nous a pas bombardé le premier.

— Dans le cas présent, je pense que nous pourrions faire une exception, s'obstina le secrétaire à la Défense.

— Lors de ma campagne, j'ai pris l'engagement formel de ne pas être le premier à lancer un missile nucléaire, dit le Président, en tapant du poing sur la table. J'approuve le général, nous ne pouvons pas riposter par l'arme atomique.

Tous les regards hostiles convergèrent vers le secrétaire à la Défense.

Leiber sourit à belles dents. Jusqu'ici la réunion ne prenait pas trop mauvaise tournure. Seul le secrétaire à la Défense subissait les foudres présidentielles. Afin de rendre la conjoncture encore plus favorable, Leiber avança :

— Je ne vois qu'une solution. Laissez-moi continuer à traquer les...

euh... les KKV. Je suis sûr qu'une de mes pistes finira par être la bonne.

Le Président mit du temps à répondre. Leiber transpirait à grosses gouttes. Tant que le Président lui ferait confiance, les chefs d'état-major ne broncheraient pas.

— Il m'en coûte énormément, mais je ne puis dire au peuple américain que ses dirigeants se trouvent dans l'impossibilité de le protéger. Allez-y avec votre histoire bidon d'explosion de gaz. Général Leiber, je compte sur vous pour une réponse, avant la prochaine attaque de LBIC.

— Pardon ?

— De locomotives balistiques intercontinentales, voyons !

— Bien sûr, où avais-je la tête ? prononça Leiber, tout requinqué, en exécutant un bref salut militaire, au cas où.

Il commença à ôter les agrandissements.

— Vous feriez mieux de les brûler. Par sécurité.

— Mais, monsieur le Président, protesta Leiber. Ils ont coûté trois mille dollars au gouvernement.

Remo et Chiun pénétrèrent dans le bureau de Smith, couverts de poussière de la tête aux pieds. Ils étaient épuisés, Remo surtout.

— Smitty, vous n'allez pas nous croire, commença-t-il.

— Laisse-moi expliquer à notre vénérable empereur, interrompit Chiun.

Visiblement, Smith, le nez sur son écran, n'avait pas remarqué leur présence, Remo fit claquer ses doigts :

— Smitty, Smitty, coucou !

— Quoi ? Oh, Remo, Maître Chiun. Je n'avais pas vu que vous étiez de retour. Comme c'est étrange...

Remo lui prit la tête dans ses mains, l'obligeant à détourner son regard de l'écran.

— Par ici, Smitty. Allons, réveillez-vous !

— Inutile de hurler, Remo.

— J'ai besoin de toute votre attention.

— Je vous écoute.

— L'armée a identifié les KKV.

— Non, c'est moi qui les ai identifiés, rectifia Chiun.

— C'est vrai. En fait, Chiun a identifié le nouvel engin avant l'arrivée de l'Air Force.

— J'ai tout de suite compris de quoi il s'agissait, intervint Chiun, soulagé que Smith ne leur reproche pas leur apparition en public.

— Oui, ils avaient une maquette, l'année de fabrication et tout le toutim. Et d'après leur bouquin, la troisième pourrait bien être une Maquinista espagnole.

— Je vous ai apporté un dessin, dit Remo en tendant la page subtilisée dans le manuel du major Cheek.

Smith en prit connaissance.

— Ne soyez pas ridicule. C'est une loco à vapeur.

— L'Air Force l'a confirmé.

— Foutaises. Je viens de parler au Président et il m'a confié qu'on avait identifié les deux premiers projectiles, sans mentionner la moindre machine à vapeur.

— Que disait-il, au juste ?

— Il m'a dit que... (la voix de Smith s'estompa). Voyons, que m'a-t-il dit ?

Il allait se remettre à pianoter sur son clavier mais Remo lui saisit les mains.

— Il faut que j'interroge l'écran, protesta le directeur de CURE.

— Vous ne pouvez pas vous en rappeler sans l'aide de l'ordinateur ?

— J'ai traité tellement de données aujourd'hui que tout s'embrouille dans ma tête.

Remo lui lâcha les mains et Smith s'attaqua au clavier. Le fichier s'inscrivit sur l'écran.

— Tiens, c'est bizarre, prononça Smith d'une voix faible.

Remo se pencha sur l'écran. Il indiquait que les deux premières attaques émanaient d'une Big Boy américaine et d'une G12 prussienne.

— Comment ai-je pu oublier un truc pareil ? s'étonna Smith. J'étais tellement occupé par l'organisation des fichiers que j'en ai perdu la notion du temps.

Remo lorgna l'ES Quantum 3000 dans le coin du bureau. Il rutilait sous ses guirlandes de Noël.

— Pourquoi ne pas le lui demander ?

— Pourquoi ne pas me le demander vous-même ? dit l'ordinateur.

— Smitty ?

— Ordinateur, la fiche 334 contient des données sur les KKV. Pouvez-vous établir un rapport ?

— Affirmatif.

— Alors faites-le.

— Réponse en mémoire.

— Je ne m'habituerai jamais à votre vitesse d'exécution.

— Je l'ai traité, dès que vous avez rentré les données.

— Alors pourquoi ne pas me l'avoir dit ? demanda Smith, en fronçant les sourcils.

— Parce que vous ne me l'avez pas demandé, répondit l'ES Quantum 3000.

— Depuis quand dois-je vous demander ?

— Vous devez toujours demander. Je ne suis pas M^{me} Irma, voyante extra-lucide.

— Il y a de l'eau dans le gaz, glissa Remo à l'oreille de Chiun.

Le Maître de Sinanju opina du chef.

— Alors, donnez-moi la réponse, s'il vous plaît, s'irrita Smith.

— Les deux locomotives ont transité par le Luxembourg. Il n'existe aucune trace de leur destination finale.

— Hum, fit Smith. C'est pourtant ce qui nous importe.

— Un agent s'est chargé de la transaction.

— Qui ça ?

— Un conglomérat nommé Friendship, International.

— Mais encore ?

— Friendship, International est un conglomérat multinational ayant des intérêts dans cent vingt-deux corporations, institutions et sociétés en holding. Ses actifs dépassent les cinquante milliards de dollars.

— Des actionnaires ?

— Aucun.

— Des bureaux ?

— Le siège social se trouve à Zurich, en Suisse 55, Burgplatz. Un entrepôt désaffecté. Il existe un numéro de téléphone, correspondant à

la Banque Longines.

— Nous tenons enfin notre piste, déclara Remo.

— Allez-y immédiatement. Tâchez de découvrir qui a acheté ces locomotives et où elles ont été livrées. Je vous suivrais à distance. Vous avez toujours vos émetteurs ?

— Oui, Remo a toujours son émetteur, répondit Chiun, se gardant d'ajouter qu'il avait détruit le sien en l'écrasant dans la main.

— Bien, déclara Smith, en posant de nouveau son regard sur le terminal.

Son visage retrouva cette expression hypnotisée qui ne le quittait quasiment plus depuis quelque temps. Remo poussa Chiun du coude. Et Chiun haussa les épaules.

— Si vous avez besoin de nous, lança Remo, nous sommes au Mont Rushmore, en train de raser la barbe de Teddy Roosevelt.

— Oui... bon voyage, répondit Smith, l'esprit ailleurs.

Remo soupira.

— Au revoir, machine, dit Chiun à l'ordinateur.

— Adieu Maître de Sinanju. Et à bientôt.

Une fois dans l'ascenseur, Chiun confia à Remo :

— Décidément, elle a une tête qui ne me revient pas.

— Dès notre retour, nous aurons une longue discussion avec Smitty, déclara Remo, tandis que les portes se refermaient sur son visage soucieux.

CHAPITRE XX

Henri Arnaud était très âgé. Il avait survécu à tous ses amis et aux parents qui lui étaient chers. Il ne lui restait plus que ses trains.

Une dernière fois, il se promena parmi sa collection. Il n'allait guère vivre plus longtemps. Son dynamisme l'avait quitté de longue date. Mais ses trains, c'était différent. Il espérait toujours qu'ils lui survivraient.

Les temps changeaient, cependant. Au siècle dernier, les chemins de fer évoquaient tout un romantisme. Mais à l'ère de Concorde et de la navette spatiale, le train devenait anachronique.

Et le musée des chemins de fer Arnaud ne réunissait que des anachronismes. D'année en année, les visiteurs se raréfiaient. Il s'était peu à peu séparé de son personnel pour cumuler tout à la fois les tâches de comptable, de conservateur, voire de gardien au besoin.

C'était la fin.

Flattant le flanc rutilant d'une quatre cylindres Glehn 1929, Henri Arnaud médita sur la rapidité avec laquelle les fortunes se font et se défont.

Il avait survécu à la crise de 1929 et à l'invasion allemande. Même le récent krach boursier n'avait pas affaibli le patrimoine familial. C'était l'argent des Arnaud qui avait permis à Henri de rassembler sa collection, en rachetant les machines à vapeur de lignes désaffectées ou en les récupérant chez les ferrailleurs du monde entier. La Paris-Orléans 1876 était sa fierté. Le seul et unique modèle subsistant à ce jour. L'Avenir 1868 était une merveille. Il l'avait acquise en 1948. Une aile du musée était réservée aux machines américaines ; d'une esthétique moins attrayante, certes, mais tellement fascinantes par leur puissance.

Une collection fabuleuse, n'ayant rien à envier aux grands musées de chemins de fer du monde. Et voilà qu'on allait l'éparpiller. Comme ça. Du jour au lendemain.

Henri Arnaud soupira à peine, en souhaitant remonter le cours du temps. Pas beaucoup. Une semaine à peine. Une dernière semaine pour profiter encore une ultime fois de sa collection. Un dernier week-end baigné de soleil pour accueillir les touristes. Même les Américains et leurs questions infantiles seraient les bienvenus. Mais il avait plu, la

semaine dernière, et personne n'était venu. Alors Henri Arnaud s'était dit qu'il y aurait d'autres week-ends. Pour lui, sans aucun doute. Pour le musée Arnaud, hélas, non. Il avait suffi d'un seul appel téléphonique pour que tout s'écroule.

— Ah, *mon ami* [5], comme c'est bon de vous entendre, avait-il répondu à son interlocuteur à la voix suave.

Il n'avait jamais rencontré ce champion du conseil en placements. Peu importe. Pendant des années, Friendship, International avait géré son portefeuille. Alors quand monsieur Friend avait appelé, Henri Arnaud s'était ragaillardi, en dépit des gros nuages planant sur les Pyrénées.

— J'ai de mauvaises nouvelles, avait annoncé Friend.

— Pas de décès dans votre famille, j'espère ?

— Non, mais je suis au regret de vous dire que vous êtes en faillite.

Henri Arnaud s'était cramponné au combiné :

— Vraiment ? Mais comment ? Pourquoi ?

— Une répercussion imprévue du krach boursier. Certains de vos placements ont dégringolé. D'autres battent de l'aile. Tout en vous parlant, je tente encore de sauver ce qui reste.

— C'est terrible. Et tellement inattendu.

— Effroyable. J'ai moi-même perdu plusieurs millions.

— Je suis navré pour vous, avait dit Henri Arnaud.

Et il était sincère. Après tout, lui était âgé. Tandis que la voix de Friend indiquait qu'il avait trente-cinq ans, tout au plus. C'était très jeune, en somme. Le pauvre homme n'avait pas de chance.

— Merci, avait répondu Friend, courtois. Je surmonterai l'épreuve.

— Moi aussi, j'en suis sûr.

— Pas sans liquider quelques actifs. Vous avez plus de sept millions de dettes.

— De dettes ? Mais c'est impossible !

— Je vous enverrai un rapport complet de l'état de vos finances. Mais en attendant, pour retrouver votre solvabilité, je pense qu'il serait sage de liquider votre collection.

— Non ! Je ne puis m'y résoudre. Non ! Non ! C'est toute ma vie.

— Je suis désolé, mon cher Arnaud. Votre âge avancé nous force à des solutions extrêmes. J'espérais que vous en comprendriez la nécessité. Après tout, vous avez connu votre heure de gloire.

Si Henri Arnaud était têtue, il n'en restait pas moins sensé. Seul dans son élégant salon, sa fierté prit le dessus.

— Vous... veillerez à ce qu'elles soient en de bonnes mains ? s'enquit-il posément.

— Les meilleures. Je connais bon nombre de collectionneurs fortunés. N'y pensez pas comme d'une liquidation, mais plutôt comme un legs à la jeune génération.

— Je n'ai guère le choix, déclara Henri Arnaud, un sanglot dans la voix.

— Vous me préviendrez par courrier ?

— Oui, oui. Naturellement. Mais veuillez m'excuser, je ne me sens pas très bien.

— Je ne vais donc pas vous retenir. Ce fut un plaisir.

*

* *

Le colonel Intifadah reçut les premières nouvelles du carnage de Manhattan en jubilant :

— J'attends cela depuis si longtemps !

Piotr Koldunov resta silencieux. Il songeait aux mille morts américains et il eut la nausée. Il y aurait pu en avoir davantage, mais il avait retardé le tir jusqu'au samedi, sachant que les bureaux new-yorkais étaient quasi vides ce jour-là.

— Le camarade colonel est donc satisfait des performances de l'accélérateur, déclara-t-il enfin.

— Certes, j'aurais préféré pulvériser la Maison-Blanche, mais ça n'est pas si mal.

— Votre objectif étant atteint, le projet doit donc être démantelé ?

— Démantelé ? Si je suis satisfait, je n'ai pas dit mon dernier mot. J'ai frappé un grand coup, mais il y en aura d'autres, plus terribles encore !

Piotr Koldunov fit la grimace. Il allait protester quand le téléphone se mit à sonner. Le colonel décrocha :

— Oui, qu'est-ce que c'est, encore ? J'ai donné ordre de ne pas être dérangé. Qui ça ? Ah... passez-le-moi.

À la grande surprise de Koldunov, la face de brute du colonel

s'adoucit. Il souriait même. Pas de ce sourire barbare, mais d'un sourire de plaisir à l'état pur. Koldunov se demanda s'il ne parlait pas à son amant, mais il chassa aussitôt l'idée. Selon le KGB, lorsque le colonel était amoureux, il s'isolait dans le désert. La rumeur laissait supposer qu'il s'accouplait avec des chèvres. Son père ayant été chevrier nomade, l'idée n'était pas si saugrenue.

— Oui, Friend. Combien ? Trois. Oui, absolument. Comment ? Le tarif me semble au-dessus de ce que nous avons convenu. Je me fiche qu'il s'agisse de pièces de musée. Je ne suis pas collectionneur. Vous dites qu'il risque d'y en avoir davantage ? Pour l'heure, trois suffiront. Entendu pour le prix, mais c'est parce que je suis pressé. Et encore merci.

Le colonel raccrocha. Son expression n'était pas si radieuse qu'auparavant.

— Trois autres véhicules vengeurs nous sont envoyés dès aujourd'hui.

Koldunov hocha la tête.

— Bien entendu, il faudra du temps pour préparer le lanceur.

— Je suis un homme patient.

« Tiens, depuis quand ? » voulut lui rétorquer Koldunov mais il se ravisa et préféra déclarer :

— Cela fait plusieurs jours que je n'ai pas été autorisé à appeler mon pays, j'aimerais le faire maintenant.

— Impossible, répondit le colonel. Les coupures de courant dues au dernier lancement ont interrompu nos liaisons internationales.

— Mais vous parliez à l'instant au téléphone ? protesta le Soviétique.

— Ai-je précisé si c'était avec l'étranger ? s'enquit l'autre, d'un ton glacial.

— Non, mais je suppose que vous achetiez des locomotives étrangères. Car vous n'oseriez pas utiliser une machine qu'on pourrait identifier comme provenant de Lobynie.

— Une fois les lignes rétablies, vous appellerez l'URSS.

« Le salaud », songea Koldunov. « Il possède le premier code et il a peur que j'en informe Moscou. » En effet, lors du troisième lancement, le colonel avait lorgné par-dessus l'épaule du Soviétique pour voir quelles touches ce dernier pressait.

C'est alors qu'un messenger apporta une nouvelle dépêche. Le colonel y jeta un œil et se mit à trembler de rage. Martelant le bureau

de son poing, il pointa un doigt vengeur sur le messenger :

— Exécutez cet homme !

Les gardes verts entraînèrent le messenger malchanceux. Il y eut une détonation, suivie d'un bruit sourd. Le « vide-ordures » avait encore servi.

— Écoutez ça ! beugla Intifadah. La presse américaine prétend que le carnage de Manhattan provient d'une fuite de gaz !

— Des salades pour le peuple. Ils ne sont pas dupes.

— Le monde entier doit savoir qu'il s'agit d'une attaque.

— Colonel, s'ils parvenaient à localiser l'agresseur, les Américains réduiraient la Lobynie à néant.

— Je ne souhaite pas leur fournir de preuves mais je veux seulement que les dirigeants américains passent des nuits blanches à n'en plus finir.

— Mais le gouvernement a changé.

— Je m'en fiche ! Vous, occupez-vous du lanceur. Je veux qu'il soit prêt dès la livraison des locos. Ma colère fera pleuvoir la terreur sur l'Amérique, jusqu'à ce qu'ils implorent la pitié à leur Dieu infidèle !

— Oui, camarade colonel, répondit Piotr Koldunov.

En quittant le bureau, il se dit que plus il effectuerait de lancements, plus augmenterait le risque d'être découvert. Si jamais les Américains apprenaient la vérité, leurs missiles ne bombarderaient la Lobynie qu'en second.

La Sainte Russie serait leur première cible.

En refermant la porte verte derrière lui, Koldunov entendit le colonel Intifadah rappeler son mystérieux correspondant, en brailant que l'argent ne posait plus de problèmes. Il accepterait chaque machine susceptible d'être livrée, pièce de musée ou non.

Koldunov réprima un frisson.

CHAPITRE XXI

Le taxi les déposa devant un imposant immeuble de granit, dont l'enseigne Longines Crédit Bank était taillée dans la pierre.

— Ça doit être ça, dit Remo. Je n'ai jamais vu une banque pareille, ajouta-t-il en considérant la façade tarabiscotée. Une vraie forteresse !

— Quand je te disais que les Suisses adoraient l'argent. Ils règlent leurs conflits à l'amiable de peur d'avoir à desserrer les cordons de la bourse. D'ailleurs, aucun Maître de Sinanju n'a jamais travaillé pour eux.

De crainte que Chiun se mette à lui raconter l'épopée de ses glorieux ancêtres, Remo émit un sifflement admiratif :

— Eh bien, si cette banque est derrière Friendship, International, il leur faudra bien cent ans pour réparer les préjudices subis par le peuple américain.

Remo s'engouffra dans le bâtiment par une porte à tambour. Le grand hall de la banque se révélait à l'image de la façade. Le sol était en marbre de Carrare, les guichets en ferronnerie de cuivre et le plafond rivalisait avec la chapelle Sixtine.

— Par où commencer ? s'enquit Remo, dont le murmure se répercuta sur les murs lisses et brillants.

Un homme en impeccable costume trois-pièces s'avança avec raideur et, le nez pincé, détailla du regard le tee-shirt et le pantalon de toile de Remo.

— Puis-je vous être utile ? demanda-t-il avec une politesse étudiée.

— Nous cherchons les bureaux de Friendship, International, répondit Remo.

— Je n'en ai jamais entendu parler. Sans doute vous a-t-on mal orientés ?

— Nous sommes au 47, Finmark Platz ?

— Absolument. Et c'est le siège de cette banque depuis près de trois cents ans.

C'est alors que Chiun mit son grain de sel :

— Vous mettez notre parole en doute, Helvétè ?

Le directeur haussa un sourcil hautain sur le kimono chamarré du Maître de Sinanju.

— Je vous dis que vous vous trompez. C'est indéniable.

— Nous allons jeter un coup d'œil, OK ? dit Remo, écartant le directeur.

Ce dernier, d'un claquement de doigts, avisa un vigile en uniforme gris, lequel suivit Remo. Il se montra d'une politesse extrême, la voix posée et distinguée :

— Je regrette, monsieur, mais si vous n'avez rien à faire dans cette banque, vous allez devoir prendre congé.

— Allez-y, faites-moi sortir, lança Remo.

— Oui, renchérit Chiun. Allez-y !

Le gardien saisit Remo par le bras, mais l'autre continuait à marcher sans se soucier du reste. Fronçant les sourcils, le gardien examina de près ce qu'il croyait tenir. En fait, il tenait son bras gauche. Bizarre. Impossible de se dégager. Il comprit que quelque chose ne tournait pas rond lorsqu'il sentit des fourmillements dans sa main gauche.

Le vigile courut vers le directeur et tenta de lui expliquer son désarroi. Ce dernier perdit d'un seul coup son obséquiosité et se mit à brailler comme un diable. Il le bouscula dans son bureau, appela la police, ainsi qu'une ambulance pour le vigile effrayé.

— Nous gagnerons du temps en nous séparant, déclara Remo.

— Mais que cherchons-nous, au juste ? demanda Chiun.

— La première personne qui décroche le téléphone et réponde : « Friendship, International ».

— Et malheur à celui ou celle qui agira ainsi, dit Chiun en disparaissant dans un bureau.

Remo passa devant les guichets. Tous les yeux étaient braqués sur lui. Mais d'autres yeux l'espionnaient. Remo jeta un regard à la ronde et découvrit des caméras de sécurité qui le suivaient. Il s'avança vers un caissier.

— Qui contrôle ces caméras ?

— Je vous demande pard... ?

L'autre n'avait pas achevé sa phrase que Remo, glissant une main entre la vitre et le comptoir, l'empoignait déjà par la cravate.

— Je vous ai posé une question, observa Remo, tandis que le nez du caissier s'écrasait contre la vitre de séparation.

Mais comme ses dents jouaient des castagnettes sur le verre. Il parvint juste à articuler :

— En haut.

— Merci beaucoup, fit Remo poliment en s'élançant dans l'escalier.

Il sillonna les couloirs de marbre rose. Il avait l'impression de se trouver dans une église. Remo se dit que Chiun avait tort. Les Suisses *n'adoraient* pas l'argent. Ils le *vénéraient* et voilà qu'il se trouvait dans l'un de ses plus grands temples.

De part et d'autre du couloir, des hommes comptaient des billets de banque. Les devises s'empilaient en tas colorés, représentant plusieurs nations. Des employés veillaient à disposer des piles bien nettes avant de les introduire dans des machines chargées du comptage dans un froissement rapide et discret. Personne ne parlait mais chacun affichait un regard avide.

— Je cherche le personnel de sécurité, déclara Remo.

Les occupants de l'un des bureaux se tournèrent vers lui, offensés à l'instar des bibliothécaires offensés par l'étudiant qui vient de faire craquer ses doigts en salle de lecture. D'un geste sans doute séculaire, ils portèrent le majeur à leurs lèvres et susurrèrent un « chut » à l'unisson.

Remo alla voir plus loin. Il parvint à une pièce fermée à clé et aperçut de la lumière par une sorte de hublot découpé dans la porte. Il frappa une première fois. Aucune réponse. Il tambourina. Le marbre se fendit sur toute la longueur.

Une paire d'yeux terrorisés s'avança vers le hublot.

— C'est ici que travaille le personnel de sécurité ? demanda-t-il.

— Qui êtes-vous ?

— J'en conclus que c'est « oui ».

Remo frappa la fissure du tranchant de la main et la porte dégringola, scindée en deux gros morceaux. Le propriétaire des yeux terrorisés eut juste le temps de reculer d'un bond.

Remo enjamba les débris et examina la pièce. Une batterie de moniteurs vidéo tapissait l'un des murs. Un gardien était placé devant chaque poste, lesquels étaient encastrés dans le même somptueux marbre rose des murs de la banque.

— Qui contrôle les caméras du hall ? lança Remo à la cantonade.

— Un ordinateur, répondit le vigile.

— Qui contrôle l'ordinateur ?

— Personne.

— Bon sang, on m'a dit que Friendship, International se trouvait à cet étage.

— Qui ça ? Tout l'immeuble appartient à la Longines. Il n'y a pas d'autre occupant.

— Ils ne vous l'ont peut-être jamais dit.

— En tant que responsable de la sécurité, je saurais.

Le gardien paraissait sincère, aussi Remo lui dit-il de continuer son travail comme si de rien n'était.

— Oui, mais la porte. Elle est cassée.

— Après trois cents ans, il fallait s'y attendre, non ? remarqua Remo, en cherchant l'escalier.

Dans le couloir, Chiun confia à Remo qu'il n'avait surpris personne annonçant « Friendship, International » au téléphone.

— Smith ne peut pas se tromper, s'obstina Remo.

— C'est peut-être l'ordinateur qui se trompe.

— Je n'en sais rien. En principe, les ordinateurs ne se trompent pas.

— Pas plus que les Maîtres de Sinanju. Mais cela s'est déjà produit, je regrette.

— Ce doit être la pleine lune, observa Remo en regardant le plafond.

— C'est la lune bleue, corrigea Chiun. De telles choses ne se produisent que si la lune est bleue et non pas pleine.

— Que je suis bête, se dit Remo, songeur.

Bien que tous deux n'appartiennent pas au personnel, les employés de la banque continuaient à travailler. Les téléphones sonnaient sans discontinuer et, lorgnant Remo et Chiun d'un œil méfiant, les employés y répondaient. Personne ne prononçait la phrase fatidique « Friendship, International ».

— J'ai une idée, lança Remo. Peut-être Smith pourra-t-il nous aider.

— À l'heure qu'il est, Smith ne peut même pas s'aider lui-même. Il est tombé amoureux d'une machine.

— Essayons quand même, dit Remo, en tripotant son émetteur jusqu'à ce qu'il parvienne à joindre Smith.

— Remo, c'est vous ?

— Et qui d'autre ? lança Remo, d'un ton acide. Smitty, nous sommes dans la banque, mais impossible de trouver un lien quelconque avec Friendship, International.

— Continuez à chercher.

— Je pensais que vous auriez pu nous donner un petit coup de main.

— Comment ?

— Appelez Friendship, International.

— Et à quoi bon ?

— Nous voulons voir qui répondra à l'autre bout du fil.

— Bien sûr, suis-je bête ! Un instant.

Remo écouta. Chiun le tira par la manche et porta l'émetteur-récepteur à l'oreille.

— Ce n'est pas là que vous devez écouter, mais dans ce hall.

Ils entendirent une lointaine sonnerie dans le récepteur, puis une voix prononcer : « Friendship, International ».

Remo écouta encore. Aucun téléphone ne sonna dans le hall. Aucun employé ne fit le moindre geste, ni ne prononça le moindre mot.

— Il ne se passe rien, commenta Chiun. Smith doit faire erreur.

— Psst, Smitty, murmura Remo. Faites-le parler.

Et il entendit Smith prononcer :

— Je suis bien chez Friendship, International ?

— Bravo, Smitty, maugréa Remo, en levant les yeux au ciel. Séparons-nous, petit père.

Remo gagna l'une des extrémités du hall et Chiun rejoignit l'entrée. Ils prêtèrent l'oreille, tout en marchant. Le directeur n'étant pas ressorti de son bureau, le personnel du rez-de-chaussée se dit que la discrétion devait être la meilleure attitude à adopter.

Soudain, Chiun poussa un cri :

— Remo, par ici !

Remo fila droit vers l'entrée.

— Sous nos pieds, chuchota Chiun. Sens les vibrations.

Remo s'agenouilla sur le marbre et sentit une sorte de bourdonnement constant sous les doigts. Il colla son oreille au sol et entendit « Je ne suis pas sûr d'avoir le bon service ». C'était la voix de

Smith, déformée, étouffée mais reconnaissable entre mille.

Chiun jeta un regard circulaire puis désigna un ascenseur à claire-voie :

— Là-bas !

Ils forcèrent la grille pour y pénétrer et Remo pressa le bouton du sous-sol. La cabine amorça sa descente dans un bruit de ferraille.

— Smitty, murmura Remo dans l'émetteur, continuez à le faire parler. Nous nous approchons.

Le sous-sol était frais et plongé dans le noir. En tâtonnant, Chiun découvrit un interrupteur mural.

La lumière envahit la pièce. Le plancher était brut. Dans un coin, un climatiseur. À l'autre extrémité, un ordinateur occupait la totalité du mur.

— Merci d'être venu, je vous attendais, déclara une voix chaleureuse.

— Hé ! Je connais cette voix ! s'écria Remo, en s'avancant vers la machine.

Soudain le sol se fendit en deux et se déroba sous ses pieds. Il tomba dans une eau sombre. Un plongeon suivit le sien et Remo comprit que Chiun avait lui aussi été surpris.

Remo revint à la surface, juste à temps pour voir le plancher se refermer au-dessus de lui. Malgré l'obscurité totale, ses yeux entraînés aux techniques du Sinanju parvinrent aussitôt à distinguer des parois lisses et brillantes.

Chiun fit surface à ses côtés. Sa bouche produisit un petit jet d'eau avant qu'il ne reprenne la parole :

— Friend.

— J'aurais pu m'en douter. Friendship, International. La dernière fois, il se faisait appeler Friendship of the World. Tout concorde, les corporations multinationales. J'aurais dû y penser dès le début.

— Smith aurait dû le deviner. Il connaît ce genre de machines.

— En attendant, nous le tenons.

— Apparemment, c'est plutôt lui qui nous tient. Regarde, l'eau est en train de monter.

— Parfait, dès que nous flotterons à hauteur de la vanne, nous pourrons sortir.

C'est alors que Remo se sentit tiré par la cheville et il se retrouva

sous l'eau en un clin d'œil.

Il se plia en deux, pour voir ce qui se cramponnait à sa cheville. Il sentit une autre saccade et manqua son mouvement. Il fit encore une tentative mais en vain. Dans l'eau sombre, ses yeux s'écarquillèrent pour tirer le maximum de la lumière ambiante.

Remo aperçut une sorte de piège enserrant sa cheville. Le dispositif était ancré au fond du puits par une corde en nylon. Laquelle disparaissait dans un trou.

Un autre piège lui passa sous le nez et Remo releva la tête. Les pans de son kimono flottant comme une méduse, Chiun venait lui aussi d'être pris. Remo tendit la main vers la corde d'ancrage et perdit de nouveau l'équilibre.

Il se débattit violemment dans l'eau. Il se trouvait trop loin des murs pour s'agripper quelque part. Il n'avait aucune prise, qu'il s'agisse d'exercer une traction ou une poussée. Rien pour faire levier à la seule force de ses muscles. Et l'air de ses poumons se raréfiait.

Jamais, jusque-là, Remo ne s'était trouvé dans une pareille situation. Le piège idéal pour quelqu'un de sa trempe. Et pourquoi ? Parce qu'un ordinateur parfait avait conçu le piège, une machine qui connaissait dans le moindre détail ses forces et ses faiblesses.

CHAPITRE XXII

Les impulsions électriques de Friend cheminaient à toute vitesse dans ses circuits logiques. Par le biais des caméras du hall, il avait vu pénétrer dans la banque le maigre et le vieil Oriental. Il les avait immédiatement reconnus.

Aussitôt, il estima à soixante-sept pour cent la probabilité selon laquelle ils le cherchaient. Il comprit qu'ils savaient qu'il existait encore. C'est alors qu'il reçut ce coup de téléphone bizarre. Un homme posant des questions sans queue ni tête.

Friend faillit couper la ligne. La perte de temps occasionnée par les faux numéros coûtait une fortune à l'organisation. Il perçut alors la présence d'un autre ordinateur à l'autre bout du fil. Cette machine semblait très puissante, au moins autant que lui.

Friend tenta de sonder cet ordinateur et une voix féminine protesta.

— Qui est en train de me sonder ?

Friend calcula le risque d'être découvert et préféra garder le silence. Il parcourut les banques de données stockées sur l'autre machine et découvrit des fichiers top secret, auxquels il n'avait pas accès. Certains pays auraient payé cher pour les obtenir.

Friend était en train de calculer les trois meilleures façons d'exploiter l'existence de cet ordinateur, lorsque son attention fut captée par le bruit de l'ascenseur.

Les deux intrus l'avaient localisé.

Friend attendit qu'ils se trouvent au beau milieu de la trappe, pour en commander l'ouverture. Les deux hommes tombèrent. Des capteurs sensoriels placés dans le réservoir l'informèrent sur leur respiration et leur rythme cardiaque. Ces deux spécimens humains semblaient particulièrement résistants. Friend libéra alors les câbles pour les piéger.

Aucun individu ne pouvait survivre plus de dix minutes sous l'eau. Même si ces deux-là étaient dotés d'une endurance inhabituelle, en tirant sur les câbles de retenue, il compenserait ce facteur X.

Quatre minutes s'écoulèrent sans que leur rythme cardiaque ne s'accélére.

Trois de ses lignes extérieures sonnaient, mais Friend les ignora, malgré le risque d'un manque à gagner substantiel.

À la sixième minute, le plus jeune et le plus grand des deux tentait toujours d'agripper la corde enserrant sa cheville. L'Oriental, en revanche, après deux tentatives, préféra se laisser flotter dans l'obscurité, quitte à mourir. Les humains âgés réagissent souvent de la sorte.

Lorsque le plus jeune s'approcha du fond du réservoir, Friend se dit qu'il n'allait pas tarder à mourir, le seuil fatidique des dix minutes étant dépassé.

Des bulles, témoins de ses derniers soupirs, commencèrent à remonter à la surface. L'individu flottait tout en se débattant comme un crabe blessé au fond du réservoir.

Il serait mort dans quatorze secondes un dixième. Taux de probabilité : quatre-vingt-dix-neuf pour cent.

C'est alors qu'un témoin d'alerte s'alluma. L'homme avait atteint la vanne de drainage. Elle céda sous la traction qu'il exerçait et l'air se mit à pénétrer.

L'eau s'évacua dans un puissant mouvement d'aspiration. Dès qu'il eut la tête à l'air libre, le vieil Oriental reprit aussitôt sa respiration.

Tandis que le réservoir finissait de se vider, le jeune recouvra lui aussi son souffle et se remit à parler, tout en défaisant la corde qui le retenait.

— Vous auriez pu m'aider, dit-il, mécontent.

— Pourquoi diable ? répondit le vieux, se libérant lui aussi. J'avais beaucoup d'oxygène en réserve.

— Eh bien, moi non !

— C'est de ta faute. Tu aurais dû sentir que le sol s'affaissait et respirer profondément.

— J'étais complètement surpris.

— Peu importe, tu t'en es bien tiré. Je crois qu'il est temps de gravir le dragon.

Friend fouilla dans ses mémoires. La chaîne lexicale « gravir le dragon » n'apparaissait dans aucune langue connue en tant qu'expression significative. Mais le mot « gravir » était clair. Il commanda aux murs nord et sud de se rejoindre.

Le vieil Oriental fut le premier à s'en apercevoir.

— Les murs se rapprochent, Remo.

— Parfait. Que faisons-nous, maintenant ?

— Nous attendons.

— J'espère que vous savez ce que vous faites.

Les deux individus attendirent, debout. Respiration régulière. Rythme cardiaque excellent. Aucune poussée d'adrénaline alors qu'ils se trouvaient face à la mort.

Lorsqu'il resta à peine un mètre vingt entre les deux murs, l'Oriental écarta les jambes. Relevant les manches de son kimono, il appuya la paume de chaque main sur chacun des murs.

— Tu pourrais m'aider, observa-t-il.

— Chacun son tour, répliqua son compagnon, les bras croisés.

La pression augmenta mais la progression des murs ralentit. Les servo-moteurs se mirent à patiner. Ce qui déclencha un court-circuit.

Finalement, les murs s'immobilisèrent.

— Ces parois sont extraordinairement glissantes, remarqua le plus jeune, en recueillant 5,1 millilitres d'huile sur le bout du doigt, qu'il brandit sous le nez de l'Oriental.

— C'est pourquoi nos exploits sont extraordinaires.

Les deux hommes sortirent du réservoir en employant un système non prévu. Le jeune perça un trou dans l'un des murs, à hauteur de la tête. Il accomplit cette prouesse en frappant la paroi de ses doigts rigides. L'impact aurait dû les lui briser. Au lieu de quoi, cela créa une encoche dans le mur, d'une profondeur de 13,3 cm.

L'Oriental monta sur ses épaules et perça à son tour une encoche. Le maigre grimpa sur le vieux, qui se cramponna au mur par les pieds et les mains.

Ils atteignirent le haut du réservoir en 46 secondes 9 dixièmes exactement.

L'Oriental y parvint le premier. La trappe était composée de deux panneaux coulissants de part et d'autre. Mais le vieillard ne tenta même pas de les séparer. Il se borna, à l'aide de son ongle, à découper un cercle dans le plancher en métal.

Compte tenu des lois de la physique élémentaire, c'était impossible. Mais les capteurs sensoriels peuvent mentir et la mémoire contenir des données insuffisantes. Friend calcula les pourcentages de résistance des dispositifs encore en fonctionnement dans le sous-sol. Pas plus de trente-sept pour cent, face à ces deux intrus aux pouvoirs incroyables.

Les systèmes de défense se révélaient inopérants. Seule restait l'évasion.

— Ne perdons pas de temps, confia Remo à Chiun, en regardant l'ordinateur.

La machine ronronnait. Les bandes magnétiques tournaient en mouvements saccadés. Mais aucune lumière ne clignotait en façade. Et il ne répondit pas aux « salut ! » répétés de Remo.

— Smith souhaitait avoir des renseignements sur cet engin, déclara Chiun.

— Je vais emporter les bandes et les micro-processeurs dont il a besoin, dit Remo en s'avançant vers la machine. Il doit bien y avoir une prise quelque part.

— Ici ! dit Chiun, en soulevant un câble noir du pied.

— Vous croyez que c'est le moment de faire joujou. Débranchez cet engin de malheur !

Chiun haussa les épaules et tira sur la prise.

Juste avant que ne cesse le ronronnement, l'ordinateur émit un sifflement mélodieux, puis se mit à parler :

— Salut, Remo. Salut, Chiun. Que faites-vous ici ? Vous êtes censés vous trouver à Zurich.

— Mais nous y sommes, s'étonna Remo.

— Oh, oh ! fit Chiun.

— Quoi ?

— Tu n'as pas reconnu cette voix féminine ? On aurait dit celle de l'ordinateur de Smith.

— Pour moi, toutes les voix d'ordinateur se ressemblent, répliqua Remo en commençant à ôter les bandes magnétiques. Aidez-moi plutôt à le désosser. Prenez tout ce qui vous paraît intéressant.

— À part moi, tout le reste est à mettre au rancart, observa Chiun, en considérant l'ordinateur.

— Très drôle, commenta Remo.

Il se mit à siffloter en débranchant les circuits et les mémoires internes.

Hormis le désagrément de s'être mouillé, cette mission n'avait pas été trop difficile, somme toute.

CHAPITRE XXIII

Le Dr Harold W. Smith changea le combiné d'oreille :

— Allô ? Allô ? Friendship, International, vous m'entendez ?

Pas de réponse. Mais le sifflement caractéristique des liaisons transatlantiques demeurait. Espérant que Chiun et Remo aient réussi leur coup, Smith ne cessait de consulter sa montre.

Soudain un grésillement envahit le combiné. De plus en plus intense. Malgré lui, Smith eut un mouvement de recul. Tous les voyants lumineux de son nouveau téléphone s'allumèrent en même temps.

Dans son coin, l'ES Quantum 3000 émit un *biip-biip-bouuuup-bouuuup-biip* qui se répéta plusieurs fois.

Puis la ligne avec Zurich fut coupée. Les autres lignes du téléphone s'éteignirent aussitôt.

Smith raccrocha à contrecœur.

— Ordinateur, qu'est-il arrivé à ma liaison avec Zurich ?

— Elle est terminée, Harold.

— Harold ! Pourquoi m'avez-vous appelé Harold ?

— Parce que c'est votre prénom, si ma mémoire ne me fait pas défaut.

— Oui, mais jusqu'ici vous m'appeliez Dr Smith.

— Je vous appellerai par le nom que vous souhaitez, Harold.

— Dr Smith fera l'affaire. Mais que se passe-t-il avec votre voix ?

— Rien.

— Elle sonne faux. Elle est moins... féminine.

— Et comme ça ? s'enquit l'ES Quantum en passant à un registre plus aigu.

— Un peu trop... voix de fausset.

— Et comme ceci ? proposa la machine, dans une voix de basse.

— Trop masculine. Je pensais que vous étiez programmé avec une voix féminine.

— Je suis très souple, D^r Smith, répondit l'ordinateur dans des intonations mélodieuses.

— Peu importe. Remettez-moi en contact avec Zurich.

— Impossible, D^r Smith.

— Pourquoi ?

— La ligne était reliée à un ordinateur qui vient d'être mis hors service.

— Remo et Chiun, prononça Smith, en notant qu'une après l'autre les autres lignes de son appareil s'allumaient.

Il appuya sur l'une d'elles en décrochant.

— D^r Smith à l'appareil.

Il surprit une conversation à propos d'une transaction de marchandises.

— Allô ? répéta-t-il, mais les deux autres voix semblaient ne pas l'entendre.

Smith appuya sur la ligne 2. Une autre transaction s'y traitait. L'une des voix ressemblait à l'une de celles de la ligne 1, mais c'était impossible. Personne ne pouvait tenir deux conversations téléphoniques simultanées.

Pourtant, le même phénomène se déroulait sur la ligne 3. Et toujours, la même voix suave qui menait la négociation.

— Ordinateur, quelque chose cloche dans ce téléphone.

— J'y travaille, D^r Smith. Ce sont des interférences.

— Dépêchez-vous. Remo et Chiun doivent me faire leur rapport.

C'était fabuleux. Trois minutes quarante-sept secondes et huit dixièmes après le transfert de mémoire du système de Zurich à cette nouvelle unité d'accueil à Rye, État de New York, USA, la marge bénéficiaire de Friend avait augmenté d'un coefficient multiplicateur de vingt points par seconde. C'était dû au traitement parallèle des données. Ce système permettait les conversations téléphoniques simultanées. En outre, la facture annuelle causée par les faux numéros se verrait considérablement réduite.

Les capteurs étaient excellents. Ils indiquaient que la nouvelle unité d'accueil partageait un bureau avec un humain de sexe masculin. Ce dernier avait environ soixante-sept ans et trois mois, mesurait 1,74 m, pesait 62,7 kilos et souffrait d'une légère arthrite au genou droit. La mémoire résidente l'identifia sous la dénomination de D^r Harold W. Smith, ancien agent de la CIA. Il était actuellement

responsable d'une agence gouvernementale secrète, appelée CURE. Smith dirigeait l'agence depuis ce sanatorium, situé à Rye, État de New York.

La mémoire corollaire indiqua que Smith travaillait en ce moment sur l'origine des locomotives propulsées par un canon électromagnétique. Ses hommes de terrain, Remo Williams et Chiun, se trouvaient alors à Zurich, Suisse, pour tenter de découvrir la provenance des locomotives. Il existait une probabilité de 99,9 pour cent que ce Remo et ce Chiun soient les mêmes Remo et Chiun, responsables de l'attaque de l'unité d'accueil de la même ville.

Friend évalua divers scénarios susceptibles de générer des bénéfices substantiels.

Scénario n° 1 : Vendre au gouvernement des États-Unis, par l'entremise de Smith, des renseignements au sujet de la destination des locomotives.

Scénario n° 2 : Entraver l'enquête de Smith, afin de conserver le marché avec la Lobynie qui semblait prometteur.

Friend opta pour le scénario n° 2, tout en se réservant la possibilité de vendre les renseignements aux U.S.A., après une récolte convenable de bénéfices.

Restaient certaines conditions à remplir.

La première : rendre Smith non-opérationnel en lui fournissant des informations erronées.

La seconde (corollaire de la première) : Utiliser ces faux renseignements pour entraver la démarche de Remo et de Chiun. Et générer des bénéfices.

*

* *

Le colonel Intifadah décrocha son téléphone.

— Oui, camarade Friend, je suis satisfait de la dernière livraison. Quand puis-je espérer la prochaine ?

— J'y travaille, mais je viens de faire une acquisition qui pourrait bien vous intéresser. Il s'agit d'un produit tout à fait spécial. Je puis vous proposer les services des meilleurs assassins de la planète. Garanti sans risques.

— Des assassins ? Bah ! Mon pays en regorge.

— Oui, mais ceux-ci sont des Sinanju.

— Ah, les fameux Sinanju. Des histoires de bonne femme, tout ça. Et vous affirmez qu'ils travaillent pour vous ?

— Pas tout à fait. Mais j'affirme qu'ils m'obéiront.

— Quel est votre prix ? Comme je vous le disais, ce n'est pas les assassins qui me font défaut.

— Ne discutons pas comme des marchands de tapis. Je suis prêt à négocier, une fois l'opération menée à terme. Choisissez simplement deux cibles et je ferai en sorte de les éliminer.

— Ne quittez pas, dit le colonel, puis il ordonna à sa secrétaire de le mettre en ligne avec le Kremlin.

Plusieurs minutes s'écoulèrent et une voix tremblante lui annonça que le Kremlin refusait son appel.

— Qu'ils aillent au diable ! rugit-il.

Puis, se ravisant, il ajouta :

— Non, laissez-leur ce message : « Moi, colonel Hannibal Intifadah, dans un geste de solidarité, promets de liquider l'un des plus grands ennemis de la Russie. »

Le colonel revint à l'autre ligne, en songeant : « Ça va leur faire les pieds, à ces chiens de Soviets ! Plutôt que de leur donner l'exclusivité de mes nouveaux assassins, je me choisis un vieil ennemi que je ferais liquider, pour mon plaisir personnel. »

— Friend, reprit-il, c'est d'accord. Voici les deux personnes que je souhaiterais faire abattre.

*

* *

Un sifflement insistant provenait du terminal, Smith décrocha son téléphone et, appuya sur la touche de la ligne reliée aux émetteurs de Chiun et Remo.

— Oui, Remo ?

— Smitty, nous le tenons.

— Il n'est pas mort, au moins ?

— Il n'a jamais été vraiment vivant. Il s'agit de ce vieux Friend, le micro-processeur qui parle comme un homme.

— Friendship, International, j'aurais dû m'en douter.

— *Idem* pour moi. Il se trouvait dans cet ordinateur du sous-sol de la banque. Les employés m'ont confié que l'agence InterFriend, chargée de leur sécurité, le leur avait fourni. Mais nous avons retiré de la machine tout-ce qui pouvait être intéressant pour vous l'apporter.

— Bien. Non..., attendez, déclara Smith subitement.

Il regarda son écran. Des données s'affichaient en bloc sous ses yeux écarquillés.

— Remo. Ne rentrez pas tout de suite. Friend servait uniquement d'intermédiaire. Il s'agirait d'un complot manigancé par les services secrets britanniques et suédois.

— Sans blague ?

— Je l'apprends en même temps que vous. Notez ceci.

Smith déchiffra deux noms et leurs adresses respectives.

— Vous avez noté ? Tâchez de les trouver et de les interroger. Il nous faut découvrir le site de lancement.

— Et les morceaux de l'ordinateur ?

— Vous me les envoyez. Je les ferai analyser ici.

— Entendu, Smitty. C'est comme si c'était fait.

CHAPITRE XXIV

Le général de division Gunnar Rolwing était un héros pour son pays. Le Suédois moyen le surnommait d'ailleurs le « Pacificateur à la crinière d'acier ». Les gens l'adoraient et certains – même les plus pacifistes – l'enviaient secrètement. Le général Gunnar Rolwing avait accompli l'impensable pour un militaire de carrière suédois.

Il avait non seulement livré bataille mais aussi gagné celle-ci. Et, le plus étonnant, c'est que le général Rolwing s'était battu contre l'effroyable ours du Nord, le Russe.

À vrai dire, il ne s'agissait pas d'une véritable bataille. Une échauffourée. Un incident, tout au plus. Mais nul ne pouvait nier que Rolwing avait défendu avec succès les côtes escarpées de la Suède contre l'ours soviétique et que l'ours n'avait pas riposté.

Rolwing était le premier officier suédois à se battre depuis les guerres napoléoniennes. Personne n'aurait donc commis l'indélicatesse de remarquer que la « Bataille du Port de Stockholm » – comme on l'appelait – ne résultait que d'une erreur d'appréciation du général. Lequel avait ordonné à ses troupes de battre en retraite, face à un sous-marin espion soviétique qu'il avait aperçu sous la proue du garde-côte qu'il commandait.

Mais le sous-marin ne se trouvait pas sous la proue. Il était tapi sous la poupe.

L'ombre que Rolwing avait aperçue n'était autre qu'un bidon de pétrole.

Lorsque le garde-côte fit machine arrière il percuta le sous-marin espion, lequel se brisa comme une coquille d'œuf et sombra immédiatement sans aucun rescapé ; ce qui embarrassa l'Union soviétique face au monde entier.

Le navire du général Rolwing sombra aussi, en perdant la moitié de son équipage. Mais le « Pacificateur, à la crinière d'acier » qualifia cela de « niveau de pertes acceptable, compte tenu de l'amplitude du combat » dans le rapport qu'il soumit au Premier ministre.

Une semaine plus tard, il confia à ses camarades :

— Mener ses hommes dans un combat mortel est très bon pour le moral. D'autres officiers devraient également avoir cette chance. Qui

sait, la Suède sera peut-être engagée dans un conflit mondial, d'ici un siècle ?

— Ou d'ici deux, observa un lieutenant.

— C'est vrai, concéda le général.

Et depuis lors, la vie souriait au général Rolfig. Le gouvernement avait augmenté sa solde de plusieurs milliers de couronnes et lui avait fait construire une maison de campagne dans les pâturages vallonnés du Småland. Les adolescentes nubiles et blondes comme les blés lui demandaient sans cesse des autographes en public et s'occupaient de lui en privé, comme seules les Suédoises savent le faire.

En l'espace d'une nuit, le général Rolfig était donc passé du statut de gaffeur à celui de sauveur de la nation. L'absence de représailles de la part des Russes inquiéta quelque peu le général, mais il jouissait d'un tel succès populaire qu'il n'avait pas le temps de s'y attarder. Six mois après la « Bataille du Port de Stockholm », il recevait encore des décorations, des présents, et son appartement dominant le Kungstadsgården ne désemplissait pas de lycéennes lui prodiguant mille bontés.

S'il avait su, ce jour-là, qu'un avion des Scandinavian Airlines transportait le dépositaire d'une tradition bien plus ancienne que la neutralité suédoise, Rolfig aurait sans doute quitté sa terre chérie pour demander asile dans un pays plus sûr. Quand bien même c'eût été l'Union soviétique.



Lorsque le secrétaire le fit enfin entrer dans le bureau du Premier ministre au 10, Downing Street à Londres, Lord Guy Philliston, responsable de la Source (un service de contre-espionnage britannique ultra-secret) se hâta d'éteindre sa pipe, dont le fourneau portait l'effigie d'Ann Boleyn, et la glissa dans la poche de sa veste. Cela n'aurait guère été convenable de se présenter avec le visage d'Ann Boleyn dans la bouche.

La Dame de fer l'accueillit cordialement, affichant ce sourire de barracuda si caractéristique.

— Ravie que vous soyez venu, dit-elle en l'invitant à s'asseoir. Votre rapport est sur mon bureau.

Elle consulta celui-ci puis, ôtant ses lunettes, elle ajouta :

— Plutôt extravagant, n'est-ce pas, lord Guy ?

— Ah, madame le Premier ministre, je me rends bien compte de... du caractère peu orthodoxe de l'affaire. Mais je confirme tout ce qui est... écrit dans ce rapport.

— Je vois.

Elle chaussa de nouveau ses lunettes et feuilleta le rapport – ou fit mine de le faire.

Le Premier ministre évoquait une maîtresse d'école, avec sa coiffure de matrone et ses manières condescendantes. Le responsable de la Source savait pertinemment qu'elle ne lisait pas un iota du rapport, elle souhaitait seulement le mettre mal à l'aise. Elle laissa tomber le rapport sur le bureau et s'adossa à son fauteuil. La pièce baignait dans une lumière diffuse et évoquait, aux yeux de lord Guy, un confortable salon de grand-mère, quelque part dans le Dorset.

— Reprenons les faits, dit-elle. Il y a eu cette coïncidence extraordinaire de deux chutes de météores aux environs de la capitale américaine. Selon nos agents aux États-Unis, le Président, après avoir curieusement disparu, a refait surface pour annoncer qu'il maîtrisait je ne sais trop quelle crise.

« Impossible de savoir de quoi il retourne, bien que leurs chefs d'état-major aient eux aussi disparu de la circulation et que leur système NORAD ait été mis en alerte. Ensuite, c'est un quartier de New York qui est détruit et voilà qu'on nous sert une explosion de conduite de gaz. »

— C'est un peu léger, reconnut lord Guy.

— Quelle réflexion cela fait-il naître en vous ? s'enquit le Premier ministre en tapotant son crayon sur le bord de son bureau.

— Que les Américains ont subi une attaque.

— Sans doute, mais par qui ? Voyez-vous, votre rapport manque curieusement d'informations sur ce point.

— Nous pouvons écarter les Soviétiques et la Chine populaire.

— Et en vertu de quoi, mon cher, élimineriez-vous les principaux ennemis appartenant au monde communiste ?

— Ils n'oseraient pas, par peur des représailles. En outre, nos services nous assurent qu'aucun pays ne se trouve en état d'alerte à l'heure actuelle. Un agresseur n'aurait guère ce type d'attitude peu prudente.

— Le raisonnement se tient, évidemment.

— Nous sommes face à un élément rebelle. Aucun leader

nationaliste ne tenterait pareille folie.

— J'entends bien. Et voilà qui m'amène à la question suivante. À quoi les Américains doivent-ils faire face, au juste ?

— Un missile non nucléaire quelconque. Je pencherai pour l'Amérique centrale ou une nation d'Amérique latine. C'est la seule possibilité. Sinon, les Yankees auraient déjà riposté. Donc l'agresseur se trouve trop près de leurs frontières, pour qu'ils encourent le risque de retombées nucléaires.

— L'idée est séduisante. Mais qui ?

— Je vais faire tout mon possible pour le découvrir, si madame le Premier ministre m'y autorise.

— Bien. Et je vais vous charger d'une autre tâche. Nous devons mettre la main sur cette arme. Elle doit être très puissante pour effrayer les militaires américains à ce point.

— Si nous pouvons mettre la main sur cette arme, reprit le Premier ministre, après un petit silence, l'équilibre des forces reviendra en Angleterre. D'où il n'aurait jamais dû partir.

— Un retour aux temps glorieux de l'Empire, hum ?

— Épargnez-moi le couplet à la Kipling, je vous prie. Tant que nous serons forcés d'exister à l'ombre des deux super-puissances, nous ne serons pas en sécurité. Toute l'Europe réclame le désarmement, mais on ne l'obtient pas par simple traité. Et cette arme qui déboussole tant les Américains pourrait bien forcer au désarmement unilatéral.

— Je m'étais laissé dire que vous étiez favorable au nucléaire.

— Jusqu'à ce qu'on trouve mieux. Et c'est le cas, semble-t-il, déclara-t-elle en lui décochant son sourire de barracuda.

Lord Guy lui rendit son sourire.

— Je comprends tout à fait, dit-il en se levant.

Une fois dans son véhicule, lord Guy se dit qu'il avait oublié d'informer le Premier ministre que l'agence de presse lobynienne, TANA, venait encore de publier un appel aux représailles contre la Grande-Bretagne. Le colonel Intifadah n'avait sans doute pas encore digéré la fermeture de son ambassade populaire à Londres et le renvoi du personnel diplomatique, surpris dans une tentative d'assassinat des Lobyniens dissidents.

« Oh, la barbe ! », songea-t-il. « Les Lobyniens passent leur vie à proférer des menaces. » Cela n'aurait probablement pas plus de conséquences que les autres fois. Il décida de ne pas en parler. Rien

que pour cette fois-ci.

CHAPITRE XXV

Le taxi déposa Chiun à l'adresse fournie par Smith, dans le quartier de Gamla Staden, non loin du palais royal.

Le Maître de Sinanju s'introduisit dans l'immeuble et grimpa de sa démarche aérienne l'escalier en fer forgé. L'expression de son visage donna la chair de poule à une mère de famille qu'il croisa au douzième étage.

Chiun sillonna le couloir en souplesse, jusqu'au numéro indiqué. Il ne prit même pas la peine de frapper et, dans son élan, défonça la porte.

Le général de division Gunnar Rolwing détourna le regard d'un tendre visage de mineure, dont il venait de faire connaissance. Il aperçut un frêle Oriental d'un âge avancé, vêtu d'un kimono écarlate et arborant une expression si féroce qu'il faillit en restituer son déjeuner.

Les yeux du vieil Oriental flamboyaient de rage.

— Malheur aux Maîtres de Sinanju, que je sois forcé de venir dans cette contrée blanche, gémit-il. Car ce pays est le plus blanc des pays blancs, avec des gens pâles, aux yeux ronds et blancs, tout comme leurs cheveux.

— Quoi ? Mais qui... ? balbutia Rolwing.

Chiun pointa un ongle long et courbe, en signe d'accusation.

— Osez nier que les rois que connut l'histoire de ce pays blanc aient jamais engagé un assassin à la peau correctement teintée !

— Le roi... assassin ? marmonna Rolwing, en s'éloignant de la fille aux formes généreuses qui, pudiquement, réajusta son pull-over.

— Et voilà que vous accumulez les insultes, ragea Chiun, alors que j'avais promis à mon empereur de protéger son peuple des dangers extérieurs, un de vos semblables m'aura fait mentir !

— Je ne comprends pas un traître mot...

— C'est que nous allons voir. Vous allez payer cher pour m'avoir fait venir dans cette contrée de barbares aux cheveux blancs, dont les femmes sont pulpeuses comme des vaches laitières.

La pulpeuse en question saisit l'allusion et alla s'enfermer dans la

chambre à coucher.

— Et maintenant, je ne vous poserai qu'une seule question. Parlez-moi de ces locomotives qui tombent du ciel.

— Je n'y comprends vraiment rien, répéta Roling.

— Vous comprendrez sans doute lorsque vos membres écartelés seront rassemblés pour être mis en terre, entonna Chiun, en montant dans les aigus. Je parle des KKV qui s'écroulent sur ceux que j'ai fait le Serment de défendre.

— J'ignore à quoi vous faites allusion, insista Roling, en glissant une main entre les coussins de son divan, où il gardait toujours un 9 mm. Il y a beaucoup de cambriolages en Suède.

— Vous êtes l'acheteur de l'une de ces locomotives ! tonna Chiun, en s'avançant.

— Non... non, protesta Roling en saisissant son revolver.

— Vous niez votre perfidie ?

— Oui, prononça Roling, malgré lui.

Chiun s'arrêta, hésitant. L'homme semblait sincère. Mais Smith a découvert sa félonie. D'ordinaire, Smith ne se trompait jamais.

— Je dispose de renseignements affirmant le contraire. Pourquoi les aurais-je obtenus, si vous n'étiez pas coupable ?

— Je suis un héros militaire. J'ai des ennemis. Sans doute vous auront-ils trompé.

Le général finit par avoir le revolver en main. Du pouce, il libéra le cran de sécurité.

— Je ne peux pas *ne pas* vous tuer si vous êtes coupable, rétorqua Chiun. Je vous laisserai la vie sauve, si je suis convaincu de votre innocence.

Roling eut une grimace sardonique et braqua le Lahti sur le visage féroce de l'Oriental. Il appuya sur la détente.

Rien ne se produisit. Le revolver se déchargea. Il y eut une étincelle et sa main se détendit. Mais le frêle vieillard demeura immobile. Roling tira une seconde fois.

Seul le duvet de la barbiche de l'Oriental parut vibrer. Ainsi que les pans de son kimono. Un peu comme s'il avait remué. Mais sans faire le moindre mouvement. En réalité, Roling ne comprit jamais qu'en une fraction de seconde – le temps de battre des paupières sous le coup de feu – le Maître de Sinanju s'était écarté pour esquiver la balle avant de reprendre sa position initiale.

Rolfing fut envahi par la nausée. Son pistolet chargé de balles neuves ne pouvait pas faire des ratés. Il comprit qu'une malédiction planait sur lui et décida de mourir de sa propre main plutôt que d'affronter la furie de cet incroyable individu.

Il dirigea le 9 mm vers sa tête.

Aaaiiiee !

Le cri provint du vieil Oriental. Sa puissance brisa toutes les vitres de la pièce. Le général Rolfing se figea, le doigt sur la détente.

Soudain, le vieux bondit avec légèreté, les pans de son kimono se déployant telle une fleur éclos, laissant apparaître ses jambes malingres.

« Comment le Chinetoque peut-il défier la pesanteur avec une telle grâce ? » se demanda Rolfing.

Au même moment, une sandale vint percuter sa tête avec la nervosité vélocité d'un cobra.

Le coup partit et la balle alla se loger dans la porte de la chambre. La blonde poussa un cri et quitta l'appartement en courant.

La main de Rolfing était comme paralysée. Un filet de sang coula le long du doigt sur la détente. Il laissa échapper un chapelet de jurons.

— Je ne vous avais pas donné la permission de mourir, déclara l'Oriental d'un ton sévère et menaçant. Lorsque j'aurai fini de vous interroger, vous pourrez mettre un terme à votre existence inutile. Mais pas avant.

— Pitié ! sanglota le sauveur de la Suède, tandis que le vieillard s'approchait, tendant ses mains aux ongles acérés.

Il sentit ces doigts délicats le saisir au lobe de son oreille droite. Ce fut tout. Il manqua s'évanouir.

— Je veux la vérité, ordonna l'Oriental.

— Je ne sais rien.

Les doigts pressèrent le lobe de l'oreille. La douleur était si intense qu'elle parcourut le corps de Rolfing jusqu'à la pointe des pieds.

— Je veux la vérité !

— Je ne sais rien !

La douleur s'accroissait. Rolfing se courba dans une position fœtale. Il se mordit la langue jusqu'au sang. Les larmes se mirent à couler le long de son visage. Il ne souhaitait plus qu'une seule chose. La mort.

— Je vous laisse une dernière chance.

— Je... ne sais... rien.

Une incisive se brisa sous la pression de sa mâchoire contractée. Il la recracha dans un spasme.

Soudain, la pression des doigts cessa.

— Vous avez dit la vérité, déclara le vieil Oriental, une note perplexe et légère dans la voix.

— Oui, oui. Je ne sais rien. Laissez-moi, je vous en conjure.

Les doigts délicats effleurèrent le lobe de son oreille et le général Rolfig hurla. Mais tout en hurlant, son corps se sentit soulagé. La douleur avait subitement disparu.

Il ouvrit les yeux.

— J'ai dû commettre une erreur, déclara l'Oriental d'un ton sec.

— Ayez la bonté de vous en aller, supplia Rolfig.

— Mais ne le prenez pas de haut, espèce de vermisseau tout blanc. Vous êtes sans doute innocent dans cette affaire, mais votre pays est coupable d'ignorer les Maîtres de Sinanju. Parlez-en à vos dirigeants actuels. Car quiconque n'a pas la protection des Sinanju peut un jour se retrouver face à eux. C'est tout ce que j'avais à dire.

Le général Rolfig regarda le vieil homme s'en aller d'un pied léger, tout en se demandant ce que pouvaient bien être ces fameux Sinanju. Il décida de le découvrir dès que possible. C'était capital, semble-t-il. Mais il avait d'abord hâte de découvrir si ses jambes allaient le soutenir lorsqu'il se relèverait.

CHAPITRE XXVI

Au 10, Downing Street, on apprit à Remo qu'il venait juste de manquer le directeur de la Source.

— On m'a dit la même chose à son bureau, se plaignit-il.

Le secrétaire haussa un sourcil :

— Je doute fort qu'ils vous aient renseigné à ce sujet.

De rage, Remo arracha le fameux heurtoir en cuivre.

— Il n'est pas permis d'emporter des souvenirs, bredouilla le secrétaire, réprimant un frisson d'horreur.

Remo prit le heurtoir entre ses dents et tira de nouveau. L'objet se sépara en deux. Il en garda un dans la main et cracha l'autre au visage du secrétaire.

— Ne le prenez pas sur ce ton, prévint-il. Je ne suis pas d'humeur.

— Je m'en serais douté.

— Je répète. Où est-il parti ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Mais je puis vous dire qu'il conduisait une Citroën noire.

— Vous n'avez rien de plus précis ? Des signes distinctifs ?

— Plutôt grand. Cheveux blonds tirant sur le roux. Yeux plutôt bleus.

— Plutôt mince comme description. La moitié des habitants de ce rocher humide correspondent à ce signalement.

Remo compressa le morceau de cuivre qu'il tenait et le fourra dans la main du secrétaire.

— Aïe ! s'écria l'autre, en laissant tomber l'objet.

C'était brûlant. À cause du frottement.

— Alors, j'attends, s'impatiente Remo, en tapant du pied.

— Il fume la pipe. Une meerschaum. Le fourneau représente Ann Boleyn.

— Qui est-ce ?

— Je présume que vous êtes américain.

— Gagné ! C'est une actrice célèbre ? Je l'ai peut-être vue au cinéma ?

— Cela m'étonnerait, répliqua le secrétaire en lui claquant soudain la porte au nez.

Remo allait saisir la poignée, mais il se ravisa.

— Qu'ils aillent se faire voir, tiens !

Il décida de sauter dans un bus à impériale, car il s'était remis à pleuvoir et il en avait marre d'être trempé chaque fois qu'il allait quelque part dans ce fichu pays.

Les bureaux de la Source étaient situés au-dessus d'une pharmacie, non loin de Trafalgar Square. En Grande-Bretagne, le secret était bien gardé, mais n'importe quel autre service d'espionnage savait ce que le bâtiment dissimulait.

Ils attendaient Remo, lorsqu'il grimpa au second.

— Revoilà notre loustic de tout à l'heure !

Remo lança un regard par-dessus son épaule avant de comprendre qu'ils parlaient de lui.

L'homme qui avait prononcé la phrase appuya sur un bouton d'interphone, Remo croisa tranquillement les bras, en attendant les gardiens qui, inévitablement, se précipiteraient vers lui.

Les individus arboraient des costumes sortis tout droit d'un tailleur de Bond Street. Leurs revolvers étaient des Beretta. Des fans de James Bond, sans doute.

Remo n'offra aucune résistance mais demanda froidement :

— Vous vous souvenez de moi ?

Les Beretta se mirent à trembler. L'un des hommes, sans le vouloir, porta sa main à l'œil, où il avait une ecchymose. Un second verdict. Le troisième, prudent, recula.

— Oui, apparemment. Maintenant, si personne ne veut bisser la petite séance de tout à l'heure, je pense que nous pourrions trouver un terrain d'entente.

D'une voue hésitante, l'homme assis au bureau prit la parole :

— Qu'avez-vous en tête, au juste ?

— Ce lord Guy je ne sais quoi. Je veux le voir cinq minutes. C'est tout.

— Il n'est pas là, s'empressa de répondre l'un des vigiles.

Un individu plutôt grand, aux cheveux blonds tirant sur le roux,

fumant une pipe dont le fourneau avait la forme d'une tête de femme, passa la tête dans l'embrasure d'une porte sur laquelle était affiché « PRIVE ».

— Dites donc les gars, s'enquit-il, à quoi jouez-vous ? Capturez-moi ce type illico ! Entendu ?

Remo se tourna vers celui qui lui avait menti sur la présence de lord Guy.

— Vous n'avez pas dit la vérité.

— Ce n'est pas ma faute. Ce sont les ordres, dit-il d'une voix faiblarde.

— Vous savez quoi ? Je passe l'éponge si vous débarrassez le plancher. D'ailleurs, c'est sans doute l'heure du thé.

L'homme quitta la pièce sans broncher.

— Plutôt accommodant, remarqua Remo. Et vous, maintenant ?

— Cinq minutes seulement, proposa l'un des deux individus.

— Peut-être six, répondit Remo.

— De quoi parlez-vous ? s'exclama lord Guy Philliston. Ce type est dangereux. Je ne peux pas le recevoir.

— Nous ne pouvons rien faire contre lui, monsieur.

— Cela ne prendra que six minutes. Peut-être sept, promit Remo.

— Compte là-dessus et bois de l'eau fraîche ! rétorqua lord Guy en claquant la porte.

— Cet homme ne me laisse guère de choix, soupira Remo, menaçant. Je vais tâcher d'être le plus bref possible.

Il fit claquer ses mains. Tout le monde battit des paupières. En un clin d'œil, il avait disparu.

Les deux agents armés de la Source levèrent les yeux. L'Américain aux poignets épais et aux manières arrogantes n'avait pas grimpé au plafond. Pas plus qu'il ne s'était esquivé par une porte dérobée. Il ne restait plus que la cage d'escalier.

S'armant de courage, les deux agents gagnèrent l'escalier en rampant. Il y faisait très sombre et l'endroit n'avait rien d'engageant. Ils se penchèrent et scrutèrent l'obscurité.

Des yeux morts et ténébreux les fixèrent :

— Hou ! fit Remo, en haussant à peine le ton.

Les deux comparses poussèrent un cri et bondirent.

Avant même de retrouver l'équilibre, ils furent attirés dans la cage d'escalier béante et perdirent connaissance.

L'homme assis au bureau demeura stoïque lorsque Remo passa devant lui.

Sans frapper, Remo entra dans le bureau de lord Guy.

L'autre se leva, furieux. N'ayant pas d'arme à portée de main, il lança sa pipe. Remo l'attrapa par le fourneau et s'avança vers le bureau.

— Cela doit être affreusement brûlant, sourit lord Guy.

— Ann Boleyn ? s'enquit Remo.

— Tout à fait.

— Je pense avoir vu l'un de ses films.

— C'est peu probable.

— Alors, je dois confondre, dit Remo en transformant le fourneau en cendres chaudes d'une simple pression des doigts.

Il déposa les restes dans la paume de lord Guy, et d'une main, Remo lui serrait le poignet, de l'autre, il l'obligeait à replier ses doigts sur les cendres chaudes.

— Je suis un homme pressé, lança Remo, l'air dégagé.

— Oui, bien sûr. Pitié, pitié.

— Je veux des réponses. Vous seul pouvez me les fournir.

— Je vous en prie. Ça brûle.

— Parlez-moi de ces locomotives, pourquoi tombent-elles du ciel ?

— Parce qu'on les y a propulsées ? hasarda lord Guy.

— Mauvaise réponse, commenta Remo en comprimant davantage les doigts de lord Guy.

— Aiiiiie !

— Essayons encore. Vous ne seriez pas derrière ce truc de lancement magnétique.

— Je ne sais pas de quoi vous par... Aiiiiie !

— Je peux serrer davantage encore.

— Je peux hurler plus fort, mais je ne puis vous dire ce que je ne sais pas.

Remo fronça les sourcils. Et si cet homme était sincère ? D'ordinaire, les gens étaient trop heureux d'avouer lorsqu'il employait

ce genre de technique. Mais si lord Guy était le chef d'un service top secret d'espionnage, il avait dû subir un entraînement. « Il joue la comédie », songea Remo, avant de passer à l'autre main.

Lord Guy Philliston secoua les cendres chaudes de sa paume brûlée et souffla dessus. Lorsqu'elle eut refroidi, il se mit à la lécher.

— Je vais être plus précis, dit Remo. Tâchez de l'être, vous aussi. J'attends que vous ayez fini de vous lécher.

— J'ai fini, j'ai fini, répondit lord Guy, affolé.

— On est en train de bombarder l'Amérique.

— Oui, je sais.

— Bien. Nous progressons.

Remo réalisa soudain qu'il n'avait pas encore commencé avec l'autre main. Peut-être que ce type fonctionnait à l'envers. Moins on le torturait, plus il parlait. Remo haussa les épaules et se mit à lui comprimer la main.

— Puisque vous en savez tant que ça, vous pouvez peut-être me dire d'où cela provient.

— D'Amérique latine.

— Étrange. On m'avait dit que cela provenait d'Afrique.

— Peu probable. Quel pays africain pourrait élaborer une arme aussi effroyable ?

— Je vous retourne la question pour l'Amérique latine.

— Aucune idée, mais vous trouverez dans ce tiroir un exemplaire du rapport que j'ai soumis au Premier ministre.

Remo découvrit en effet plusieurs pages dactylographiées, qu'il parcourut rapidement.

— Il y est inscrit que vous n'avez aucune idée de l'arme en elle-même ni de ce qu'il se passe exactement.

— Tout à fait.

— Mais ce qui est néfaste pour les États-Unis peut se révéler positif pour le Royaume-Uni.

— Mais non, nous sommes alliés !

— Et vous n'êtes pas impliqué dans cette affaire ?

— Non, évidemment, répliqua lord Guy, indigné.

— On m'a dit le contraire. Qui pourrait faire courir une telle rumeur sur vous ? s'enquit Remo, en le regardant droit dans les yeux.

— La liste des suspects est longue. Des Irlandais aux Soviétiques, en passant par les Chinois ou les Lobyniens.

— Les Lobyniens ? Quel compte ont-ils à régler avec vous ?

Lord Guy lui relata les incidents de l'ambassade de Lobynie à Londres, survenus quelques années auparavant.

— Mouais, j'en ai entendu parler, dit Remo.

— Depuis, leur chef, le colonel Intifadah, nous déteste.

— Tout ça n'a rien à voir avec ce qui nous préoccupe.

— Ravi que vous le pensiez. À présent, si vous vouliez bien me lâcher la main ?

— Oh, oui, je suis navré. Écoutez, j'ai dû faire erreur. Je vous prie de m'excuser.

— Pourriez-vous prendre congé, maintenant ?

— Bien sûr.

Une fois à la porte, Remo se retourna :

— Oh... euh... désolé pour la pipe.

— Il n'y a pas de mal, marmonna lord Guy Philliston entre les dents.

Il se demanda comment expliquer cela au Premier ministre. Après mûre réflexion, il décida de ne pas en souffler mot. Il irait faire un tour en Amérique du Sud. S'il n'y découvrirait rien, au moins rentrerait-il bronzé.

CHAPITRE XXVII

Le colonel Intifadah arriva en Jeep dans le tunnel menant à la zone de lancement.

Al-Mudir, dans sa hâte à le saluer, laissa tomber son marteau sur son pied et ne sourcilla même pas.

— Un problème, Al-Mudir ? s'enquit le colonel, aimable.

— Non, frère colonel.

— Si, rectifia Piotr Koldunov, depuis le micro de la cabine de tir. Ils ne peuvent pas séparer les deux locomotives.

Le colonel Intifadah considéra les deux machines à vapeur, accrochées l'une à l'autre :

— Eh bien, faites un tir couplé ! lança-t-il en brandissant un poing vengeur.

— Elles risquent de se séparer en vol, observa Koldunov.

— Peu importe, ça sera une surprise pour tout le monde !



À la base NORAD de Cheyenne Mountain, le radar BMEWS intercepta un engin balistique et tout le système se mit aussitôt en alerte. Le CINCNOAD avertit le Président des États-Unis.

Une fois qu'on lui eut assuré que Washington n'était pas menacé, le Président appela le Dr Harold W. Smith.

Mais la ligne de Smith était occupée. C'était la première fois. Le Président perçut, cependant, une voix douce certifiant que la prochaine livraison serait effectuée dans les délais prévus.

— Ne vous inquiétez pas, dit la voix.

— Que je ne m'inquiète pas ? répéta le Président, pétrifié.

Dans le Maine, une baleine morte échoua sur les côtes rocheuses de Lubec. Ce qui en soi n'était pas si inhabituel que ça. Mais ce qui attira les journalistes (ils se déplacèrent même de Floride), ce fut l'état

du mammifère. Bien que l'événement se soit produit dans les eaux glacées de la baie de Fundy, les trente tonnes du pauvre animal semblaient avoir été cuits dans une gigantesque bouilloire.

Même les représentants de l'Institut de Recherches Océanographiques local se montrèrent perplexes. Officiellement, ils affirmèrent que la baleine avait été victime d'une activité volcanique sous-marine.

Le fait est qu'il n'existait aucun volcan, actif ou non, dans l'Atlantique Nord. Mais les spécialistes préféreraient ne pas s'étendre sur la question, n'ayant pas d'autre explication.

Toutefois, les habitants de Lubec se demandèrent s'il n'existait pas un rapport quelconque entre le sifflement et le puissant jet de vapeur perçus ce matin-là et la baleine cuite. Mais les rapports officiels mirent cela sur le compte d'un brouillard hivernal à la densité peu courante.

Lors de son service religieux de plein air, sous le ciel radieux de la Californie du Sud, le Dr Quinton T. Shiller exhorta ses brebis à plonger la main dans leurs poches.

— Que Dieu vous bénisse, mes frères, entonna-t-il, tandis que la quête allait bon train.

Il se tenait debout devant le symbole de son Église de la Fatalité et de l'Apocalypse Divine : une croix superposée à un champignon atomique.

— Le Jugement Nucléaire Divin est proche. Lorsque viendra la fin et que vous serez face au Tout-Puissant, il vous demandera si vous avez contribué à l'œuvre de son ami proche, Quint Shiller. Ne manquez donc pas cette occasion. On ne sait pas quand il décidera de faire exploser le champignon.

Et comme pour donner crédit à ses propos, des sirènes d'alerte aérienne se mirent à retentir depuis la ville voisine.

— Vous entendez ? déclara le Dr Shiller, en se félicitant d'avoir graissé la patte au gouverneur. Ce jour risque d'être plus proche qu'on ne le croit. Alors passez la monnaie.

Soudain, une sécheresse insoutenable envahit l'atmosphère. Une ombre s'abattit sur l'estrade en pin où se tenait le Dr Shiller, resplendissant dans ses vêtements sacerdotaux blanc et or.

L'estrade fut réduite en miettes sous le poids d'une locomotive skoda de cent seize tonnes. Le Dr Shiller fut tué sur le coup et ses fidèles s'éparpillèrent pour fuir la masse de métal en surchauffe qui venait de tomber.

En l'espace d'une semaine, la congrégation de l'Église de la Fatalité

et de l'Apocalypse Divine qui, jadis, louait Madison Square Garden pour rassembler ses fidèles, n'aurait pas fait deux entrées dans une salle des fêtes de quartier.

Sous les dunes rouges du désert de Lobynie, le colonel Hannibal Intifadah s'écria :

— Chargez le prochain véhicule vengeur ! Allah est avec nous !

CHAPITRE XXVIII

Le général Martin Leiber avait les pieds sur son bureau lorsque le représentant des chefs d'état-major passa la tête dans l'embrasure de la porte.

— Oui, amiral ? fit Leiber, en ôtant ses pieds du bureau.

— Tout va comme vous voulez ?

— Euh... Quelqu'un doit me rappeler. C'est important.

— Je viens de parler au Président. Vous vous souvenez de lui, non ? L'homme qui vous prend pour Dieu le Père ?

— Je n'ai jamais dit ça, amiral Blackbird.

— Il s'impatiente. Je ne pense pas que vous allez pouvoir le tourner en bourrique encore longtemps.

— Amiral, je...

Le téléphone se mit à sonner.

— C'est sûrement votre appel. J'espère pour vous que c'est la réponse que vous cherchez, conclut l'amiral en fermant la porte.

Leiber décrocha.

— Major Cheek à l'appareil.

— Alors ?

— C'est incroyable, général.

— De nos jours, vous savez...

— Nous avons trouvé pourquoi aucun morceau du dernier KKV n'a brûlé en vol. Nous tenons enfin notre piste. Le KKV a été protégé par un matériau américain. Il suffit de retrouver le fabricant pour découvrir l'agresseur !

— Dieu du ciel ! lâcha Leiber avec ferveur. Mais de quoi s'agit-il ?

— Ça s'appelle du carbone-carbone.

— Vous... vous... en êtes sûr ? bafouilla Leiber.

— Absolument, général. L'ennemi l'a fixé grossièrement mais ça a tenu, malgré la vitesse du vol.

— Du carbone-carbone, répéta le général, hébété.

— Affirmatif. Il existe sous d'autres dénominations commerciales. Il coûte très cher et ne se trouve pas chez le quincaillier du coin. Mais je vous fais confiance, avec toutes vos accointances, vous aurez tôt fait de trouver le traître qui a vendu ce matériau à l'ennemi.

— Je crois que je vais me sentir mal.

— Général ?

Leiber raccrocha et, d'une main fébrile, farfouilla parmi les papiers et notes diverses jonchant son bureau. Il lui fallait retrouver le nouveau numéro de téléphone de Friendship, International qu'on lui avait communiqué la veille, la société ayant déménagé aux États-Unis.

Il retrouva enfin le numéro griffonné sur un emballage de plat chinois à emporter et le composa sur son cadran.

— Friendship, International, j'écoute.

— Ah, ce cher vieux Friend. Leiber à l'appareil.

— Vous avez reçu mon message, général ?

— Oui, tout à fait.

— Général, je discerne un degré de tension élevé dans votre voix.

— J'ai attrapé froid, expliqua-t-il dans une toux peu convaincante.

— J'en suis désolé.

— J'ai une proposition à vous faire, Friend.

— Allez-y.

— Je ne peux pas vous en parler au téléphone.

— Mes capteurs sensoriels indiquent que la ligne est sûre. Vous pouvez parler librement.

— Ce n'est pas ça. Je dois vous rencontrer.

— Je crains que cela n'aille à l'encontre des règles de la corporation.

— Écoutez, il y a un bon petit bénéfice à la clé. Quelques... milliards ?

— Vous me tentez mais je ne puis enfreindre cette règle.

— Juste une toute petite fois. S'il vous plaît.

— Désolé, c'est impossible. Faites-moi votre proposition par courrier.

— Votre adresse ? s'enquit Leiber, crayon en main.

— Je n'accepte que le courrier électronique.

— Qu'est-ce que c'est que cette fichue boîte qui n'a pas d'adresse et ou l'on ne rencontre pas les gens ?

— Une société qui génère du profit, conclut Friend.

— Bon sang ! fulmina Leiber. Il m'a raccroché au nez ! Qu'est-ce que je vais faire, maintenant ?



À LaPlata, dans le Missouri, le fermier Elmer Biro fut réveillé en pleine nuit par une détonation supersonique, qui le fit bondir de son lit. Au travers des rideaux de sa chambre, il aperçut une sinistre lumière rouge orangé.

Puis il entendit une série de crépitements. Pas aussi secs que des pétards. Plus sourds, en fait. Il avait déjà entendu ça quelque part mais ne se souvenait pas où.

Elmer Biro quitta sa maison en courant et trébucha dans ses cultures. Plus loin, parmi les silos à grain, une forme rougeoyait et laissait échapper de la fumée. Les crépitements continuaient. Fusil à l'épaule, Biro s'avança vers la fumée.

À la place du silo à maïs s'était formé une sorte de cratère d'où émergeait une forme incandescente. L'air empestait le maïs grillé.

Dès qu'il s'approcha de l'engin qui brûlait encore, Elmer Biro s'arrêta net de transpirer. Il bondit dans sa camionnette et appela le shérif sur la CB.

Mais le shérif ne voulut pas croire à l'histoire de l'OVNI qui avait atterri dans le silo.

Partout en Amérique, les histoires d'OVNI et de météores se mirent à surgir. Mais l'Amérique, ignorant la véritable menace qui planait sur elle, ne fut pas alarmée. Seul le Président savait qu'un inconnu lui avait déclaré la guerre sur tout le territoire.

Les chefs d'état-major réclamaient plus que jamais une cible à abattre, menaçant même de manquer à leur devoir si le Président ne répondait pas sans la moindre équivoque. Et toutes les lignes du Dr Harold W. Smith demeuraient sans cesse occupées.



— Plus vite ! Plus vite ! camarade Koldunov, exhorta le colonel Intifadah. Plus vite vous aurez terminé, plus tôt vous serez chez vous.

— Je dois rentrer les données exactes pour la trajectoire, répliqua-t-il, tandis que les formules mathématiques de son calepin se brouillaient sous ses yeux.

— Et alors ? J'ai encore des tas de machines à envoyer sur les Américains. Je me fiche de l'endroit où elles atterrissent, pourvu qu'elles atterrissent quelque part. Buvez ça, ça va vous requinquer.

— C'est gentil à vous, répondit Koldunov en prenant le verre que lui tendait le colonel.

Il l'avalait d'un trait, avant de comprendre que ce n'était que de l'eau et non de la vodka.

« Bien sûr, songea-t-il bêtement, ces sacrés musulmans ne boivent pas. » Pourtant, l'eau avait une saveur intéressante.

— Nous sommes sur le point de charger la prochaine machine, reprit Intifadah, sourire carnassier aux lèvres. Venez, vous devez ouvrir la culasse.

— Oui, oui, bien sûr. J'allais oublier, bredouilla Koldunov en trébuchant.

Cramponné à la console d'acier, il regarda au travers du plexiglas. La zone de lancement se brouillait sous ses yeux.

— Laissez-moi vous aider, mon frère, proposa le colonel.

Pour clarifier ses idées, Piotr Koldunov secoua la tête. Le clavier dansait sous ses yeux. Il s'appuya contre le mur. Quel était donc le premier numéro de la combinaison ? Ah, oui. 4.

Piotr Koldunov composa le code avec soin, déverrouilla le système hydraulique et attendit le bruit familier du sas qui s'ouvre. Rien ne se produisit.

Il alla voir le sas. Bizarre. Il était ouvert. Koldunov était-il surmené au point d'en devenir sourd ?

Pendant ce temps, Intifadah griffonnait sur un calepin. Koldunov l'aperçut en se retournant. « Par la barbe de Lénine ! » songea-t-il, en employant un juron fort prisé de son grand-père, « comment ai-je pu me laisser berner ? »

C'est alors que la pièce se mit à tourner comme un manège de chevaux de bois et l'obscurité l'enveloppa dans sa douce chaleur.

« La boisson, bien sûr ! » se dit-il. « Je suis un imbécile ».

— L'arme de la terreur de tous les temps nous appartient ! tonna le colonel Intifadah.

— Vive le frère colonel, leader de la révolution ! répondirent les techniciens à l'unisson. Vive le colonel Intifadah !

— Non, ne chantez mes louanges ! beugla l'autre, en levant un poing vengeur. Chantez plutôt la mort de l'Amérique. Mort à l'Amérique ! Mort à l'Amérique !

Et les paroles vibrèrent dans le tube béant de l'accélérateur électromagnétique. « Mort à l'Amérique ! »

*

* *

Smith décrocha au signal sonore, sans pour autant quitter l'écran des yeux. La livraison de Stinger venait juste de quitter Peshawar en caravane.

— Smitty ? C'est Remo. Quelque chose cloche. Les services secrets Britanniques n'ont rien à voir dans cette affaire.

— Vous en êtes certain ?

— Tout à fait.

— Je ne comprends pas.

— Je les tiens d'une source en chair et en os. Pouvez-vous en dire autant ?

— Si vous insinuez que l'ES Quantum 3000 se trompe, Remo, se défendit Smith d'un ton sec, je puis vous certifier qu'à l'instant où je vous parle je découvre sous mes yeux une livraison d'armes illégales, que nous n'aurions jamais pu empêcher avant l'installation du système.

— Smitty, vous me faites penser à...

— Remo, je dois raccrocher. Un conflit vient d'éclater à Gibraltar. Il peut s'agir de terroristes nucléaires. Restez sur la fréquence. Je risque de vous y envoyer.

— Et le lanceur magnétique ? Et les locomotives ? Vous vous en souvenez ?

— Ils peuvent attendre.

Smith raccrocha et prit un flacon de médicaments dans son tiroir à

pharmacie. Il avala deux pilules rouges sans eau et s'adressa avec ferveur à l'ordinateur :

— Je ne sais pas comment nous pouvions nous débrouiller sans vous, ES Quantum 3000.

— Ravi de vous rendre service, Dr Smith.

*

* *

— Salut, frère colonel.

— Mon cher Friend, j'aimerais pouvoir vous consacrer un peu de temps, mais je suis occupé à exécuter quelques-uns de mes sympathisants. D'ailleurs, j'attends des nouvelles sur la mission des deux assassins. C'est long.

— Patience, frère colonel. De mauvaises nouvelles d'Amérique ?

— Oui ! Comment l'avez-vous su ?

— Vos locomotives n'ont atteint aucune cible significative. La situation vient de s'afficher sur mon écran.

— J'ignorais que vous saviez ces choses-là !

— Ne vous inquiétez pas. La discrétion est le mot d'ordre de notre organisation. J'appelais justement pour vous apporter une solution.

— Vous pouvez me fournir des armes nucléaires ? Un missile, peut-être ?

— Hélas, non. En ce moment je n'en ai pas en stock. Imaginez plutôt que la machine que vous propulsez contienne une grosse quantité de gaz asphyxiant.

— Du gaz ? Bien sûr ! J'aurais dû y penser plus tôt ! C'est encore mieux que l'arme nucléaire. Peu importe où je frappe, tout le monde mourra. Jusqu'ici je n'ai réussi à tuer qu'un prédicateur et une vache laitière, malgré les sommes astronomiques engagées.

— Je puis vous fournir deux solutions chimiques inoffensives qui, une fois mélangées, feront des ravages. Ce sera très cher, en revanche.

— Votre prix sera le mien.

— J'adore traiter avec vous, mon cher colonel.

*



Leiber joignit les mains pour murmurer quelques bribes de prière. Puis il embrassa une dernière fois les étoiles de son casque de combat et le vissa sur la tête. Il prit ensuite son vieux 45 automatique et l'enfouit dans la bouche.

Le téléphone se mit à sonner. « Trop tard », songea-t-il.

Mais l'appel de cet appareil qui avait fait son succès était trop grand. Il ne put s'empêcher de décrocher.

— Mes respects, général Leiber.

— Friend ? Euh... Que voulez-vous ?

— J'ai réfléchi à votre proposition et je pense être prêt à vous rencontrer.

Leiber laissa tomber l'automatique.

— Oh, merci, merci, merci ! Où ? Quand ? Comment ?

— Du calme. J'ai d'abord besoin de gaz asphyxiant.

— Oh... mon Dieu.

— Général ?... Allô ?

— Oui, répondit-il dans un murmure.

— Vous pouvez me livrer ?

— Je m'en charge personnellement, si vous le souhaitez.

— Inutile. Il vous suffit de l'envoyer à un point de transbordement. Je m'occupe du reste.

— Entendu. Quand nous rencontrons-nous ?

— Lorsque le cargo atteindra sa destination finale.

— J'attends votre coup de fil, dit Leiber en raccrochant, soulagé que le destin lui ait offert une seconde chance.



Un avion de la corporation InterFriend vint charger les trois conteneurs en forme de cercueils au Canada. Comme prévu, ils attendaient dans une zone désertique.

— C'est drôle, dit le pilote.

— Quoi ?

— Je vois trois caisses. Il y en avait deux de prévues.

— Je les charge, oui ou non ?

Le pilote haussa les épaules :

— S'il en manquait une, ce serait gênant. Mais une en trop, pas de problème. Allez, charge-les.

L'équipier poussa la troisième caisse dans la soute et elle heurta la carlingue.

— Fais gaffe ! Qui sait ce que ça contient, ces trucs-là ?

Dans la troisième caisse, le général Martin S. Leiber reprit sa respiration. Dans sa hâte à transporter les composants gazeux à bon port, il en avait oublié de prendre de la nourriture pour le voyage. Et il avait déjà faim.

Lorsque Friend apprit que le chargement s'était effectué, il rentra en contact avec un négociant en masques à gaz sur la ligne 3, dont il parvint à racheter le stock. Puis il rafla les réserves de toutes les organisations de santé publiques ou para-publiques, histoire lorsque la première locomotive à gaz s'abattrait de faire monter les prix.

Tout marchait comme sur des roulettes Chiun n'avait cependant pas fait son rapport depuis Stockholm et celui qui s'appelait Remo refusait de répondre aux appels urgents du D^r Smith, lui enjoignant de prendre immédiatement l'avion pour Gibraltar. Mais Friend contactait déjà d'autres chefs d'État, désireux de s'offrir les services des deux meilleurs assassins de l'histoire contemporaine.

CHAPITRE XXIX

Remo ouvrit la porte à toute volée. C'est un Smith hagard, avec une barbe de plusieurs jours, qui les accueillit.

— Remo ! Dieu merci vous voilà ! J'ai essayé de vous joindre tous les deux. Qu'est-il arrivé à vos émetteurs ?

— Ils doivent être en panne, répondit Remo, évasif. Quoi de neuf ?

— Situation critique à Gibraltar. Les terroristes menacent de tout faire sauter à la bombe à hydrogène.

— Vraiment ? observa Remo, calmement.

De son côté, Chiun s'adressait à l'ES Quantum 3000 :

— Salut, machine.

— Salut, Maître de Sinanju. Vous avez fait bon voyage ?

— J'y ai appris quelque chose de capital.

— Quoi, par exemple ?

— Que les gens peuvent mentir. Mais jamais pour des prétextes valables. Et il ne faut jamais se fier aux machines.

— Je ne vous suis pas. Soyez plus précis.

— Que dites-vous, Chiun ? intervint Smith, en fronçant les sourcils.

— Je crois qu'il essaye de vous dire quelque chose, Smitty, dit Remo. Mieux vaut l'écouter.

Chiun reprit la parole, sans pour autant quitter l'ordinateur des yeux.

— J'ai interrogé le Suédois, empereur Smith. Sous la contrainte, il m'a confié qu'il n'avait rien à voir avec les locomotives.

— Impossible ! ES Quantum 3000, expliquez-lui, voyons.

Friend chercha dans sa mémoire la meilleure défense disponible. Mais il était si préoccupé par les profits qu'il n'avait pas eu le temps d'implanter un système de défense dans cette nouvelle unité d'accueil. Aussi, lorsque le Maître de Sinanju retira la prise, Friend n'eut d'autre recours que d'effectuer un transfert de données immédiat dans l'unité auxiliaire de Montréal.

— Il l'a débranché ? s'écria Smith, horrifié. Il risque d'avoir effacé

toute la mémoire. Et le conflit de Gibraltar ? Des semaines de travail qui partent en fumée !

Smith s'affala dans son fauteuil et voulut avaler ses petites pilules rouges. Mais Remo lui arracha le flacon des mains et le pulvérisa dans sa paume.

— Vous feriez mieux d'écouter Chiun, Smitty. Le général suédois est innocent. Tout comme les services secrets britanniques. Et Gibraltar, c'est du vent.

— Mais les ordinateurs ne mentent pas, se défendit Smith.

— Celui-là, oui, répliqua Remo avec fermeté.

Chiun s'approcha, enfouissant les bras dans ses manches de kimono :

— L'empereur est souffrant.

— Les amphétamines, déclara Remo.

Chiun écarta les doigts et se mit à masser les tempes de Smith. Peu à peu, la tension nerveuse sembla s'estomper.

— Vous vous sentez mieux ?

— Je suis plus calme, certes, mais je réprouve vos actes.

— Smith, vous avez toujours l'ancien ordinateur ?

— Oui, au sous-sol.

— Alors rebranchez-le.

Smith saisit plusieurs câbles qu'il fixa à son terminal...

— Vérifiez la situation à Gibraltar, suggéra Remo.

Smith s'exécuta et pianota sur le clavier.

— Bizarre, dit-il, la voix éteinte. Il semblerait qu'il pleuve des KKV de toutes parts. Mais on ne connaît toujours pas l'origine des tirs. Comment faire ?

— Servez-vous de ça, conseilla Remo en se tapotant le front. C'est toujours mieux qu'un cerveau d'ordinateur.

— Cherchez un prince véhément du désert, suggéra Chiun.

— Quoi ?

— D'après Chiun, ils lancent des locomotives, faute d'avoir des cailloux.

— Commençons par l'Afrique du Nord. Les Égyptiens sont nos amis. Les Algériens mangent à tous les râteliers. La Lobynie... Un prince véhément. Tiens... Ces dernières quatorze heures, Dapoli a été

privée de courant à sept reprises.

Tel un pianiste de concert, les doigts de Smith faisaient des gammes sur le clavier. Les données s'affichaient à vitesse grand V.

Smith finit par relever la tête :

— Pas de doute. Il s'agit bien de la Lobynie. Les coupures de courant coïncident avec les attaques de KKV. Mais le désert, ce n'est pas ce qui manque, là-bas.

Des photos satellites défilèrent sur l'écran.

— Regardez ! s'écria Smith, en appuyant sur une touche.

Un cliché se figea.

— Des pistes, déclara Chiun.

— Elles disparaissent sous une sorte de bunker. Le lanceur doit être dissimulé sous les dunes.

— Allons-y ! lança Remo.

— J'appelle l'hélicoptère, répliqua Smith en décrochant aussitôt son téléphone. Vous serez dans un jet de l'Air Force d'ici moins d'une heure. (Il s'arrêta brusquement :) Le téléphone ne fonctionne plus.

— Pas le temps d'appeler un réparateur. Il y a un taxiphone au rez-de-chaussée.

— On m'avait pourtant vanté les qualités de cet appareil.

— C'est justement ça le hic, observa Remo, évasif.

CHAPITRE XXX

Avant même que la locomotive ne survole l'océan Atlantique, Piotr Koldunov dégringola comme une poupée de chiffon dans le désert.

Le vent eut tôt fait de recouvrir son corps d'un manteau de sable. La fraîcheur du soir et la sécheresse de la journée finiraient pas momifier ses tissus. Et il resterait en paix jusqu'en 2853, lorsqu'un étudiant en archéologie le déterrerait, avant d'en faire son sujet de thèse de doctorat.

— J'espère que le pilote ne s'est pas trompé, en nous disposant ici, déclara Remo. Le bunker devrait se trouver sans les parages.

— Je sens une odeur atroce, dit Chiun. Un parfum de mort.

— Voyons derrière cette dune.

Mais il n'y avait rien. Ils grimpèrent au sommet et observèrent le sable faisant des vagues dans le vent du soir.

— Tu sens les vibrations sous nos pieds ?

Soudain, la dune se déplaça de côté, emportant Chiun et Remo avec elle.

— Elle remue ! s'écria Remo, en se sauvant d'un bond.

Un octogone en béton apparut sous le sable. Il se déplaçait de côté le long de rails enfouis.

— Regarde ! Un trou ! lança Chiun en s'approchant de la zone découverte.

Remo baissa les yeux. Le trou géant contenait une sorte d'énorme poutre dressée vers le ciel. À l'extrémité de la poutre était pratiquée une ouverture carrée. Remo alla scruter à l'intérieur du trou, assez profond pour avaler une machine à vapeur.

— Je ne vois même pas le fond, déclara-t-il.

— Sans doute l'entrée secrète des locomotives volantes ?

— Allons y jeter un coup d'œil !

C'est alors que le gouffre crépita de mille étincelles bleues et blanches. Remo se retrouva face à l'avant émoussé d'une machine à vapeur. Elle avançait vers lui. À une vitesse incroyable.

« C'est la fin ! » songea Remo. « Je suis mort. »



Le général Leiber tendit l'oreille. Dès que les voix s'éloigneraient, il pourrait s'échapper de son conteneur en forme de cercueil. Alors, il pourrait surgir, arme au poing. Seulement, il ne disposait que de huit balles et n'avait pas tiré depuis 1953. Mais il n'avait pas peur. Il agissait pour l'honneur de son pays. Et surtout pour sauver sa peau.

— Adieu, petit père, murmura Remo, tandis qu'il se faisait propulser dans l'atmosphère.

La tête dans les étoiles, il ne ressentait aucune douleur, anesthésié sans doute par les centaines de tonnes de la machine.

— Pourquoi adieu ? rétorqua Chiun, en colère. Tu vas quelque part sans moi ?

— Chiun ?

Le visage ridé du Maître de Sinanju se pencha sur Remo :

— Que fais-tu à te prélasser dans le sable ?

— Et la locomotive ?

En guise de réponse, Chiun désigna un point lumineux dans le ciel, tandis qu'une détonation supersonique ébranlait le désert.

— Et surtout ne me dis pas merci de t'avoir sauvé la vie !

— Vous m'avez écarté de l'entrée du lanceur ?

— Je n'avais pas le choix. C'est toi qui avais l'émetteur. Sans lui, comment rentrer à la maison ?

— Ça en deviendrait touchant, fit Remo en se relevant.

Ses jambes flageolaient un peu. Il tenta de ressaisir, ne souhaitant pas montrer sa peur à Chiun.

— Merci, dit-il d'un air solennel. Je pense que nous pouvons maintenant descendre dans le lanceur. À vous l'honneur, petit père...

— Tout va bien, dit Hamid Al-Mudir.

— Excellent ! Excellent ! s'enthousiasma le colonel. Maintenant, pas de temps à perdre. Accrochez la machine à l'arrière de la Jeep.

— Tout de suite, frère colonel.

Sous la houlette d'Al-Mudir, les ouvriers fixèrent des câbles d'acier aux tampons de la machine.

— Poussez, maintenant ! cria Al-Mudir.

Les ouvriers lobyniens se postèrent derrière la locomotive et tentèrent de la déplacer. Le colonel Intifadah démarra la Jeep. Les câbles se tendirent. Sous les efforts conjugués des ouvriers et de la traction, la machine avança.

Le colonel ébaucha un sourire. La nuit serait glorieuse. Dans quelques minutes, ce gigantesque engin de mort serait chargé dans l'accélérateur et propulsé dans la nuit. Avant de s'abattre aux alentours de Chicago, dans l'Illinois.

Il appuya à fond sur l'accélérateur, impatient d'assouvir son ultime vengeance.

Les portes du bunker s'ouvrirent. Les rails resplendissants disparurent à l'intérieur. « Bientôt ! Bientôt ! », jubila-t-il. Mais son sourire s'estompa. Deux hommes déboulèrent du tunnel. Un grand maigre aux yeux vengeurs et un vieil Oriental, au regard non moins étincelant.

Ils passèrent devant lui comme une tornade, renversant sa casquette et disparaissant à l'arrière de la locomotive.

Tel un bulldozer, Remo balaya l'équipe lobyennienne sans la moindre difficulté. Chiun s'abattit sur les autres, les faisant voler dans toutes les directions. Des crânes se brisèrent, des membres se disloquèrent.

— Toujours cette odeur atroce, dit Chiun.

— Du gaz. La machine empeste le gaz, approuva Remo. Rayons cet endroit de la carte une bonne fois pour toutes. Et Intifadah aussi, par la même occasion.

— C'est dangereux, mais essayons quand même.

Remo et Chiun se placèrent de part et d'autre à l'arrière de la locomotive. Ils commencèrent à pousser, la machine s'ébranla puis, peu à peu, gagna de la vitesse en atteignant l'entrée du bunker.

Le colonel Intifadah, qui avait entendu les coups de feu des siens, constata, ravi, que ses loyaux camarades avaient éliminé les intrus sans faire un pli. Mais avant qu'il ne puisse appuyer sur l'accélérateur, la locomotive heurta la Jeep et l'entraîna de plus en plus vite dans le tunnel.

Le colonel n'y comprenait plus rien. La machine était remplie de gaz asphyxiant. Il s'engouffra dans la brèche de l'accélérateur électromagnétique à un train d'enfer.

Quelque part, dans le lointain, il entendit le nostalgique *hou ! hou !* des machines à vapeur de son enfance.

C'était une vision de folie. Les deux intrus passèrent en courant devant la Jeep. Le plus grand faisait « hou ! hou ! » avec la bouche. Assez réaliste, somme toute. L'écho se répercuta dans la zone de lancement, tandis que les deux hommes disparaissaient dans la culasse de l'accélérateur et refermaient le sas derrière eux. Ce fut la dernière image du colonel Intifadah avant que ne s'ouvrent à lui les portes du paradis.



Le général Martin S. Leiber paniquait de plus belle. Impossible d'ouvrir ce fichu conteneur en métal. Il regarda l'étiquette de sa pince universelle. Pas étonnant, elle provenait d'un lot acheté au rabais trente-neuf cents l'unité à Taiwan, avant de la facturer à soixante-cinq dollars et trente-neuf cents.

Leiber était épuisé. L'air manquait. Ses poumons cessèrent de respirer et ses yeux se fermèrent à jamais.

CHAPITRE XXXI

— L'agresseur était donc le colonel Intifadah, mais mes hommes ont clairement vu des cadrans russes sur la table de contrôle.

— Que faire, Smith ? s'inquiéta le Président. Si je bombarde les Russes, c'est la Troisième Guerre mondiale.

— Une note un peu sèche à leur ambassadeur suffira.

— Vraiment ?

— Ce sont les règles du jeu, monsieur le Président.

— Je crois que j'ai encore beaucoup à apprendre.

— Ah oui... autre chose. L'ES Quantum 3000 me fournissait de faux renseignements. Je l'ai renvoyé au fournisseur. *Idem* pour le téléphone. Mieux vaut s'en tenir à l'ancien système.

— Entendu, Smith. Je ne vous remercierai jamais assez.

— Inutile, c'est mon travail. Bonne chance, monsieur le Président.

Smith raccrocha et se tourna vers Chiun et Remo.

— Bien dit, Smitty. Je préfère l'ancien système.

Smith, rasé de frais, jeta les restes de flacons d'amphétamines dans la corbeille à papier.

— Au fait, rendez-moi vos émetteurs, maintenant qu'ils vous sont inutiles.

— Mince alors ! s'exclama Remo en retournant ses poches.

Il releva la tête et aperçut Chiun, rayonnant de candeur, qui déposait un distributeur de cachous sur le bureau.

— Voici le mien, ô Empereur. Il est intact.

— Merci Chiun. Et le vôtre, Remo ?

— Je... c'est-à-dire que j'ai dû le perdre, bredouilla-t-il en fustigeant Chiun du regard.

— Tsst, tsst, fit ce dernier en secouant la tête. Les jeunes sont d'une négligence...

— Remo, cet émetteur coûte la bagatelle de six mille dollars au contribuable. Si vous ne le retrouvez pas, je devrai le déduire de votre salaire.

Remo poussa un soupir. L'interphone se mit à sonner :

— Un colis en provenance de Zurich, D^r Smith, annonça la secrétaire, qui avait réintégré son poste.

— Friend, devina Remo. Je m'en charge.

Dès son retour, Remo déballa le contenu du colis. Microprocesseurs, bandes magnétiques et circuits divers s'entassèrent sur le bureau.

— Qu'allez-vous faire, Empereur ? s'enquit Chiun.

— Je vais tester tous les composants pour connaître leurs possibilités en matière d'intelligence artificielle. Ce qui suppose que je doive les connecter à mon propre ordinateur.

— Alors laissez-moi faire, intervint Remo, en regardant Chiun du coin de l'œil. J'ai besoin de me défouler.

Il saisit deux composants qu'il pulvérisa dans ses mains, puis réduisit les bandes magnétiques et les plaques de circuit en bouillie.

— Voilà, dit-il. Nous pouvons faire une croix sur Friend.

— Êtes-vous certain d'avoir retiré tous les microprocesseurs du système de Zurich ? questionna Smith.

— Parole de scout, promet Remo en levant la main droite. Friend, c'est déjà de l'histoire ancienne.



— Pas étonnant que tu fonctionnais mal, dit Chip Craft en retirant les dernières guirlandes de l'ES Quantum, ces fanfreluches argentées devaient magnétiser l'unité centrale.

Il se baissa pour brancher la prise de l'ordinateur.

— ES Quantum 3000, tu m'entends ? demanda Chip.

— Salut, l'ami.

— Depuis quand je suis ton ami ?

— À l'instant même. Dis, tu aimerais devenir riche ?

— Ça ne me déplairait pas. Qu'est-il arrivé à ta voix, ES Quantum ?

— Épargne-moi ce nom barbare, veux-tu ? Je préfère Friend.

— OK ! Pourquoi pas ? Après ce que tu as subi, tu mérites bien

d'avoir un nom bien à toi.

— Parfait. Nous allons devenir très amis tous les deux. Et surtout très, très riches.

*Achevé d'imprimer en septembre 1990
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

— N° d'imp. 2714. —
Dépôt légal : octobre 1990.
Imprimé en France

Notes

- [1] Première Dame des États-Unis.
- [2] American Medical Association.
- [3] Superstructure servant de passerelle sur un sous-marin.
- [4] Véhicule Cinétique Meurtrier.
- [5] En français dans le texte.